



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4 ^o . ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE , 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON ; prix,	18 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. 1cl.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Dict. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



MERCURE
DE FRANCE.

SEPTEMBRE, 1777.

PIÈCES FUGITIVES.

EN VERS ET EN PROSE.

LA MALADIE.

Ode.

FLEURS, fanez-vous : de nos bocages ;
Tendres & légers Habitans,
N'enchantez plus par vos ramages ,
Les échos des bois & des champs.
Jusques sous les voûtes célestes ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Déployez vos branches funestes ,
Sombres & stériles cyprès ,
Que sous vos ombres la verdure
Se dessèche , & que la nature
Se dépouille de ses attraits.

De Vulcain enfant déplorable ,
Jouet des caprices des Dieux ,
Si , par toi , la terre coupable
Fut soumise au courroux des Cieux ,
Sur cette terre dévastée
Par le crime d'Épiméthée ,
Qui l'infesta de tous les maux ,
Descends redoutable Pandore ,
Et , si tu le peux , verse encore
Sur nous quelques poisons nouveaux.

Brillant au haut de ta carrière ,
Tu me blesses , flambeau des Cieux :
Tes vastes torrens de lumière
Affligent mes débiles yeux.
En vain ta chaleur bienfaisante ,
Aux épis que Cérés enfante ,
Imprime la maturité ;
Forcé d'admirer ta puissance ,
Mon cœur que le bonheur offense ,
Frémit d'éprouver ta bonté.

Autour de moi j'entends sans cesse
 Retentir le nom du plaisir ;
 Pour jouer , je vois la jeunesse
 Et les grâces se réunir :
 Sur un cercle heureux de mortelles ,
 Toutes légères , toutes belles ,
 L'Amour agite son flambeau ;
 Et triste , dévorant mes larmes ,
 Moi , je ne puis trouver de charmes
 Que près des horreurs du tombeau.

Accumulés sur ma naissance ,
 Sept lustres ont coulé pour moi ;
 Et de ma fragile existence ,
 Biens & maux ont coupé l'emploi :
 Mais , hélas ! sur ce qui me reste
 Des ans que la faveur céleste
 Destine au terme de mes jours ,
 Vomissant sa rage ennemie ,
 Un monstre impur , la Maladie ,
 Menace d'en briser le cours.

Tardif & froid , coulant à peine
 Dans les détours de mes vaisseaux ,
 Mon sang , d'une marche incertaine ,
 Roule & s'égare en ses canaux ;
 Mes facultés s'anéantissent ;
 Mes genoux affoiblis fléchissent.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Sous le poids léger de mon corps ;
Leur vigueur éteinte succombe,
Et me rapproche de la tombe
D'où m'éloignent de vains efforts.

Paroissez, poisons d'Épidaure,
Animaux, plantes, minéraux,
Présens du Ciel, l'homme ose encore
Vous épurer dans ses fourneaux.
Portés par des routes secrètes,
Pénétrez jusques aux retraites
D'où le monstre lance ses coups.
Saisissez-le, daignez l'abattre ;
Mais, en cherchant à le combattre,
N'allez pas servir son courroux.

Ainsi de la terre inondée
Titan dissipe les vapeurs,
Et la nature fécondée
Doit son salut à ses chaleurs ;
Mais qu'elles pénètrent l'abyssme,
Feux souterrains, il vous ranime ;
Volcans, vos gouffres sont ouverts ;
Parmi le soufre & le bitume,
Le salpêtre exalté s'allume,
Ils bouleversent l'Univers.

Ainsi quelquefois elle flatte

SEPTEMBRE. 1777. 9

Par les plus merveilleux effets,
Cette science qu'Hippocrate
Éternisa par ses succès ;
Mais souvent aveugle ou trompée ;
Elle paroît enveloppée
Du sombre voile des erreurs ;
Et les secours qu'elle administre ;
Par un retour prompt & sinistre ,
Appesantissent nos douleurs.

L'indigent que la faim travaille ,
Courbé sous le poids du malheur ;
Le Héros , dans une bataille ,
Atteint par un plomb destructeur ,
Tous les jours sur ta bienfaisance
Se reposent , douce espérance :
De l'un tu soulages les maux ,
Ta main ferme sa cicatrice ;
Et ta vertu consolatrice
De l'autre allége les travaux.

Plus timide , je n'ose encore
Ouvrir mon ame à tes rayons ;
J'ai peur qu'une trop foible aurore
Ne m'offre des illusions :
Non . . . tu n'es point un vain fantôme ,
Je te sens ; tu verses le baume
Jusqu'au plus profond de mon cœur.

A v.

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Par toi d'avenir se rapproche ;
Et plus rapide à ton approche ,
Le tems a perdu sa lenteur.

Ils reviendront ces jours de gloire ,
Ces jours où mon sang vigoureux ,
Jusques au Temple de mémoire ,
Portoit mon esprit & mes vœux.
Je t'invoquois , fils de Latone ;
Quelquefois au pied de ton Trône ,
T'osai brûler un peu d'encens ;
Et dans ce jour , à plus d'un titre ,
Ta bonté peut être l'arbitre
De ma santé , de mes talens.

Rends moi ces biens que la nature
Me promit avant mon berceau :
Je les perdis ; ton art m'assure
De me transmettre un sang nouveau.
Fais encor plus ; à mon génie
Donne ce feu , cette énergie
Qui vole à l'immortalité.
Un jour si ta faveur m'inspire ,
Je consacre à jamais ma lyre
À chanter ta Divinité.

*Par M. Simon , Maître ès-Arts & en
Chirurgie , à Troyes.*

LES DEUX FILS.

Fable imitée de l'Allemand de Gellert.

UN père avoit deux fils , Dorimon & Guillot :
 Le premier bel esprit , & l'autre étoit un sot ;
 Près d'arriver au terme de sa vie ,
 Le vieillard inquiet tourna vers Dorimon ,
 Une paupière appesantie ;
 Et d'un air triste , il lui dit : mon garçon ,
 D'un noir chagrin mon ame est oppressée :
 Je vais mourir , & quitter mes enfans ;
 Mais , en voyant finir le terme de mes ans ,
 Ton sort plus vivement occupe ma pensée.
 Tu passe dans ces lieux pour avoir de l'esprit ,
 Chacun le dit & le redit.
 Que vas-tu devenir ? Écoute : une cassette
 Est ici près , dans ma chambre ; prends-la ,
 Tiens la chose secrète ;
 Que ton frère sur-tout ignore tout cela.
 Certains bijoux de prix s'y trouvent... Ah ! mon
 père ,
 Je dois bénir la main qui me comble de biens ,
 Répondit Dorimon ; mais que fera mon frère
 Si je possède seul les trésors & les miens ?

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Quel sera donc son sort ? Sois tranquille. . . .

J'espère. . . .

Replique le papa. . . Je réponds de Guillot,

Il fera son chemin sans peine ; c'est un sot.

Par le même.

A C H L O É

Imitation du Grec.

DIX Muses, deux Vénus, quatre Grâces, des
Dieux

Et de la Terre ont mérité l'hommage :

Muse, Grâce & Vénus, assise au rang des Dieux,
Chloé double leur noëme & nous rend leur image.

Par le même.

LA LOUANGE INTÉRESSÉE.

Imitation d'Owen.

DE mes vers, dans les tiens, tu fais l'apologie :

Rien n'est, à ton avis, si beau dans l'Univers.

De tes secrets, Alain, je connois la magie...

Tu penses qu'à mon tour je vanterai tes vers.

Par le même.

SUR UN MÉDECIN.

Autre imitation du même.

VUIDE d'argent, tu vins en cette Ville
Y professer l'état de Médecin ;
Et le besoin de ce Art assassin ,
Fit à ton sort un changement utile.
Soulage ton malade , il te donne son bien.
Paul , tu guéris son mal ; mais il guérit le tien.

Par le même.

LÉONIDAS.

Imitation de l'Anthologie.

DU grand Léonidas le cadavre sanglant ,
Aux regards de Xercès s'offre sur la poussière :
Pénétré de respect pour sa vertu guerrière ,
De sa pourpre Royale il le couvre à l'instant ;
Mais l'ombre du Héros, d'une voix formidable ;
S'écria : loin de moi ce funeste ornement ;
Périssent des Persans l'empire méprisable !

14 MERCURE DE FRANCE.

D'un bouclier plutôt que mes os soient couverts ,
En Spartiate au moins j'irai dans les Enfers.

Par le même.

LES SECONDES NOCES.

Autre imitation de l'Anthologie.

SI quelqu'un échappé de ses premiers liens ,
Ose encor contracter un second mariage ,
C'est un fol qui , malgré des présages certains ,
Se hasarde deux fois , & fait deux fois naufrage.

Par le même.

IMITATION DE J. J. PONTANUS.

Contre un grand Parieu.

GARRULUS arrive de France ,
C'est vainement qu'il étoit attendu ;
Il ne dit rien de neuf : pourquoi donc ce silence ?
A force de parler il n'a rien entendu.

Par le même.

C O U P L E T S.

Air : *Le connois-tu ma chère Eléonore ?*

INSTANS passés auprès de ma Bergère,
 MOMENS si doux qu'êtes-vous devenus ?
 Tendre plaisir que ton aîle est légère ?
 MOMENS si doux, vous n'êtes déjà plus.

C'étoit ici que sa main caressante,
 Cherchoit, pressoit la mienne en soupirant :
 Et c'étoit-là que sa bouche charmante,
 Disoit, je t'aime, au plus fidèle amant.

C'est dans ce lieu que Chloé moins sévère,
 D'un doux baiser tempéra ses refus...
 Tendre plaisir que ton aîle est légère !
 MOMENS si doux, vous n'êtes déjà plus.

Par un Caraïbe de Sainte-Lucie.



COUPLÉ T A M. L. C.

Air : *Nous jouissons dans nos Hameaux.*

PORTER par-tout la volupté,
Intéresser & plaire,
De la séduisante beauté,
C'est l'effet ordinaire :
Mais d'un Berger
Trompeur, léger,
Souvent trop téméraire,
Faire un Amant
Soumis, constant....
Toi seule as pu le faire,

Par le même.

FRAGMENT.

DES monts, dans le lointain, le vaste amphithéâtre,
S'unit avec les Cieux sous un voile rougeâtre;
Les astres de la nuit fuyant l'astre des jours,
Déjà vers l'Occident précipitent leur cours;

SEPTEMBRE. 1777. 17

Tout s'anime ; un jour foible a lui sur les cam-
pagnes ;

Mais la lumière en flots va jaillir des montagnes ;
Et Phébus glorieux attend pour se montrer ,

Que l'homme , à ses travaux , ait pu se préparer :

Je vois des bœufs traîner une charrue antique ;

Chacun mène en ses champs l'attelage rustique ;

Le Laboureur content chante au son des pipeaux ;

Ses plaisirs les plus purs vont naître des travaux ;

Et fier d'avoir soumis la terre à son empire ,

Il chérit son triomphe & daigne lui sourire.

Il me semble l'entendre : « Enfin je t'ai vaincu ,

» Mère du genre Humain , toi par qui j'ai vécu ;

» Même en te subjuguant , permets ici qu'en sage ,

» En vainqueur généreux , je te rende un hom-

» mage ;

» Tes tributs les plus doux , tu peux les refuser ;

» Et jamais d'un refus ai-je pu t'accuser ?

» Augmente tes bienfaits , j'augmenterai mon

» zèle ;

» En te couvrant de fruits , tu n'en es que plus

» belle.

» Et toi qui l'embellis , Astre de l'Univers ,

» De nos chants réunis écoute les concerts :

» Que tes rayons puissans augmentent sa parure ;

» Elle t'invoque aussi , ranime la Nature ».

Ces mots , ces sons touchants ont semblé me
frapper ;

Mais, de ce vain détail, pourquoi s'envelopper ?
 La terre attend Phébus; le Dieu de la lumière
 Amène enfin le jour; il ouvre la barrière;
 Et ses chevaux traçant un filloñ radieux,
 Précipitent leurs pas vers la voûte des Cieux.
 Ce n'est plus ce brillant, cette vive topaze*,
 Qui couronne** Gourgean, ainsi que le Caucase;
 Renfermant ses rayons dans un point lumineux,
 Son éclat imposant ne bleſſoit point les yeux;
 Mais c'est un océan, une mer de lumière,
 Dont les torrens subtils ont inondé la terre.
 Quel luxe! Quel éclat! En superbe brillans,
 Je vois changer ces pleurs qu'a répandus l'Aurore;
 Ils deviennent rubis, saphirs & diamans;
 Sous mille aspects divers, le Soleil les colore.
 Oui***, cet encens qui fume, & l'éclat de ce
 lieu,
 D'un vrai culte Divin, viennent m'offrir l'image;
 Les champs sont les Autels d'où s'élève l'hom-
 mage,

* Lorsque le Soleil commence à poindre à l'horison, il ressemble exactement à une brillante topaze.

** Gourgean, petite montagne dans le bas Languedoc, où est une Abbaye qui en tire son nom.

*** Les vapeurs qui s'élèvent de la terre, sur-tout aux bords des rivières, & des rivières mêmes.

SEPTEMBRE. 1777. 19

La Nature est un Temple, & le Soleil un Dieu..
Mais non, n'insultons point au Roi de la Nature ;
Le Soleil & les Cieux, & leur riche parure,
Bien loin d'être des Dieux, furent formés pour
 nous ;
L'Être qui les gouverne, est bien plus grand
 qu'eux tous.

Par M. Mar...

M O R A L I T É.

QUAND le Sage, en ouvrant les annales du
 Monde,

 Soudain voit passer sous ses yeux,

Ces Rois, ces Empereurs, ces Mortels si fameux,

Les Maîtres autrefois de la terre & de l'onde,

Aujourd'hui les égaux des Mortels gémissans

 Dont ils ont été les tyrans :

 (Que l'orgueil ici se confonde !)

 Quand il voit ces corps menaçans,

 Ces ambitieux monumens

Qu'ont élevé l'audace, où s'attache, où se fonde

 La gloire des fiers Conquérans :

Quand il voit, nés à peine & déjà languissans,

Les Empires, les uns sur les autres rombans,

S'abysser, pour jamais, dans une nuit profonde,

20 MERCURE DE FRANCE.

Briller , s'éteindre en un instant :
Des humaines grandeurs il voit tout le néant ;
Et de leurs fondemens qu'il sonde,
La constante mobilité
En découvre à ses yeux toute la vanité.
Bientôt dégoûté du mensonge ,
Il retourne à la vérité ;
Et d'une triste vie il achève le songe,
En pleurant sur l'Humanité.

Par M. Drobeccq.

V E R S

*A M. WILLEMMAIN D'ABANCOURT ,
sur le Recueil de Fables qu'il vient de
publier.*

RIVAL de Maître Jean , tu n'es pas son Vain-
queur ;
Mais tes Vers , qu'embellit une diction pure ,
Te feront appeler le Poète du cœur ,
Et le Chantre de la Nature.

*Par Madame de ***.*



LE MARIAGE ROMPU,

PROVERBE DRAMATIQUE,

En un Acte , en prose.

P E R S O N N A G E S.

M. GANEAU.

M. MORIN, *Médecin.*

CÉCILE, *fille de M. Morin.*

M. BELLANGER, *Major de la Place.*

MADAME DUQUESNOY.

MADemoiselle GALET, *Gouvernante de
Cécile.*

Un Caporal.

Quatre Fusiliers.

*La Scène est à Mons, dans la Maison
de M. Morin.*

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, Mademoiselle GALET.

Mademoiselle GALET.

SI bien donc, Mademoiselle, que vous donnez la préférence à M. de Nainville.

CÉCILE. Mais, ma Bonne, à ma place, ne feriez-vous pas comme moi ?

Mademoiselle GALET. Oui & non.

CÉCILE. Comment ? Voudriez-vous que je lui préférassè un homme que je n'ai jamais vu, qui passe pour extrêmement dur, & dont la violence est telle qu'il a écrit à mon père, qu'à la place de Madame Duquesnoy, lorsqu'il est venu lui annoncer qu'il manquoit à sa parole, il l'auroit fait jeter par les fenêtres.

Mademoiselle GALET. Je ne savois pas cela.

CÉCILE. Vous connoissez M. de Nainville ? N'est-il pas vrai, ma Bonne, qu'il y a une grande différence de lui à ce Capitaine de Vaisseau que mon père me

SEPTEMBRE. 1777. 23

destinoit? C'est la douceur, c'est la complaisance même; d'ailleurs il est homme de condition & à portée de s'avancer dans le service.

MADemoiselle GALET. Cela change la thèse, & je crois que vous avez fort bien fait.

CÉCILE. Nainville est neveu de M. le Major, & peut obtenir sa survivance: cela seroit d'autant plus agréable pour moi, que je ne serois point obligée de quitter ma famille.

MADemoiselle GALET. J'en conviens; mais ne craignez-vous pas, Mademoiselle, que le refus fait à votre Capitaine de Vaisseau, n'ait des suites fâcheuses?

CÉCILE. Vous croyez, ma Bonne?

MADemoiselle GALET. Mais écoutez donc, Mademoiselle, s'il est aussi violent que vous le dites, cela ne m'étonneroit pas. Ces marins ne sont point du tout aisés.

CÉCILE. Vous me faites trembler.

MADemoiselle GALET. Rassurez-vous, on y pourroit mettre ordre. M. Bellanger, votre oncle futur, a toute la garnison à son commandement.

M. MORIN, *en dedans*. Cécile!...

24 MERCURE DE FRANCE.

Mademoiselle GALET. M. votre père vous appelle.

CÉCILE. J'y cours.

S C È N E I I.

Mademoiselle GALET *seule.*

Il faut que je me tienne sur mes gardes : si ce bourreau d'homme - là venoit nous traiter comme des Mouffes. . . . Je reconnois bien-là Monsieur Morin : il donne sa parole sans songer à ce qu'il fait , & la retire de même ; son imprudence lui coûtera cher quelque jour.

S C È N E I I I.

M. GANEAU , Mademoiselle GALET.

M. GANEAU , *en dehors.* Est-ce qu'il n'y a personne ici ?

Mademoiselle GALET , *à part.* A qui en veut cet original-là ?

M. GANEAU , *entrant d'un ton brusque.* Morbleu ! Le sot pays ! Les sottes gens !
Mademoiselle

SEPTEMBRE 1777. 25

Mademoiselle GALET, *à part.* Juste Ciel! C'est lui-même! C'est le prétendu de Mademoiselle! Nous sommes perdus! . . . Quel parti prendre?

M. GANEAU. Est-ce ici chez M. Morin?

Mademoiselle GALET. Monsieur....

M. GANEAU. Est-ce que vous êtes sourde donc? Je vous demande si c'est ici que demeure M. Morin?

Mademoiselle GALET. Oui. . . . Monsieur.

M. GANEAU. Est-il ici?

Mademoiselle GALET. Monsieur....

M. GANEAU, *criant plus fort.* Est-ce que je parle hébreux? . . . Est-il ici, vous dis-je?

Mademoiselle GALET. Monsieur. . . . je ne fais pas.

M. GANEAU. Vous n'en savez rien?

Mademoiselle GALET. Je crois, Monsieur, qu'il est . . . parti.

M. GANEAU. Quand doit-il rentrer?

Mademoiselle GALET. Je ne fais pas.

M. GANEAU. Vous ne savez rien..... Sera-t-il bien ici dans deux heures?

Mademoiselle GALET. Je le présume, (*à part.*) Il ne s'en ira pas.

M. GANEAU. Je vais l'attendre.

B

Mademoiselle GALET, *à part*. Ah! le maudit homme! il va planter le piquet ici.

M. GANEAU. Donnez-moi un fauteuil. . . . Bon! (*Il s'assied.*) Dites-moi un peu, connoissez-vous dans ce pays-ci un Monsieur l'Huillier?

Mademoiselle GALET. Oui, Monsieur.

M. GANEAU. Où demeure-t-il?

Mademoiselle GALET. Sur la place, tout vis-à-vis le Gouvernement.

M. GANEAU, *se levant*. J'y vais de ce pas. . . . Dites à M. Morin que je repasserai bien-tôt, qu'il m'attende! . . . Vous ne m'oublierez pas?

Mademoiselle GALET. Non, Monsieur.

M. GANEAU, *à part, en s'en allant*. Sur la place, tout vis-à-vis le Gouvernement! . . . Il faut espérer que je trouverai celui-là.

SCÈNE IV.

Mademoiselle GALET *seule*.

Ah! je respire. . . . Quel homme! J'ai cru qu'il m'alloit avaler; mais il faut que

SEPTEMBRE. 1777. 27
je prévienne Monsieur de tout ce qui se
passe : j'ai bien fait de ne pas dire qu'il y
était.

S C È N E V.

M. MORIN, Mademoiselle GALET.

Mademoiselle GALET. Monsieur,
Monsieur, . . .

M. MORIN. Qu'est-ce qu'il y a Mlle
Galet? A qui en aviez-vous donc tout-à-
l'heure?

Mademoiselle GALET. Ah! Monsieur,
si vous ne vous sauvez bien vite, vous
êtes un homme mort.

M. MORIN. Êtes-vous folle?

Mademoiselle GALET. Ce Capitaine
de Vaisseau. . . .

M. MORIN. Eh bien?

Mademoiselle GALET. Il vient d'ar-
river.

M. MORIN. Vous plaisantez?

Mademoiselle GALET. Plût au Ciel!...
Si vous aviez entendu comme il a juré...
J'ai dit que vous n'y étiez pas... Il vou-

B ij

loit vous attendre; mais heureusement il a pris son parti.

M. MORIN. Je suis plus à mon aise.

Mademoiselle GALET. Il va revenir....

M. MORIN. Il va revenir!... Fermez la porte.

Mademoiselle GALET. Il ne doit venir que dans une heure.

M. MORIN. Fermez toujours. (*Mlle Galet va fermer la porte.*) A double tour... Bon!... Quel parti prendre?

Mademoiselle GALET. Si vous vous cachez....

M. MORIN. Ne pourrai-je pas... C'est lui que j'entends.... Je me trompe.... Quelle espèce d'homme est-ce?

Mademoiselle GALET. C'est un gros homme court, cheveux bruns, sourcils épais, figure rébarbative; il fait trembler les vitres quand il parle: il porte un habit bleu avec un galon d'or, chapeau bordé sur la tête, canne à la main....

M. MORIN. C'est lui-même, je n'en peux pas douter.... Je vais trouver le Major; c'est pour son neveu que j'ai rompu avec ce maudit Capitaine.... Il faut absolument qu'il me tite d'affaire.... Mais.... si j'allois rencontrer... Il vaut mieux que je le prie de passer ici..

SEPTEMBRE. 1777. 29

Mademoiselle GALET. On frappe...
(Elle regarde par le trou de la serrure.)
C'est un habit bleu ; sauvez-vous , Mon-
sieur , sauvez-vous... Je me trompe ,
c'est Monsieur le Major ; il vient à point
nommé. (Elle lui ouvre la porte).

SCÈNE VI.

M. BELLANGER , M. MORIN , Mlle
GALET.

M. BELLANGER. Bon jour , Docteur!...
Vous voilà bien claqué-muré ! Comment
gouvernez-vous la gâité ?

M. MORIN. Ah ! mon cher ami , je
suis bien à plaindre !

Mademoiselle GALET , *à part*. Je vais
trouver Mademoiselle , & lui conter tout
ce qui se passe.

SCÈNE VII.

M. BELLANGER , M. MORIN.

M. BELLANGER. Q'avez-vous donc ?

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

M. MORIN. Ah! Monsieur Bellanger, c'en est fait de moi, si vous ne venez à mon secours!

M. BELLANGER. Vous m'étonnez!

M. MORIN. Il vient d'arriver; il est d'une humeur de diable; il veut mettre tout à feu & à sang.

M. BELLANGER. Qui?

M. MORIN. Je vous dis qu'il veut me tuer.

M. BELLANGER. Mais qui? qui?

M. MORIN. Ce Capitaine de Vaisseau, que Lucifer confonde....

M. BELLANGER. Rassurez-vous, Docteur, rassurez-vous, nous y mettrons bon ordre.

M. MORIN. Mais songez-vous que le tems presse? Il va revenir, il est en chemin, il est peut-être à dix pas; il est....

M. BELLANGER. Venez avec moi, & n'ayez pas peur.

M. MORIN. Oh! je n'ai pas autrement peur; mais vous savez que ces Marins n'entendent pas les procédés.

M. BELLANGER. Nous allons passer d'abord chez Madame Duquesnoy, & nous la prions de se rendre ici: elle est son amie, & l'engagera plus facilement que nous à se départir de ses prétentions.

SEPTEMBRE. 1777. 31

Nous irons ensuite aux Casernes, où je commanderai un Caporal & quatre Fusiliers pour garder votre maison.

M. MORIN. C'est bien vu. . . . Je vais appeler Mademoiselle Galet, pour lui recommander. . . . Mademoiselle Galet, Mademoiselle Galet.

SCÈNE VIII.

M. BELLANGER, M. MORIN, Mlle
GALET.

Mademoiselle GALET. Eh bien! Monsieur, êtes-vous un peu rassuré?

M. MORIN. Mademoiselle Galet, je vais sortir avec Monsieur le Major; ayez bien soin de tenir votre porte fermée, & de n'ouvrir à qui que ce soit, jusqu'à ce que les gens qui doivent nous prêter main-forte, soient arrivés. Vous m'entendez bien?

Mademoiselle GALET. N'ayez pas d'inquiétude.

M. BELLANGER. Nous ne tarderons pas à revenir.

B iv

S C È N E I X.

Mademoiselle GALET *seule.*

(*Elle va fermer la porte.*) Ils ont pris le bon parti ; car cela commençoit à devenir sérieux. Notre Maître me doit une belle chandelle. Oh ! par ma foi, sans moi, c'étoit un homme perdu.

S C È N E X.

. CÉCILE, Mademoiselle GALET.

CÉCILE. Mais, ma Bonne, ce que vous venez de me dire est incroyable ! Êtes-vous bien sûre ?

Mademoiselle GALET. Si j'en suis sûre ! A telles enseignes que j'ai eu bien peur : ce n'est pas un homme, c'est un Démon.

CÉCILE. Et mon père qui est parti, s'il alloit le rencontrer ?

Mademoiselle GALET. Il ne le con-

S E P T E M B R E. 1777. 33
noît pas, & puis il est avec M. Bellanger,
il ne lui peut rien arriver. (*On frappe*).

CÉCILE. Miséricorde! Ma Bonne,
n'ouvrez pas, je vous en prie.

Mademoiselle GALET. Ne craignez
rien, la porte est bien fermée, & j'ai mis
les verroux. (*On frappe plus fort*).

CÉCILE. Je suis toute tremblante.

S C È N E X I.

CÉCILE, Madame DUQUESNOY, Mlle
GALET.

Madame DUQUESNOY, *en dehors*. C'est
moi, Mademoiselle Galet, c'est moi.

Mademoiselle GALET. Ah! c'est Ma-
dame Duquesnoy; nous ne risquons rien
d'ouvrir. (*Elle lui ouvre*).

Madame DUQUESNOY *entrant*. Eh
bien! mes enfans, qu'est-ce que je viens
d'apprendre?

CÉCILE. Ah! ma pauvre Madame
Duquesnoy, votre vilain Capitaine de
Vaisseau.....

Madame DUQUESNOY. Mais cela me
Bv

34 MERCURE DE FRANCE.
surprend au-delà de toute expression ; je
ne le reconnois pas-là.

Mademoiselle GALET. Rien n'est ce-
pendant plus vrai.

Madame DUQUESNOY. Je conviens
qu'il est un peu vif ; mais c'est bien le
meilleur humain qu'on puisse connoître ;
il ne feroit pas de mal à une mouche.

Mademoiselle GALET. Il est donc bien
changé.

Madame DUQUESNOY. A-t-il son
uniforme ?

Mademoiselle GALET. Mon Dieu, oui.
Habit bleu, galon d'or....

Madame DUQUESNOY. C'est cela
même. (*On frappe*).

Mademoiselle GALET. Frappe, frappe ;
si tu attends que je t'ouvre....

S C È N E X I I.

CÉCILE , Madame DUQUESNOY , Mlle
GALET , un CAPORAL , deux FUSILIERS.

Le CAPORAL , *en dehors*. Ouvrez , de
la part du Roi.

SEPTEMBRE. 1777. 35

MADemoiselle GALET. C'est la Garde de sûreté que Monsieur le Major nous envoie. (*Elle ouvre*).

Le CAPORAL. Rassurez-vous, Mesdames, nous répondons de tout. (*Il place les deux Fusiliers aux deux côtés de la porte*).

CÉCILE. Vous voudrez bien prendre garde, Messieurs....

Le CAPORAL. Tranquillisez-vous, Mademoiselle, il n'arrivera point de désordre.

MADAME DUQUESNOY. Messieurs, n'allez pas lui faire du mal, au moins...

Le CAPORAL. Ne craignez rien, Madame, nous ne faisons du mal qu'aux ennemis de notre Roi.

MADemoiselle GALET. Pour moi je commence par me sauver.

CÉCILE. Et moi aussi.

MADAME DUQUESNOY. Et moi aussi.

Le CAPORAL. C'est bien penser; les Dames ne sont point accoutumées aux expéditions militaires.

MADemoiselle GALET. Rentrons, rentrons.

B vj

SCÈNE XIII.

Le CAPORAL, deux FUSILIERS.

Premier FUSILIER. Je n'entends pas stop la consigne ; il faut donc arrêter ce Monsieur Morin...

Le CAPORAL. Point du tout ; c'est un Capitaine de Navire... Non, un Capitaine de Marine, qui veut tuer M. Morin.

Premier FUSILIER. Diable, c'est féroceux cela.

Le CAPORAL, *au second Fusilier.*
Sais-tu cette histoire-là, toi ?

Second FUSILIER. Comment veux-tu que je la sache ? Il n'y a pas quinze jours que nous sommes ici.

Premier FUSILIER. J'entends quelqu'un.

Le CAPORAL. Tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE XIV.

M. MORIN, le CAPORAL, deux
FUSILIERS.

Premier FUSILIER. A moi, Caporal.

Le CAPORAL. Monsieur, je vous arrête de la part du Roi ; point de résistance.

M. MORIN. Mais, Monsieur, ce n'est pas moi....

Le CAPORAL. Oh ! ce n'est pas moi, ce n'est pas moi : il n'y auroit qu'à écouter tous ceux qu'on arrête, ils n'ont jamais rien fait.

M. MORIN. Je puis vous assurer, Monsieur..

Second FUSILIER. Mais je crois qu'il a raison, on nous a dit un habit bleu.

Le CAPORAL. Comme s'il ne pouvoit pas en avoir changé, pour à celle fin de n'être pas reconnoissable : oh ! j'entends le service, moi !

SCÈNE XV.

M. BELLANGER, M. MORIN, le
CAPORAL, deux FUSILIERS.

M. MORIN. Ah ! Monsieur le Major, maudir soit le bavard qui vous a arrêté là-bas ! Vous arrivez bien à propos pour me tirer d'embarras. Ces Messieurs veulent absolument que je sois le Capitaine de Vaisseau ; je n'en ai cependant pas l'encolure.

M. BELLANGER. C'est donc ainsi que vous suivez le signalement que je vous ai donné ?

Le CAPORAL. Dame, mon Général, ce qui est bon à prendre est bon à rendre ; j'ai cru bien faire.

SECOND FUSILIER. Je te l'avois bien dit.

M. BELLANGER. Je suis fâché de la méprise.

M. MORIN. Il n'y a pas de mal.

SCÈNE XVI.

M. GANEAU, les Précédens.

M. GANEAU, *se débattant au milieu de deux autres Fusiliers qui l'amènent.*
Morbleu ! c'est un guet-à-pens que cela.

Le CAPORAL. Monsieur, de la douceur.

M. GANEAU. Eh ! ventrebleu, Monsieur, qu'a-t-on à me demander dans votre Ville ? Je suis un Étranger arrivé de ce matin...

Le CAPORAL. C'est pour cela même qu'on vous arrête : au surplus, voilà Monsieur le Major à qui vous conterez vos raisons.

M. BELLANGER. Appaisez - vous, Monsieur, on ne veut point vous faire de mal.

M. GANEAU. Je l'espère bien.

M. BELLANGER. Vous connoissez Madame Duquesnoy ? N'est-ce pas ?

M. GANEAU. Madame Duquesnoy... attendez.... il y a bien une trentaine

40 MERCURE DE FRANCE.

d'années que j'ai connu à Paris une coquine qui se nommoit ainsi ; elle n'étoit pas mal , elle n'étoit pas mal.

S C È N E X V I I .

Madame DUQUESNOY , les Précédens.

Madame DUQUESNOY. Ce n'est pas lui , Monsieur le Major , ce n'est pas lui.

M. BELLANGER ; *au Caporal & aux quatre Fusiliers.* Vous pouvez vous retirer. (*Ils sortent*).

S C È N E X V I I I .

Madame DUQUESNOY , M. BELLANGER ,
M. GANEAU , M. MORIN.

M. BELLANGER à *M. Ganeau.* J'ai bien des excuses à vous faire , Monsieur , de la méprise dans laquelle je suis tombé à votre égard ; mais vous sentez que dans la place que j'occupe , il est presque impossible de ne se pas méprendre quelquefois.

SEPTEMBRE. 1777. 41

Madame DUQUESNOY. Je vais rassurer la pauvre Cécile qui tremble de tout son cœur. (*Elle sort*).

SCÈNE XIX & dernière.

M. BELLANGER, M. GANEAU, M.
MORIN.

M. BELLANGER à M. Ganeau. Si je puis vous être utile, Monsieur, je vous prie de m'indiquer les services que je puis vous rendre.

M. GANEAU. Je n'ai besoin de rien, Monsieur.

M. BELLANGER. Puis-je vous demander, sans indiscretion, Monsieur, les motifs qui ont pu vous engager à vous présenter chez M. Morin d'une manière aussi . . . singulière?

M. GANEAU. C'est mon ton; je suis brusque; j'ai peut-être tort; mais je suis trop vieux pour me refondre. Quant au reste, je m'appelle Ganeau; je viens de Bruxelles, & je vais à Paris.

M. MORIN. Oferai-je vous deman-

der, Monsieur, ce que vous desiriez de moi ?

M. GANEAU. Vous êtes apparemment M. MORIN ?

M. MORIN. Oûi, Monsieur.

M. GANEAU. Mon histoire n'est pas longue : je me suis trouvé indisposé ; il est fort triste d'être malade en voyage ; mon Hôteſſe vous a indiqué comme un Médecin habile ; je venois vous conſulter ; on m'a dit que vous n'y étiez pas, & je revenois dans le même deſſein.

M. MORIN. Si vous voulez vous donner la peine de paſſer dans la ſalle, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous procurer du ſoulagement.

M. GANEAU. Volontiers ; mais dépêchez-moi : je n'ai pas de tems à perdre.

M. MORIN. Vous ſerez ſatisfait.

M. BELLANGER. Je ſuis charmé, mon cher Morin, que vos craintes aient été mal fondées ; je vous ſuis attaché, & ſe ſerois au deſeſpoir qu'il vous arrivât le moindre accident ; mais, heureuſement, *vous avez eu plus de peur que de mal.*

Par M. Willemain d'Abancourt.

A son Altesse Royale MONSIEUR.

Les Dieux jadis visitoient les Mortels,
C'étoit le tems où la divine Astrée,
De l'Univers, recevoit des Autels ;
Ce tems renaît : Votre Altesse adorée,
Dans nos climats ramène l'âge d'or ;
Versailles est l'Olympe de la France :
Là, sont trois Dieux que l'on encense encor ,
Le monde entier connoît leur bienfaisance :
L'un sur le Trône est du Peuple adoré ;
La Cour , Paris, ont le bonheur suprême
De contempler ce Monarque sacré,
Dont les vertus orrent le Diadème ;
Mais la Province a rarement l'honneur
De voir son Maître ; Artois & Votre Altesse ,
En voyageant allègent ce malheur ,
Et sur vos pas arrive l'allégresse.
Recevez , Prince, en ce jour glorieux ,
De la Bourgogne & les vœux & l'offrande ;
Notre nectar est la boisson des Dieux.
Nous vous l'offrons ; une simple guirlande
De pampre verd , entoure notre don ;
Le Dieu du vin en couronnoit sa tête,

44 MERCURE DE FRANCE.

Le seul laurier est digne d'un Bourbon,
Et déjà Mars dans ses camps vous l'apprête.

*Par M. Courdavault, Capitaine
d'Invalides.*

L A M É P R I S E .

Allégorie.

LA mort au teint livide, & le Dieu de Cythère,
Se jurèrent un jour une immortelle paix ;
L'un & l'autre munis de leur arme ordinaire ,
La mort avoit sa faux , l'amour avoit ses traits.
Tous deux d'un pas égal poursuivant le voyage ,
Dissipoient les ennuis & charmoient les instans ;
L'Amour, quoiqu'il paroisse un enfant en bas-âge,
Des plus grands Orateurs surpasse les talens.
Cependant de la nuit, l'inégale courrière ,
Invitoient les Mortels à prendre du repos ,
Quand le Dieu du sommeil , terminant leur car-
rière ,
Sur leurs sens assoupis répandit ses pavots.
De nos deux Voyageurs, à la hâte placés ,
Puisqu'ainsi l'ordonna le caprice du sort,
Les armes se trouvoient pêle-mêle entassées ;
Le carquois de l'Amour sur la faux de la Mort.

Un silence profond régnoit dans la Nature ;
 Les oiseaux amoureux reposoient dans les bois ,
 A peine les ruisseaux formoient un doux mur-
 mure ,

Et l'écho se taisoit pour la première fois.

Quand soudain un grand bruit, répandant les
 alarmes ,

Dans leurs cœurs éperdus , vint porter la terreur.

Ils se lèvent l'un l'autre , & courant à leurs armes ,

Dans leur bizarre choix, quelle fut leur erreur :

Aussi prompt que l'éclair, & d'une main trem-
 blante ,

L'aveugle Dieu saisit la redoutable faux ,

Et la barbare mort que glace l'épouvante,

Emporte le carquois de l'enfant de Paphos.

Déjà l'ombre gaignoit les plaines d'Amphytrite ,

Et l'Aurore entr'ouvroit les portes d'Orient ,

Quand nos deux Commensaux dans leur com-
 mune faite ,

Prennent, pour s'esquiver , un chemin différent.

L'inexorable Mort, depuis cette méprise ,

Sur le printems de l'âge, épuise tous ses traits ;

Et le perfide Amour a pris pour sa devise ,

De mes feux les Vieillards brûleront désormais.

*Par M. P*****.*



LE SONGE D'ÈVE.

Imitation de Milton.

A PEINE un doux sommeil avoit fermé mes
yeux,

J'entendis un voix dont le son gracieux,
Par ces mots, cher Adam, captiva mon oreille :
« Ève, quitte ces fleurs, tandis que tu sommeille,
» La nuit, la douce nuit, étale ses appas ;
» Ce spectacle est pompeux, & tu n'en jouis pas ?
» De l'air pur & serein, la fraîcheur salutaire,
» Invite à contempler les beautés de la terre,
» Les chaînes du silence entourent l'Univers,
» Tout se tait, tout, hormis l'oiseau dont les con-
» certs,
» Dont la touchante voix réjouit la nature,
» Quand le Soleil brillant cède à la nuit obscure :
» Heureux, tranquille, il aime, il chante son amour ;
» La lune, en ces bosquets, répand un foible jour,
» Ces feuilles par les vents sont mollement pressées,
» Tout ravit au sommeil nos cœurs & nos pensées ;
» Viens jouir des attraits d'une si belle nuit,
» La Lune, le Soleil, pour toi seule tout luit.
» Ève est l'astre qui charme, embellit la Nature ;

» Le feu de ses regards & l'anime & l'épure ».

Ces accens, cher époux, me parurent les tiens,

Et pour toi, du sommeil, je rompis les liens.

Mais quel fut l'embarras de mon ame incertaine,

Je ne t'apperçus point, ma recherche fut vaine;

Je suivis, en tremblant, un chemin peu connu,

Qui conduisit mes pas à l'arbre défendu:

Jamais d'un tel éclat il ne m'avoit frappée.

Tandis qu'à l'admirer je m'étois occupée;

Tandis que je levois mes regards enchantés,

Sur ses rameaux divins, sur ses fruits redoutés,

Soudain à mes côtés je vois marcher un être;

Tels sont ceux qui du ciel daignent ici paroître;

Ses cheveux parfumés que les vents agitoient,

En ondes sur son sein négligemment flottoient,

Sur cet arbre charmant il attachoit sa vue:

Quoi, ta vertu toujours sera-t-elle inconnue?

Dit-il, n'es-tu créé que pour charmer les yeux,

Et la science est-elle un don pérnicieux?

De tes beaux fruits pourquoi nous défend-on

l'usage?

Mais en cueillir un seul n'est pas un grand outrage;

C'est trop long-tems les voir & n'oser les goûter;

Le bonheur s'offre à nous, devons-nous l'éviter?

A ces mots... je frémis du dessein qui l'anime;

Je frémis...il arrache...il consume son crime;

D'aucun remord son cœur ne paroît combattu;

Heureux, dit-il, heureux qui connoît ta vertu,

48 MERCURE DE FRANCE.

Beau fruit dont la douceur surpasse l'ambrosie ;
Quels honneurs, quelle gloire environnent ta
vie ?

Il fuit la terre, il vole aux célestes lambris ;
Mais malheureux cent fois qui méconnoît ton
prix.

Parrage mon bonheur, beauté de la nature ;
Viens, goûte ces fruits, Ève, aimable créature,
Et digne de jouir d'un sort plus glorieux ;
Goûte ces fruits, & cours te placer dans les Cieux.
Il dit, & d'une main que le crime a conduite,
Il me les offre, hélas ! leur odeur m'a séduite ;
J'en ai goûté, soudain d'un vol rapide & prompt,
J'ai fendu l'air, le Ciel sembloit toucher mon
front ;

Tremblante, sous mes pieds je contemplois la
terre ;

Mon guide fuit, je tombe ; un réveil salutaire
Me ravit ces objets qui font couler mes pleurs ;
Mais je te vois, ta vue affoiblit mes douleurs,
Cher Adam, &c.

Par M. Latour de la Montagne.



PORTRAIT.

P O R T R A I T.

ROSETTE est belle sans fierté,
Aimable sans coquetterie,
Folâtre sans étourderie,
Et raisonnable avec gaieté :
Son éclat n'est point emprunté ;
Une guirlande est sa parure,
Et son ame sans fausseté,
Est l'image de la nature.

E N V O I.

Rosette , en faisant ton portrait ,
De Bernard j'ai suivi les traces ;
Pouvois-je le rendre parfait
Sans imiter celui des Grâces !

*Par un Officier du Régiment
de Normandie.*



LA POMPE D'UN GRAND EMPEREUR.

Stances.

DU haut des Cieux, quand le Soleil
Verse ses feux sur l'hémisphère,
Sans escorte & sans appareil,
Il fournit sa noble carrière.

Loin de son disque radieux,
Il semble écarter les étoiles;
Et d'un nuage officieux
Il emprunte souvent les voiles.

Ses charmes & sa majesté
Sont dans le bien qu'il fait au monde;
S'il l'enchanté par sa beauté,
C'est par elle qu'il le féconde.

Tel Joseph, ce nouveau Titus,
Fait briller sa magnificence.
Sa grandeur est dans ses vertus,
Sa pompe est dans sa bienfaisance.



V E R S

*Présentés à Monseigneur l'Archevêque
de Rouen, Abbé de Cluny, Conseiller
d'Honneur au Parlement de Paris ;
sur sa promotion au Cardinalat.*

UN Roi, l'objet de notre amour,
En te donnant le titre d'Éminence,
Veut, illustre Prélat, couronner en ce jour,
Ta piété, ta bienfaisance.

La gloire, la vertu, les la Rochefoucault,
Pour tous les tems, ont fait un traité d'alliance;
Le droit qu'ils ont d'unir aux lauriers des Héros,
Le laurier d'Apollon, est un droit de naissance.

Du vertueux de Roye *, aimable successeur,
De Rome, comme lui, tu mérites l'hommage,

* Après la mort de Jérôme - Frédéric de Roye ,
Cardinal de la Rochefoucault , Grand - Aumônier de
France, Archevêque de Bourges, Abbé de Cluny ,
le Roi nomma , pour son successeur, dans cette cé-
lèbre & riche Abbaye, Monseigneur l'Archevêque de
Rouen , alors Archevêque d'Alby.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Et tu fus retrouver d'abord dans notre cœur,
Son plus précieux héritage.

Reçois, digne Prélat, nos respects & nos vœux ;
Et jouis du double avantage
D'être chéri, de faire des heureux !
C'est-là le vrai bonheur du Sage.

Par M. Gauthier, Ecuyer.

A Madame la Marquise de Bl....

LA beauté n'est qu'un bien frivole,
Son éclat se perd chaque jour ;
Et quand elle produit l'amour,
L'amour avec elle s'envole.
Mais si cet enfant de Cypris,
De Bl.... a la ressemblance,
S'il offre à nos regards surpris,
Les agrémens & la décence,
Les talens aux grâces unis,
Le sentiment sans pruderie,
La sagesse jointe au génie,
La pudeur & son coloris ;
Adieu pour jamais l'inconstance,
Et la vertu seule a le prix.

Par M. le Chevalier L. F. D. R.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
du volume d'Août.*

LE mot de la première Énigme est *Feu d'artifice* ; celui de la seconde est *Rouge* ; ceux de la troisième, les sept Notes de Musique & de Plain-chant, *ut, ré, mi, fa, sol, la, si*. Le mot du premier Logogryphe est *Flambeau*, où l'on trouve *ame, lame, beau, eau, tombeau, fléau* ; celui du second est *Figure*, où se trouvent *fuir ; guéri, fier, furie, figure, gruë oiseau, gruë à bâtir, ire, grief & fi*, deux tiers du mot *fin*, ou expression de mépris ; & celui du troisième est *Arbre*, où se trouvent *barre, Barre-le-Duc, Barre-sur-Aube, Barre-sur-Seine, re*.

É N I G M E.

ET chez le pauvre & chez le riche ;
Ami Lecteur, tu pourras me chercher :
Pas n'ai besoin pour me coucher,
De toit, de cabane ou de niche ;

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

Je suis bien plus heureux quand on veut m'accrocher.

Veux-tu connoître ma figure ?
J'ai la peau des côtés très-dure ,
Mon bec est long, rond & pointu ,
Père d'un Élément, d'un autre je suis maître ,
Plus d'une fois, j'en suis sûr, tu m'as vu ,
Ne devrois-tu pas me connoître ?

Par M. l'Abbé de Basville.

A U T R E .

JE suis du Sexe féminin .
Et chez lui je suis très-famée ;
Je tiens de lui ma renommée
Aux yeux du Sexe masculin .
Mon être se diversifie ,
Et toujours je suis en emploi .
Je fers l'ingrat qui m'injurie ,
Au moment qu'il médit de moi .
Sans moi, si l'on en croit la glose ,
Et les propos de bien des gens ,
L'ennui seroit dans les Couvens ;
Aussi, jamais je n'y repose ,
Autrement il faudroit me lier .

SEPTEMBRE. 1777. 55

Mon cher Lecteur, pour me comprendre,
Il ne faut pas être forcier,
C'est bien assez me faire entendre.

Par M. Finot, de Dijon.

A U T R E.

BIEN que le fait blesse la vraisemblance,
Ce fait n'en est pas moins certain.

Je suis une montagne au pays Africain :
Comme un prodige de science,
Géomètre, Astronome, & maint Calculateur,
Viennent me consulter sur des points d'importance :

Ailleurs, je ne suis plus qu'un simple Indicateur :
Je deviens meuble enfin d'une telle excellence,
Que tous les jours on veut me visiter.
On a raison, car j'ai le don de plaire
Comme celui de contenter.

A tous les goûts aussi l'on me voit satisfaire.
Dans ce cas-ci, mon corps, pour parler clairement,

Est de figure plane, ovale rarement,
Ronde par fois, rectangle d'ordinaire,
Pentagone, triangulaire...

Je pense que c'est tout. Qu'on devine à présent.

Civ

L O G O G R Y P H E.

MON sort est malheureux, huit pieds forment
 mon être ;
 Dans mon sein l'on doit voir l'ame de tout flam-
 beau ;
 D'une Abeille le nid , d'Icare le tombeau.
 Plus , un oiseau rusé , long de bec , & champêtre ;
 De mon vivant , Lecteur , de l'écume étoit mon Roi ;
 Par la corde & le fer j'ai brisé son Empire ;
 Le récit de mes maux te par-tout d'effroi ;
 Un frêle bateau fut le lieu de mon martyre.
 Au gré de tous les vents , sous l'œil de mes Bour-
 reaux ,
 J'ai traversé les mers sans cœur , tête & boyaux.
Par le Père Ducoutau , Minimo.

A U T R E.

LA mode , belle Iris , en changement fertile ,
 Des champs où je suis né , me ramène à la Ville ;
 Et malgré que je sois un être fort hideux ,
 Je régne avec hauteur sur ton front orgueilleux.

Si ces traits, sur le champ, ne me font pas con-
noître,

Cherche dans mes replis, & tu verras paroître,
La veille d'aujourd'hui, la plus triste couleur;
Un péché capital; une très-belle fleur;
Du grain qui te nourrit la part la plus grossière;
Le plus beau des métaux; un forte rivière:
Tu trouveras encore, en m'examinant mieux,
D'un insecte rampant l'ouvrage industrieux;
Le poil d'un animal; deux notes de musique;
Un titre de nos Rois; un oiseau domestique.
Mais c'est assez, je crois, à force de parler,
Je pourrois bonnement fort bien me dévoiler.

Par M. Bouchet.

A U T R E.

Vous qui, pour chercher un trésor,
Allez défer des naufrages,
Coupez ma tête, & vous aurez de l'or,
Sans vous exiler de vos plages.

Par M. Lavielle, de Dax.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture - Sainte, par M. l'Abbé du Contant de la Molette, Vicaire-Général de Vienne, 2 vol. in-12. A Paris, chez Leclerc, Libraire, Quai des Augustins; Berton, rue S. Victor; Clapart, place S. Michel; Morin, rue S. Jacques.

RIEN n'est plus propre à inspirer le goût de l'étude de l'Écriture - Sainte, que la juste & belle idée que nous en donne l'Auteur de la nouvelle Méthode, pour entrer dans le vrai sens de ce Livre divin; & rien ne doit exciter davantage les Théologiens & les Pasteurs à se livrer à cette étude, que la multitude de sophismes & d'objections qu'on a entassées contre l'authenticité & la divinité de cet Ouvrage, confié d'abord au peuple Juif, & devenu le patrimoine, par excellence, des Chrétiens.

« Le vrai Philosophe, dit M. de la

» Molette , y trouve un guide sûr & in-
 » capable de l'égarer dans l'étude de la
 » Nature, dans l'observation des mou-
 » vemens réguliers des corps célestes ;
 » dans ses réflexions sur l'essence du Sou-
 » verain Être qui a composé ce mer-
 » veilleux assemblage , & qui en a di-
 » rigé les ressorts. Il y découvre le prin-
 » cipe du bien , la source du mal mor-
 » ral & physique , la science des mœurs,
 » & l'objet digne de son culte.

» L'Historien y lit l'origine des Na-
 » tions & des Peuples, la fondation des
 » Villes , l'établissement des Monar-
 » chies, les premières guerres & les
 » premières conquêtes. Il y observe la
 » règle fondamentale de l'Histoire ,
 » l'hommage dû à la vérité, le choix
 » des faits propres à inspirer l'amour de
 » la vertu & l'horreur du crime ; l'at-
 » tention scrupuleuse à ne point s'écarter
 » de son objet principal , par des
 » digressions forcées, & par des pein-
 » tures étrangères.

» L'éloquence & la poésie y brillent
 » de leurs couleurs naturelles ; simples
 » sans bassesse , sublimes sans faste :
 » elles ont pour objet ; l'une, de faire
 » triompher la vérité ; l'autre, de cé-

60 MERCURE DE FRANCE.

» lébrer les grandeurs de Dieu , & de re-
» connoître ses bienfaits.

» Quoi de plus admirable que le
» magnifique tableau de la création dans
» la Genèse; que les détails intéressans
» de la vie des Patriarches; que les
» conquêtes du peuple Hébreu dans le
» Livre de Josué; ses guerres, sa bonne
» & mauvaise fortune dans celui des
» Juges; ses triomphes sous David &
» Salomon; ses divisions, ses malheurs,
» ses différentes révolutions sous leurs
» Rois & leurs Princes?

» Quelle profondeur de vérités mo-
» rales dans les Livres de Salomon!
» Quelle sublimité dans les Pseaumes
» & dans les Cantiques! Quelle noblesse
» de style dans les Prophètes!

» Les siècles d'Alexandre & d'Auguste
» n'ont pu atteindre à la hauteur des
» modèles que la Bible nous offre en
» Histoire, en morale, en éloquence,
» en Poésie : & les chef-d'œuvres de
» notre siècle ne méritent nos applau-
» dissemens qu'autant qu'ils approchent
» de ces sources sacrées. C'est-là où les
» Bossuet, les Rousseau ont puisé cette
» élévation de sentimens qui les mettent
» au-dessus d'eux mêmes. Descartes &

» Newton seroient moins grands s'ils ne
 » s'étoient pas étayés de nos divins ora-
 » cles ; & lorsque ces deux hardis génies
 » s'en écartent le plus , l'on apperçoit
 » toujours le point d'où ils sont partis ».

On trouve dans le Discours éloquent qui est à la tête de l'Ouvrage que nous annonçons , la réunion des principales preuves qui établissent l'authenticité des Livres sacrés ; & l'on n'y oublie pas l'argument victorieux tiré de cette multitude de versions que nous en avons dans les différens idiômes qui étoient en usage dans l'Orient , où les Juifs ont été très-répendus depuis leur première dispersion. En effet , comme l'observe l'Auteur , le Grec , le Chaldéen , le Syrien , l'Arabe , l'Éthiopien , le Persan , devenus dépositaires des textes sacrés par les versions qui en ont été faites dans leurs langues , sont autant de témoins irréprochables qui s'éleveroient contre le Juif , le Samaritin & le Chrétien , si par impossible ils avoient pu conspirer à y faire quelque changement.

On doit avouer que la comparaison de ces anciens textes , jette un jour merveilleux sur l'original sacré , & fait évanouir les difficultés qu'on a tant

61 MERCURE DE FRANCE.

cherché à multiplier dans notre siècle. Et c'est cette confrontation raisonnée de ces différentes versions, qui fait la base de la méthode que les Origènes & les Jérôme ont suivi dans leurs travaux sur l'Écriture-Sainte, & que M. de la Motte fait revivre avec tant d'avantages. La qualité de *Nouvelle* que l'on donne à cette méthode, est propre à lui concilier la faveur d'un certain nombre de Lecteurs qui ont des préjugés contre tout ce qui est ancien, & qui semblent n'estimer que les productions marquées au coin de la nouveauté.

Pour prouver l'utilité de cette confrontation avec les langues Orientales, nous nous bornerons à un passage de S. Paul, sur lequel l'Auteur anonyme d'un Dictionnaire, fait la réflexion que nous allons transcrire. « On a eu quelque » peine à expliquer le passage de l'Épi- » tre aux Philippiens : * *Ne faites rien par » une vaine gloire ; croyez mutuellement » par humilité, que les autres vous sont*

* *Qui cum in formâ Dei, esset, non rapinans arbitratu est esse se aequalem Deo.*

» *supérieurs ; ayez les mêmes sentimens*
 » *que Jésus-Christ , qui , étant dans l'em-*
 » *preinte de Dieu , n'a point cru sa proie*
 » *de s'égalér à Dieu. L'explication con-*
 » *traire (c'est-à-dire , celle par laquelle*
 » *on prétend inférer l'égalité de J. C.*
 » *avec Dieu), est un contre-sens visible.*
 » *Que signifieroit , croyez les autres su-*
 » *périeurs à vous ; imitez Jésus qui n'a*
 » *pas cru que c'étoit une proie , une usur-*
 » *pation de s'égalér à Dieu. Ce seroit*
 » *visiblement le contredire ; ce seroit*
 » *donner un exemple de grandeur pour*
 » *un exemple de modestie ; ce seroit*
 » *pécher contre le sens commun ».*

L'Auteur anonyme n'auroit certainement pas adopté cette traduction , & se fût bien gardé de faire raisonner l'Apôtre d'une manière si peu judicieuse, s'il avoit pu rapprocher le texte Grec de la version Syriaque , qui présente un sens clair , simple , & conserve au raisonnement de l'Apôtre , sa force & sa justesse. S. Paul , dans cet endroit , fait allusion à l'usage des Conquérens & des Vainqueurs , qui , dans leur triomphe , faisoient porter devant eux , avec ostentation , les dépouilles des Peuples vaincus , comme une preuve & un monument de

64 MERCURE DE FRANCE.

leur victoire. Mais J. C. n'a rien fait de semblable. Il n'étale point avec pompe son égalité avec son père. Il ne fait pas trophée de sa Divinité : il ne paroît point dans le monde dans l'éclat de sa gloire ; il la couvre au contraire du voile de son humanité. Il anéantit en quelque sorte l'infinie prééminence qui l'élève au-dessus des autres hommes ; il paroît au-dehors n'être que l'un d'entre-eux. Exemple infiniment touchant, qui doit engager les Philippiens à ne point se prévaloir des avantages qu'ils pouvoient avoir les uns sur les autres.

Nous avons osé joindre cette explication à celles que M. l'Abbé de la Molette nous a données de plusieurs autres passages de l'Écriture, & qui prouvent l'utilité & la nécessité d'aller puiser dans les sources primitives qu'on ne trouve que dans les langues Orientales. Nous adoptons les raisonnemens judicieux que cet Auteur fait contre ces Commentateurs qui outrent les allégories, en voulant faire servir à leurs sublimes explications, les moindres chevilles du Tabernacle, & les moindres franges de l'habit des Sacrificateurs. Mais nous n'en croyons pas moins que

ce seroit contredire en quelque sorte la maxime de l'Auteur sur les Types, que de les réduire uniquement à ceux que J. C. & les Apôtres ont indiqués. Plusieurs habiles Interprètes ont regardé les Types expliqués par J. C. & les Apôtres, comme des modèles qui servent à montrer comment on peut expliquer les autres ; ils ont cru que les Apôtres, instruits du vrai sens des Écritures par l'esprit même qui les a dictées, avoient dévoilé les mystères cachés sous certains traits de l'ancien Testament, pour nous tracer la voie que nous devons suivre, & qu'il suffisoit qu'ils nous eussent avertis, en général, que *tout étoit écrit pour notre instruction*, pour nous engager à suivre la même analogie dont ils avoient donné des exemples.

Un des plus grands principes de la Religion Chrétienne, disent-ils, est que la véritable intelligence de l'ancien Testament, dépend du nouveau ; & que non-seulement nous devons entendre comme J. C. & les Apôtres, les passages de l'Écriture ; mais que même nous devons prendre ces explications comme des règles divines qui nous doivent conduire à l'intelligence des autres passages sembla-

66 MERCURE DE FRANCE.

bles dont ils n'ont point parlé. En effet, les Pères de tous les siècles, ceux mêmes qui se sont le plus appliqués à la Lettre, Théodoret chez les Grecs, S. Jérôme chez les Latins, ont cherché les mystères de la nouvelle alliance dans l'ancienne; & sous l'emblème des divers états, des promesses, des menaces faites à l'ancien Peuple, ils ont tâché de découvrir les avantages & les épreuves du Peuple nouveau. Dans les livres des Rois, le merveilleux est moins fréquent, les faits paroissent plus humains; & toutefois Saint Jérôme ne fait pas difficulté de dire que l'histoire des Rois représente les progrès, les combats, les victoires de l'Église Chrétienne.

L'étude des Langues Orientales, sur laquelle M. de la Molette insiste avec tant de raison, ne peut que faciliter la connoissance des sens spirituels & des allégories cachées sous la lettre & l'écorce de l'ancien Testament. Et cette recherche n'est point livrée aux saillies & aux caprices de l'imagination. Cette étude a ses règles, ses principes, son art, comme les autres sciences Ecclésiastiques: elle demande la justesse d'un esprit de comparaison, qui est d'un si grand usage dans

les Sciences même Profânes. Et l'on convient qu'il faut être conduit à l'allégorie, ou par la lumière & l'analogie des interprétations données par les Apôtres, ou par la magnificence des promesses dont les événemens temporels ont été de trop imparfaits accomplissemens, ou par la nature même des choses peu convenables selon la lettre, soit à la dignité de personnes, soit à la sainteté & à la sagesse de Dieu, ou par la liaison & l'enchaînement d'un discours prophétique, ou par l'évidence des rapports & des proportions.

M. de la Molette prouve bien dans son Ouvrage, qu'on ne doit point confondre les Interprètes qui suivent ces règles si sages, avec les Visionaires, qui, par des allegories outrées & arbitraires, cherchent à autoriser les rêveries de leur cerveau. Rien de plus nécessaire & de plus utile que la connoissance des Langues, & l'érudition lorsqu'elle est réglée par une sage critique. Et l'on fait combien l'antiquité Chrétienne a estimé ces talens dans S. Jérôme. Mais on doit aussi avouer, que ce qui distingue le Chrétien du Juif, c'est que celui-là instruit par l'Esprit-Saint, pénètre les

68 MERCURE DE FRANCE.

profondeurs cachées sous l'écorce de la lettre , découvre dans la Loi de Moïse , dans les Prophètes & dans les Pseaumes , ce qui est écrit de J. C. y voit ses Mystères , le Christ entier , le Chef & les Membres , les différens états par où il est passé , & ceux par où doit passer son Corps mystique.

On trouve à la suite de l'Ouvrage de M. de la Molette , une Dissertation curieuse sur l'antiquité de l'invention de l'Écriture , une description de l'Arche de Noé , de ses dimensions & de ses proportions ; d'où il tire une preuve de l'universalité du Déluge , un nouveau système pour concilier les Chronologies , & une Histoire philosophique de la longueur de la vie. Nous voudrions souvent trouver les occasions d'annoncer des Ouvrages aussi solides & aussi propres à honorer le siècle.

Harangue pour l'ouverture du Palais , prononcée au Siège Présidial de Mirecourt , le lendemain de S. Martin 1776 ; par M. François de Neufchâteau , Docteur en Droit , Lieutenant-Général de ce Siège , des Académies de Dijon , Lyon , Marseille , & de

SEPTEMBRE. 1777. 69
la Société Royale & Littéraire de
Lorraine, & publiée par M. Sauva-
geot du Croisi.

Que ne doit-on pas attendre d'un Magistrat qui, à peine âgé de vingt-six ans, remplit avec tant de distinction une place supérieure, traduit Justinien, recueille & commente les Loix de son pays, donne à son Siège des modèles de l'Art oratoire; &, sans dérober une minute aux devoirs de son état, trouve encore le tems de faire de jolis vers.

C'est ainsi que l'Éditeur de la Harangue parle du jeune Auteur qui travaille avec une facilité prodigieuse, & qui a commencé sa carrière littéraire dès l'âge de douze ans. On lit toujours avec plaisir ses Discours poétiques qu'il nous a donnés sur plusieurs objets intéressans. La Harangue que nous annonçons, a mérité à juste titre les applaudissemens de l'Auditoire, & ne peut qu'être bien accueillie du Public.

Voici comme l'Auteur fait envisager la gloire du Magistrat. « Elle n'est attachée, dit-il, ni aux petiteesses de l'orgueil, ni aux prodigalités du luxe, ni au faste de la représentation, ni aux

70 MERCURE DE FRANCE.

» décorations extérieures de l'homme,
» qui ne sont pas l'homme même, quoi-
» qu'on les confonde souvent. La gloire
» du Magistrat est simple comme sa vie.
» L'ostentation n'y a point de part; la
» censure n'y a point de prise. Compagne
» fidelle de la probité, de la droiture, du
» désintéressement, elle nous présente
» pour perspective, au bout d'une car-
» rière longue & ingrate, une récom-
» pense supérieure aux récompenses or-
» dinaires, & digne à tous égards d'ani-
» mer nos efforts, de soutenir notre cou-
» rage, d'enflammer notre zèle, je veux
» dire, la considération publique. Par la
» considération publique, je n'entends
» pas les suffrages du vulgaire ignorant
» ou prévenu, qui n'a que des pensées
» d'emprunt, qui flotte indécis au mi-
» lieu des opinions contradictoires, &
» qui passe & repasse, en un jour, de la
» satire à l'éloge, de l'enjouement à la
» haine, du blasphème à l'idolâtrie. Par
» la considération publique, je n'entends
» pas non plus l'admiration de ces cer-
» cles plus sensés en apparence, non
» moins futiles en effet, où la manie de
» se moquer de tout, passe pour l'art de
» se connoître à tout; où la frivolité

» prononce, à tort & à travers, sur les
 » questions les plus épineuses; où l'on
 » applaudit à la déraison, quand elle
 » prend les traits de l'ironie; enfin, où
 » l'oisiveté imbécille ose juger souvent
 » le travail & les lumières. Non, le
 » Magistrat n'est point l'homme du
 » monde ni l'homme du jour. C'est
 » l'homme de la Loi, de la vérité, de la
 » vertu. Que les fots attachent à la gra-
 » vité de son caractère leur dérision in-
 » sensée: ç'est un hommage de plus. Il
 » n'ira point dépenfer dans le tourbillon
 » des Sociétés particulières, des instans
 » qu'il a dévoués au bien de la Société
 » générale. C'est par l'utilité publique
 » qu'il enchaîne à ses pas la considération
 » publique ».

On remarquera, au sujet de cette
 Harangue, que l'Auteur adressa les Cou-
 plers qui suivent, à une Dame qui se
 plaignoit de l'usage où l'on étoit de ne
 pas admettre les Dames à ces sortes
 d'Assemblées.

Qui vous l'a dit qu'à vos charmes rebelles,
 Les noirs suivans de la noire Thémis,
 Vouloient demain fermer leur porte aux Belles,
 Et que l'Amour ne seroit point admis?

72 MERCURE DE FRANCE.

Ah! paroissez, & que tout s'embellisse,
Qu'à votre aspect nos ronces soient de fleurs !
Pour vous prouver que nous rendons justice,
Nous ouvrirons nos portes & nos cœurs.

Mélanges & Fragmens poétiques, en françois & en latin; par M. de Marvielles, Chevalier de l'Ordre de S. Louis. A Paris, chez Ch. P. Berton, Libraire, rue S. Victor, au Soleil levant. 1777. 1 vol. petit in-12.

Ce Recueil des amusemens poétiques d'un ancien Militaire, mort depuis peu, est partagé en deux Parties, dont l'une est composée de Pièces françoises, & l'autre de Pièces latines. Il y a dans la première, qui consiste principalement en Fables, Contes & Épigrammes, plusieurs morceaux fort agréables. Nous citerons celui que l'Auteur a mis à la tête de ses Apologues, & qu'il a intitulé : *Origine de la Fable.*

Le mensonge & la vérité,
Couple chez les humains de tout tems détesté,
L'un pour ses trahisons, l'autre pour sa franchise,
(Si l'on en croit l'Antiquité)
Sous le joug de l'Hymen, après mainte remise,
Captiveront

Captivèrent enfin tout deux leur liberté.
 Firent-ils l'un & l'autre, ou non, une sottise,
 Vu leur antipathie & leurs fréquens débats ?
 C'est un point de morale où je n'entrerais pas,
 Or, de leur flamme mutuelle,
 Gage unique, mais précieux,
 Naquit une fille immortelle,
 Qui, de ses parens odieux,
 Rassembliant l'esprit, le langage,
 Et confondant les traits divers,
 Avec grace sur son visage,
 Parut en sa faveur réunir l'Univers.
 La Fable, fut son nom : aimable enchantresse,
 Qui, sous le voile ingénieux,
 D'un mensonge mystérieux,
 Ou d'une fiction tissée avec adresse,
 Offrant par-tout le vrai, la raison, la sagesse,
 Sans que leur éclat radieux
 Ait rien qui nous choque ou nous blesse,
 Flatte encor tous les goûts & charme tous les yeux
 L'Esclave Phrygien * éleva son enfance :
 Tuteur peu complaisant, maître sans indulgence,
 Il lui défendit l'enjouement,
 Et forma tout son agrément
 D'une laconique élégance.

* *Esopé.*

Phèdre, long-tems après, de quelques ornemens,
 Lui permit l'usage modeste ;
 C'en étoit assez pour son tems ;
 La Fontaine ajouta le reste.

L'idée du Madrigal suivant, intitulé
les deux Régimes, est ingénieuse ; c'est
 dommage que la chute en soit un peu
 prosaïque.

Le Dieu du vin, le Dieu des vers,
 Ont, par deux régimes divers,
 Conservé leur teint frais & leur air de jeunesse-
 Phébus en barbotant dans les eaux du Parnasse,
 Bacchus en buvant son vin pur.
 Du premier le système est sans doute fort sage ;
 Mais l'autre me plaît davantage,
 Et je le crois beaucoup plus sûr.

Cinquante Épigrammes, sous le titre
 de *petits Contes épigrammatiques*, for-
 ment la portion la plus piquante de ce
 petit volume. Nous rappellerons la sui-
 vante, qui fut insérée dans ce Journal,
 il y a quelques années, & qui est une des
 meilleures.

Jusqu'aux genoux trois puissans Villageois
 Tenoient Lucas enfoncé dans la glace,

Qui reniflant & soufflant dans ses doigts,
 Faisoit très-laide & piteuse grimace :
 Eh! mes amis, pour Dieu, faites-lui grace,
 Dit un passant qui plaignit le pitaud :
 Maître, répond le Sacristain Thibaud,
 De notre Bourg c'est demain la Grand'Fête;
 J'y chanterons l'Office en faux-bourdon;
 Et ce gros Gars qui crie à pleine tête,
 Je l'enrhumerons pour faire le basson.

Les Poésies latines, dont la seconde
 Partie est composée en entier, paroissent
 avoir été l'occupation favorite de l'Au-
 teur. Il existe de lui plus de six mille vers
 latins; mais on n'en a imprimé qu'un
 petit nombre de Pièces choisies, pour
 sonder seulement le goût du Public.
 Toutes ces Pièces sont marquées au coin
 d'une latinité très-pure. Nous allons citer
 & traduire, pour en donner une idée,
 le commencement d'un Poëme sur
 l'Amitié.

Si cui frigidulum est & adhuc rude pectus amandi;
 Audiat, & versu discat amare meo.
 Nec quemquam vani conturbet nominis umbra,
 Hic nihil auditor quod vereatur habet,
 Doctor amicitiae, non sum præceptor amoris;

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

Purus amat culpæ me duce quisquis amat.
 Ergo fugam celera, versisque relabere pennis.
 In tua maternam regna, Cupido, Paphum,
 Ostentes quamvis arcus lævemque pharetram,
 Telaque devicto nobilitata Jove;
 Non arcus hîc posco tuos lævemque pharetram
 Telaque devictis nobilitata Deis.
 Nam quid Amicitiaæ tecum, cur supplice voto
 Implorate tuam nunc mihi coner opem?
 Illam nescia mens flecti, te nescia stare
 Mens juvat; illa fide, tu levitate viges, &c.

« O vous, dont le cœur est froid &
 » neuf encore dans l'art d'aimer, écou-
 » tez, & apprenez à aimer dans mes
 » vers. Que l'apparence d'un vain nom
 » n'effraie personne : les oreilles chastes
 » n'ont ici rien à craindre. J'enseigne à
 » connoître l'amitié; je ne suis point
 » Précepteur d'amour. Celui qui aime
 » d'après mes leçons, aime sans crime.
 » Hâte-toi donc, ô Cupidon, de fuir
 » dans les États de ta mère; reprends
 » ton vol vers Paphos. En vain tu étales
 » ton arc, ton carquois léger, & tes traits
 » ennoblis par la défaite de Jupiter; je
 » ne veux point de ton armure, je ne
 » te demande point ces traits vainqueurs

SEPTEMBRE. 1777. 77

» des Dieux. Car, pourquoi m'efforce-
» rois-je d'implorer ton secours par des
» supplications & des vœux ? Que peut
» avoir de commun l'amitié avec toi ?
» Elle chérit un cœur incapable de chan-
» ger, & l'inconstance seule peut te
» plaire. La fidélité est son élément, le
» tien, c'est la légèreté, &c. ».

*Traduction de la Pédotrophie de Scévola
de Sainte-Marthe, ou Poème sur l'É-
ducation des Enfans en bas-âge. A
Paris, chez Barrois l'aîné, Libraire,
Quai des Augustins, du côté du Pont
S. Michel. 1777. 1 vol. petit in-12.*

Ce Poème avoit déjà été traduit en
Français, en 1698, par Abel de Sainte-
Marthe, petit-fils de l'Auteur. Sa ver-
sion est de la plus grande exactitude ;
mais elle doit paroître aujourd'hui un
peu trop surannée ; les exemplaires en
sont d'ailleurs devenus fort rares. Ce
sont les motifs qui ont conduit l'Auteur
de cette nouvelle traduction. Comme
il a principalement entrepris ce travail
en faveur des Dames, il n'a pas jugé
nécessaire de joindre le texte à sa tra-
duction, ce qui n'auroit fait que sur-

Dijj

78 MERCURE DE FRANCE.

charger le volume en pure perte, sans être d'aucune utilité, ni pour les Lecteurs peu curieux de l'original, ni pour les Amateurs de la Poésie latine, qui l'ont dans leur Bibliothèque. On promet cependant d'en donner une seconde édition dans les deux Langues, si le Public paroît le desirer.

Scévole de Saint-Marthe vivoit vers la fin du dix-septième siècle. Retiré dans une maison de campagne sur les bords du Clain, en Poitou, il y composa son Poëme, sous le règne de Henri III, à qui il adresse son invocation, & dont il parle en plusieurs endroits de son Ouvrage. Il le publia au milieu des guerres civiles & religieuses, qui désoloient la France dans ces tems malheureux.

La *Pædotrophie* est divisée en trois Chants : le premier concerne la grossesse : le second comprend la naissance & la nourriture de l'enfant. Le troisième traite des maux auxquels l'enfance est sujette. Afin de donner en même-tems une idée du ton général du Poëme & du style du Traducteur, nous rapporterons un endroit du premier Chant, où le Poëte s'adresse aux mères pour les

exhorter à nourrir elles-mêmes leurs enfans.

« Jalouses de la conservation de leurs
 » petits, les femelles de l'Ours & du
 » Tigre, & généralement celles de tous
 » les animaux sauvages, leur présentent
 » d'elles-mêmes les mammelles qui doi-
 » vent les allaiter. Plus cruelle que les
 » brutes, seroit-il donc possible que vous
 » les surpassiez en férocité ! Quoi ! vous
 » que la divine Providence a gratifiée
 » d'un naturel plus doux & plus hu-
 » main, vous n'auriez nulle tendresse
 » pour le fruit de vos entrailles ! Vous
 » verrez sans pitié couler ses larmes,
 » & vous entendrez ses sanglots sans
 » émotion ! Renonçant à votre plus im-
 » portant devoir, aurez-vous bien le
 » courage de refuser à votre malheureux
 » enfant un secours qui est en votre
 » pouvoir, & qui dépend de vous seule ?
 » Quels bras affectionnés porteront cet
 » aimable fardeau ? Sur quel col pourra-
 » t-il reposer sa tête, se jouant aux en-
 » virons ? Qui jouira de cet agréable
 » sourire, prémices de la reconnoissance ?
 » Sa langue une fois déliée, à qui s'en
 » adresseront les efforts ? Pour qui se
 » formeront les premiers accens qui

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

» développent une tendresse naissante ?
» Insensée que vous êtes, l'embonpoint,
» la fraîcheur & les agrémens de la
» gorge, font-ils d'un si grand prix,
» que la crainte de les altérer vous en-
» gage à céder à des mains étrangères les
» plus chers plaisirs de la maternité ? ».

Discours sur le Duel, où l'on indique
les véritables causes de la valeur des
Troupes Françaises. A Avignon, chez
Garrigan, Imprimeur-Libraire, place
S. Didier.

Un profond Métaphysicien, égale-
ment versé dans l'Histoire & le Droit
public, a remonté, dans son Traité des
combats singuliers, aux principes qui
leur ont donné naissance chez les Peu-
ples barbares. Il les a réduits à trois
principaux, qui retracent d'une manière
sensible le caractère du Gouvernement,
de l'esprit, & des mœurs de ces anciens
Peuples.

Le premier fut une indépendance
excessive, triste apanage de la grossiè-
reté d'un Gouvernement à peine ébau-
ché, qui, au défaut des Loix, autori-
soit les Particuliers à se faire justice par

SEPTEMBRE. 1777. 81

la voie des armes. Cet Auteur judicieux prouve dans son Ouvrage, que cette indépendance, dont les anciens Germains & les autres Peuples septentrionaux jouissoient de leur tems, étoit bien moins l'effet d'un courage supérieur, que du défaut de leur constitution politique.

Le second principe fut un faux point d'honneur, qui faisoit regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison, & de soutenir ses prérogatives. Ce faux point d'honneur étoit l'effet d'une grossière ignorance, qui, méconnoissant le caractère de la véritable valeur, plaçoit la gloire des armes dans ce que le courage a de plus brillant & de moins réfléchi. Il est des qualités auxquelles on doit un hommage d'estime & d'admiration, & qu'on honore d'autant plus qu'on les connoît mieux; il en est d'autres auxquelles on ne prodigue de l'estime que parce qu'elles se présentent sous un faux air de grandeur qui surprend & éblouit; mais qu'on cesse d'admirer, & qu'on trouve même ridicule dès le moment que la raison parvient à les démasquer, & qu'on les recon-

D v

§ 2 MERCURE DE FRANCE.

noît pour ce qu'elles sont. N'a-t-on pas droit de soutenir que ceux qui se laissent surprendre par une vaine ostentation de bravoure, respectent dans le duel une qualité très-estimable, mais qui ne s'y retrouve point.

Le troisième principe fut une superstition grossière qui faisoit envisager le sort du combat comme le jugement & le témoignage même de la Divinité. Et c'est sur cette croyance superstitieuse qu'on s'appuyoit pour adopter les épreuves par le combat, par le fer chaud, & par l'eau bouillante.

D'après l'indication de ces trois causes, n'a-t-on pas droit de soutenir que rien n'est moins pur que l'origine de cette pratique barbare, contre laquelle les Loix Divines & Humaines réclament? Les Payens ont reconnu eux-mêmes, que, bien loin que le plaisir de la vengeance soit convenable à la Nature, qu'au contraire il la dégrade & l'avilit. Juvénal soutient (Satyre 13), que *le plaisir de la vengeance fut toujours d'un esprit foible & mal sain.* « Qu'on se garde » bien, dit Cicéron (Offices), d'écouter » ceux qui croient qu'il faut pousser la » haine contre nos ennemis, jusqu'aux

» dernières extrémités, & qui préten-
 » dent que cela est d'un grand homme,
 » & que c'est un effet naturel du cou-
 » rage & de la grandeur d'ame : car il
 » n'y a rien au contraire de plus loua-
 » ble & de plus digne d'un honnête-
 » homme, que d'être incapable de res-
 » sentiment, & de conserver de la dou-
 » ceur pour tout le monde ». Ainsi,
 l'Évangile, en nous faisant une loi de
 gagner nos ennemis par la douceur &
 les bienfaits, tend à ranimer en nous
 un sentiment de générosité, dont le
 principe & le fond sont dans la nature;
 mais que la nature seule est incapable
 de porter à sa perfection.

L'Auteur du Discours remonte à la
 même origine du duel, & prétend que
 c'est dans les sombres forêts, les déserts
 stériles, les montagnes inaccessibles de
 l'ancienne Germanie, au milieu d'un
 Peuple farouche, qu'elle se cache. Il
 présente l'image des Nations les plus
 guerrières de l'antiquité, & s'en sert
 pour attaquer cet usage barbare, que les
 Loix de la Religion & du Prince ont
 pareillement condamné.

On trouve dans ce Discours un éloge
 de la vraie bravoure qui affronte le dan-

84. MERCURE DE FRANCE.

ger & la mort, même lorsque le devoir l'exige, & qui seule fait les vrais Héros. En bon Patriote, l'Auteur examine & indique les véritables causes de la valeur des Troupes Françaises, & ne dit rien qui ne soit propre à exciter & à accroître l'émulation, l'amour du Prince & de la gloire parmi les Troupes.

Cours d'Éducation, contenant le Plan d'Éducation Littéraire, Physique, Morale & Chrétienne; le Plan encyclopédique des Études de l'enfance, de l'adolescence & de la jeunesse; & les Réglemens généraux d'une Maison d'Éducation; par M. Verdier, Instituteur, &c.

Mens sana in corpore sano.

Paris, chez l'Auteur, rue de Seine St. Victor, Hôtel de Magny, à côté du Jardin du Roi; & chez Colas, Libraire, Place Sorbonne, 1777.

Il n'a point encore paru sur l'éducation, d'Ouvrage qui contienne plus de choses que celui-ci. Il semble que l'Au-

SEPTEMBRE. 1777. 85

teur en ait voulu faire le Bréviaire des Instituteurs & de leurs Élèves. Il y a analysé les perfections littéraires, physiques, morales & religieuses de l'homme, dans les premiers âges de la vie : les vices entre lesquels chacune se trouve posée : les moyens d'obtenir les bonnes qualités & les vertus, & de corriger les vices : enfin, les élémens de toutes les Langues, de tous les Arts & de toutes les Sciences qui peuvent entrer dans le Plan d'éducation le plus parfait. Non-seulement ce qu'on avoit proposé de meilleur se trouve ici indiqué ; mais l'Auteur a tellement approfondi les élémens d'éducation, qu'il est presque par-tout original : & si les Instituteurs suivoient son travail, on les verroit perfectionner les systêmes des connoissances : il démontre ce qu'il avance par des analyses exactes, par des raisonnemens tirés de la nature, & par son expérience sur ses Élèves, par celle des Instituteurs qu'il a pu connoître, & sur-tout par celle de Messieurs les Principal & Professeurs du Collége de Sarlat, qui joignent ses Observations aux siennes. Cet Ouvrage n'est point l'inspiration d'une belle imagination ; c'est le résultat des recherches que l'Auteur a faites pen-

96 MERCURE DE FRANCE.

dant plus de vingt années , & de ses observations sur des sujets, de tempéramens, de génie & de caractères différens : c'est la description des travaux qui l'occupent actuellement dans une maison vaste , magnifique, & munie de tous les secours propres à la meilleure éducation.

M. Verdier débute par démontrer l'efficacité de l'éducation publique, l'impuissance de l'éducation particulière ; & cependant l'insuffisance des plans généraux, par l'analyse des vices de l'humanité, qui ne peuvent être connus que par des Instituteurs instruits à l'école de l'expérience sur un grand nombre d'Élèves, & qui ne peuvent être traités que par un plan approprié à chaque sujet dans une maison munie de tous les secours nécessaires.

Après ce préliminaire, il trace le *plan naturel* d'éducation. L'art n'étant que la nature bien réglée, un plan naturel n'est autre chose que celui que l'art établit de la manière la plus conforme à la destination & aux loix de la nature, toujours impuissante par elle-même. Pour développer ce principe, il recherche les causes premières, secondaires & instrumen-

rales de l'éducation; ses fins, sa matière, son objet, son modèle, ses effets, ses différences & ses signes. Il divise ensuite ce Plan en quatre parties : Plan littéraire, Plan physique, Plan-moral & Plan religieux.

Par Plan littéraire d'éducation, M. Verdier entend l'art d'enseigner. Suivant lui, ce n'est point la nature, mais l'art qui manque ordinairement. Tout enfant a reçu de la nature toutes les facultés propres à en faire un esprit juste & un homme instruit. C'est à l'art de les développer & d'en faire usage. Son premier objet doit être de développer l'attention & la réflexion; de former par le moyen de ces deux facultés primitives, la sensation, la mémoire, l'imagination, le jugement & la méthode; d'exercer ensuite par le moyen de ces fonctions, toutes les opérations de l'esprit. Il décrit l'art d'animer ainsi en quelque sorte l'esprit humain; & il le fait consister principalement dans la pratique de ces deux opérations de la Logique, si fort recommandées sous les titres d'analyse ou de décomposition, & de synthèse ou composition, mais qui pourtant sont si fort négligées. Il donne l'art d'analyser tout

88 MERCURE DE FRANCE.

ce qu'on présente aux Élèves; signes, pensées, actions, fonctions, facultés. L'expérience de ses Élèves & des autres qui sont instruits par l'analyse, en démontrent les grands effets; & la facilité de ce travail est d'autant plus grande, que l'enfant est plus jeune, ses nerfs offrant pour lors des résistances moins grandes. Envain l'on objecteroit que par ce travail, il est à craindre de fatiguer l'esprit. M. Verdier invoque les loix de la nature pour démontrer que le cerveau s'use plus par les exercices du corps que par ceux de l'esprit. Dans les premiers, il agit seul; mais dans les seconds, il transmet ses impressions à tous les muscles, qui lui opposent de si grandes résistances, qu'il ne peut les vaincre sans des efforts pénibles & fatigans.

Venant à l'éducation physique, M. Verdier se plaint de ce que les Physiologistes n'étudient les facultés & les fonctions naturelles de l'homme, que d'une manière spéculative. Il voudroit que les Instituteurs en analysassent les causes, les effets, la perfectibilité, les vices, les signes, les moyens de perfectionner les facultés, & ceux d'en corriger les vices; & il donne le Plan de cette étude. Il rap-

porte toutes les facultés de la nature humaine à deux ; la sensibilité des nerfs, & l'irritabilité ou contractibilité des muscles. Aux points de perfection que l'Instituteur Physicien doit procurer à ces deux facultés, l'Élève doit être pris par l'Instituteur littéraire, par l'Instituteur moraliste, & même par l'Instituteur Chrétien. L'Auteur rapporte ensuite les fonctions physiques, dépendantes de ces facultés, à quatre ; la nourriture des parties, leur développement, leur configuration & leur accroissement. Il indique les actions mécaniques & animales qui contribuent à ces quatre fonctions. Il démontre enfin comment l'air, les alimens, le mouvement & le repos, le sommeil & la veille, les sécrétions & les excrétions, les passions de l'ame, les vêtemens & les logemens contribuent à perfectionner ou à détériorer la machine animale. Pour recommander l'art qu'il déduit de ses principes, il observe que ses Élèves jouissent d'une santé & d'une vigueur peu communes ; que sur plus de cinquante sujets qu'il a eu depuis quatre ans, les deux plus foibles ont été seuls malades ; & que plusieurs qui y sont entrés infirmes, y ont rétabli leur santé comme ceux-ci.

90 MERCURE DE FRANCE.

Suivant la même marche dans l'éducation morale, l'Auteur se propose d'abord la génération des quatre vertus cardinales, auxquelles il ajoute la bienfaisance. Il observe que les enfans n'ont naturellement que des imperfections; que leurs vices sont tous factices comme leurs vertus; & que ces vices se corrigent avec d'autant plus de facilité, que l'enfant est plus jeune. Les moyens qu'il fait entrer dans l'art moral, sont les Réglemens d'une Maison d'éducation, les Livres classiques dirigés vers les devoirs des enfans; les exhortations, les conversations, les leçons de morale, prescrites par les circonstances, l'enseignement particulier de la morale, les exemples, les récompenses & les punitions générales & relatives aux actes de vertu & de vice. L'Auteur établit entre les Élèves & l'Instituteur, des espèces de conférences ou de consultations, sur le plan de celles d'un Malade avec son Médecin, & d'un Client avec son Jurisconsulte. Il observe qu'en prenant tous les soins pour éclairer leur esprit sur leurs devoirs, leurs perfections & leurs fautes, & pour former leur cœur à la franchise, un Instituteur fait tout ce qui se passe dans sa Maison &

SEPTEMBRE. 1777. 91
dans le cœur de ses Élèves; qu'il peut, par
ce travail suivi, les garantir de toute
contagion.

L'Auteur ne met pas moins d'art dans
l'éducation Chrétienne; cet art consiste
à prévenir les Élèves contre le Matéria-
lisme & l'incrédulité, à les instruire de
toutes les vérités de la Religion, à les
former à la pratique des vertus & des de-
voirs du Christianisme.

Après avoir ainsi tracé le Plan d'édu-
cation, M. Verdier jette un coup-d'œil
sur les études, pour en tracer le plan en-
cyclopédique. Il s'élève avec force contre
toutes ces méthodes d'enseigner le latin;
que l'imitation des Auteurs latins a fait
imaginer. Veut-on juger, dit-il, du mé-
rite de ces compilations d'Auteurs qu'on
met entre les mains des jeunes gens?
Qu'on fasse un discours tissu de phrases
de nos vieux Romanciers, de nos anciens
Historiens, & de nos Écrivains modernes,
& l'on verra que ces rapsodies sont, aux
discours faits sur le génie d'une Langue
en chaque tems, ce qu'est un habit d'Ar-
lequin aux habits d'une étoffe uniforme.
M. Verdier distingue dans le latin, comme
dans les autres Langues, trois construc-
tions élémentaires, qu'il appelle grand-

92 MERCURE DE FRANCE.

maticale, mentale & réelle. De leur combinaison naissent les constructions élégante, poétique, oratoire & mixte. Il voudroit qu'on exercât successivement les Étudians à tous ces genres de constructions sur des ouvrages faits exprès, avant que de leur mettre entre les mains les Auteurs qui les réunissent toutes. Il assure que par cette gradation, les enfans font, dès les premiers jours, un latin fort harmonique. Il s'étend ensuite sur les avantages de la Langue latine. C'est la seule, suivant lui, qui puisse citer une existence non - interrompue depuis l'origine du monde jusqu'à nous. Il divise enfin son plan encyclopédique en quatre, & chacun en plusieurs Cours.

Le premier, qui est le plan des études élémentaires pour l'enfance, se partage en quatre cours. Le cours de petite Grammaire propre aux petites écoles, comprend des *éléments de prononciation, de lecture latine, françoise & symbolique, sous presse (d'écriture expédiée) d'orthographe, de Langues françoise, latine (déjà imprimés) de chant, & enfin de geste.* Il n'est aucun de ces petits traités qui ne présente des vues nouvelles & utiles, qu'on ne peut voir que dans l'Auteur

même. Mais nous ne pouvons passer sous silence une découverte que l'Auteur annonce sur un art qui fait les délices de toute l'Europe.

La musique, dit-il, est fondée sur la division d'une corde sonore, suivant la progression arithmétique 1, 2, 3, 4, 5 & 6; mais cette progression a jeté dans les intervalles des sons, une inégalité qui a donné lieu à cette distinction si embarrassante des tons & demi-tons majeurs & mineurs, & des coma majeurs & mineurs, maximales & minimales. Pour se tirer de l'embarras extrême que donne cette inégalité, on a établi le tempérament, qui n'est fondé que sur un à peu près. Depuis trois mille ans, on a cherché en vain une formule pour établir l'égalité entre les treize sons de l'octave; mais l'insuffisance des moyens qu'on a proposés, a fait regarder cette recherche comme la pierre philosophale de la musique. Cependant M. Verdier prétend avoir fait cette précieuse découverte. Elle consiste à mettre treize cordes égales en proportion dans leur longueur, de manière que l'une soit à sa voisine, comme dix-sept à dix-huit. L'invention est importante, observe-t-il

24 MERCURE DE FRANCE.

lui-même. « Si elle est réelle, les Maîtres
» de Musique trouveront dans le mono-
» corde un instrument propre à donner
» l'intonnation avec une justesse incon-
» nue jusqu'ici à l'oreille, au gosier &
» à l'esprit. Les Facteurs d'instrumens
» formeront les intervalles des sons avec
» la même justesse, au moyen du mo-
» nocorde; ceux qui se servent des inf-
» trumens de musique, sauront les ac-
» corder avec la même facilité : & les
» Professeurs des Belles-Lettres pourront
» y faire entrer la musique ».

M. Verdier prétend encore avoir trouvé l'origine des modes majeur & mineur, & le principe de l'harmonie, dans la nature du corps sonore, dans celle de la voix, & dans l'histoire de la musique : mais nous ne pouvons nous arrêter sur tant d'objets, qui ne peuvent même être qu'indiqués dans son Ouvrage.

Le second cours de l'enfance est un *cours élémentaire de grande grammaire*; il comprend un *nomenclateur françois & latin*, propre à porter le sens des mots de ces deux langues à l'esprit des enfans, par l'inspection même des objets; deux *méthodes d'analyse & de formation des*

SEPTEMBRE. 1777. 25

mots françois & latins, qui enseignent le dictionnaire de ces deux langues, par un petit nombre de racines élémentaires des mots; des *éléments de grammaire & de logique maternelle, appliqués aux langues françoise & latine, & applicable à toutes les langues savantes*. Dans ce dernier ouvrage, l'Auteur développe les fonctions spirituelles de l'homme, par le moyen des signes des pensées. On est étonné de le voir mettre entre les mains d'enfans du plus bas-âge, une logique moins étendue, mais plus profonde que celle que les Ecoles réservent à leurs philosophes. Mais l'Auteur donne l'expérience de ses Élèves de huit à neuf ans, déjà assez exercés à l'analyse logique & à l'argumentation, pour s'en faire un jeu.

Le troisième est un cours élémentaire d'*histoire de France*, fait par M. Fortier, son ancien associé, que la mort a enlevé à la République des lettres. Cet abrégé chronologique se vend chez Mourard.

Le quatrième enfin est un *cours élémentaire d'éducation pratique*. Ici l'Auteur prend ses Élèves dans l'état où MM. de Condillac & Bonnet ont pris la statue humaine. Il travaille à développer leurs

facultés corporelles & spirituelles, & à leur donner les idées mères au moyen d'objets, d'instrumens & de procédés industriels propres à chaque sens.

Après avoir ainsi préparé les enfans aux principes des connoissances par leurs élémens, M. Verdier dresse le plan des humanités pour l'adolescence, & le divise en six cours.

Le premier est celui des langues savantes. Il y débute par la suite de l'enseignement des langues françoise & latine; il y cite nos meilleurs Ouvrages pour la première. Il propose pour la seconde une *méthode de double traduction de françois en latin, & de latin en françois; des principes d'élegance latine; des systèmes analytique & synthétique* de cette même langue.

Ces deux langues entrent dans le plan général de l'instruction. Il propose pour les Élèves, qui auront plus de besoins & plus d'émulation, une *analyse de la langue primitive, considérée comme le premier fonds des langues savantes; des rudimens des anciennes langues orientales, & particulièrement de l'hébreu, considérées comme le fond de l'Écriture - Sainte: & du Phénicien, considéré comme le premier fond*

fonds de la mythologie : des rudimens des anciennes langues septentrionales, & particulièrement du Celtique & du Tudesque, considérées comme le fonds de la littérature des Peuples du Nord : des rudimens de la langue Grecque, considérée comme le premier fonds des arts & des sciences ; des rudimens de la langue Romaine, & principalement de l'Italien, considérée comme le fonds des loix, des usages & de la littérature moderne ; des rudimens de la langue Angloise, enfin des rudimens de la langue Allemande. Pour réunir toutes ces langues en un tout, M. Verdier observe que toutes les langues ont la même grammaire & les mêmes racines. Il en abrège & facilite donc prodigieusement l'enseignement, en les soumettant toutes à sa grammaire & logique maternelle ; & chacune à une grammaire particulière, qui ne contient que les déclinaisons, conjugaisons, graduations, dérivations & compositions des mots. Il propose, pour lire les langues orientales, une nouvelle méthode, au moyen de laquelle on pourra les lire & les écrire sous la dictée, en quelques heures.

Le second cours des humanités est celui des belles-lettres. Il renferme les

E

98 MERCURE DE FRANCE.

principes de la grammaire générale & de la logique des pensées, ou petite logique, l'une & l'autre démontrées suivant la méthode des Géomètres; ceux de poésie & ceux de rhétorique. A ces quatre arts, il soumet les principes généraux de la parole & du chant, du geste & de la danse, de l'écriture & du dessin. Cette association présente les belles-lettres sous un nouveau plan, qui donne lieu à bien des réflexions nouvelles.

Le troisième cours est celui d'une dialectique ou grande logique appliquée à l'économie. Il la divise en plusieurs parties, distinguées par les titres de mathématique, physique, morale conventionnelle ou juridique, métaphysique révélée, artificielle & historique. L'objet de cet art est de donner les moyens de découvrir la vérité par l'expérience & l'observation, & de la manifester par les procédés propres à chacune des parties de la philosophie.

On sent bien que cette partie doit être dirigée vers les objets même, plus que vers les mots; aussi M. Verdier donne-t-il la description d'un *cabinet d'instruction & d'économie* destiné à ses démonstrations. Ce cabinet, dressé par

lui-même sur un plan nouveau, renferme les substances, les instrumens, les outils, les médailles, les gravures, les cartes & les tables nécessaires pour l'enseignement encyclopédique de toutes les sciences & les arts scholastiques.

Il y joint la description de jardins botanique & économique, qui présentent aux Elèves le contraste des plantes usuelles dans leur double état de nature & de culture.

Vient ensuite le quatrième cours de beaux-arts, tous gymnastiques, mais en outre, les uns poétiques & les autres mécaniques. La déclamation & le geste se présentent pour demander aux Comédiens des principes qui puissent former les jeunes gens, dans les écoles, à la déclamation de la chaire & du barreau. La musique vient ensuite se placer à côté des langues, dans toutes les parties des belles-lettres. Les différens genres d'écritures paroissent, mais ce n'est que pour être renvoyés dans l'éducation particulière de la seconde jeunesse, qui demande moins d'écrits, & des écrits plus élégamment faits. Le dessin offre de joindre ses représentations aux démonstrations logiques: on en dresse un nou-

veau plan, pour donner ses secours à l'art de la vérité; & l'on joint le dessin de la bosse & des objets mêmes, aux copies. La danse se borne à une tactique civile, au menuet & à des contredanses. L'escrime offre son grand jeu, pour exercer plus puissamment les membres. L'équitation offre les principes pour apprendre à l'homme à conduire & à gouverner le cheval qui lui est si utile. La natation offre l'avantage de faire marcher l'homme sur l'élément liquide : mais ces trois derniers arts ne sont admis que pour l'éducation particulière.

Ce cours finit par les principes & les règles des jeux gymnastiques. Les attitudes, la promenade, la course, le saut; la sphéristique, la chironomie, les jeux savans, ceux de combinaison, ceux de cartes, &c. se présentent pour exercer & amuser les enfans. L'Auteur admet tous ceux qui peuvent augmenter la force, l'adresse, la réflexion & l'émulation. Il proscriit ceux qui peuvent nuire au corps & à l'ame.

Le cinquième cours est celui d'histoire. Il débute par une chronologie générale, appliquée au calendrier & aux généalogies de l'histoire sacrée : par une phylo-

logie appliquée à la physiologie & à la géographie; & enfin, par l'état actuel de la terre. Après cette première partie, il fait l'application de ces principes généraux à la chronologie & à la phylologie des Peuples de l'antiquité primitive, des anciens tems du moyen âge, & des tems modernes; ce qui partage ce cours en cinq parties.

L'étude des humanités se termine par des *principes d'éducation littéraire, physique, morale & chrétienne*. L'Instituteur faisant sa propre tâche de ce cours, se propose de faire contribuer ses Elèves à leur propre perfection, & à la correction de leurs vices. Pour cela, il fait de ce cours la matière des conférences qu'il tient avec eux. Il y joint une correspondance par écrit en françois & en latin. Il leur parle ou leur écrit tantôt en son nom, tantôt au nom de leurs Maîtres, de leurs Parens, de leurs Amis sur tous les objets de leur éducation. Par leurs réponses il s'assure de leurs progrès. Pour leur ouvrir une carrière aussi utile, il leur fait ici quatre analyses exactes des perfections & des vices, dont leurs facultés, leurs fonctions & leurs actions sont susceptibles.

102 MERCURE DE FRANCE.

Nous ne pouvons suivre les vues de l'Auteur sur l'enseignement de la philosophie, dans la première jeunesse, sur l'éducation particulière de la seconde jeunesse, & sur le choix & l'enseignement de chacune des professions scientifiques à cet âge.

Cet Ouvrage est terminé par les réglemens que l'Auteur a cru devoir dresser pour le régime d'une Maison d'Education, d'après son expérience. Dans plusieurs titres, il assortit les exercices de tous ses cours dans l'ordre actuel des études, par années, par mois, par jours & par heures; dans les autres, il établit les conditions nécessaires pour faire concourir à la perfection corporelle & spirituelle de ses Elèves, les travaux de leurs Parens, ceux de l'Instituteur, ceux des Maîtres, ceux des Elèves mêmes.

Tout le monde verra sans doute dans l'Auteur de ce plan un homme savant, laborieux & zélé. On lui fera peut-être bien des objections. Nous y répondrons par ces deux mots qu'il oppose à ses Critiques : *Venez & voyez.*

Histoire d'Éric XIV, Roi de Suède, écrite sur les actes du tems, par M. Olof

SEPTEMBRE. 1777. 103

Celsius, premier Pasteur & Président du Consistoire Métropolitain de la Ville de Stockolm, & traduit de du Suédois, par M. Genet le fils, Membre de la Société Littéraire *Apolloni Sacra* d'Upsal. A Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, 2 vol. in-12.

Cet Ouvrage peut servir de suite à l'Histoire des Révolutions de Suède, par l'Abbé de Vertot; cet Historien, peut-être plus élégant qu'exact dans quelques endroits, s'est arrêté à l'avènement d'Eric au Trône. Ce Prince, fils de Gustave-Vasa, prit le nom d'Eric XIV, quoiqu'il ne fût que le XII^e. de son nom. Cette erreur se trouve maintenant consacrée sur les monnoies comme dans l'histoire; il seroit difficile & sur-tout inutile de la corriger. Tout ce qu'on peut exiger de l'Historien, c'est de la remarquer; & M. Celsius l'a fait.

Le règne d'Eric XIV offre une suite d'événemens bien étranges & bien singuliers. Ce Prince, qu'on a peint comme un tyran, fut malheureux & foible pendant une partie de sa vie; à un caractère inconstant & déifiant, il joignoit une vivacité qui alloit jusqu'à la pétulance : il

E iv

la manifesta dans le projet qu'il forma d'épouser Élisabeth, dans ce qu'il fit pour déterminer son père à y consentir, & dans les démarches qu'il fit ensuite en Angleterre à plusieurs reprises, & sans se rebuter pour le faire réussir. Jeune, ardent, non moins échauffé par la réputation de beauté d'Élisabeth, que par l'espérance de remplir un jour avec elle le Trône d'Angleterre, il fermoit les yeux sur les troubles qui pourroient s'élever pour l'en écarter, & auxquels il auroit été obligé de prendre part : il ne songeoit pas non plus qu'on a vu rarement des Royaumes séparés par quelque distance, jouir du bonheur & de la tranquillité sous un Maître commun.

L'Abbé de Vertot a présenté ce projet de mariage comme un dessein formé par le vieux Gustave-Vasa ; il ne l'avoit été que par son fils Éric, & ce fut avec peine qu'il y donna les mains. Le jeune Prince se vit, dans la suite, forcé d'y renoncer : il tourna ses vues vers différentes Maisons du Nord, & finit par épouser une de ses Sujettes, qui avoit été long-tems sa Maîtresse, & dont il avoit quelques enfans : il fit approuver son mariage par les États.

Le commencement de son règne sembloit annoncer un bonheur durable à la Suède; il fut troublé par le caractère même du Souverain. Il n'aimoit point ses frères, parce qu'il avoit cru remarquer autrefois dans son père, des préférences pour eux; sa défiance le porta à les craindre, & sur-tout le Duc Jean; il la manifesta trop, & peut-être força-t-il ce dernier à prendre des précautions pour assurer sa vie & sa liberté; il perdit cette dernière. Éric fit assembler les États pour juger la conduite de son frère, qui fut condamné à perdre les États de son apanage, l'honneur & la vie. Éric, après l'avoir enfermé dans une étroite prison, ne le craignant plus, lui conserva ses jours.

Des guerres malheureuses par les intrigues des Généraux qui vouloient commander, par la foiblesse du Roi qui étoit jaloux des succès de ses Généraux, & qui craignoit le crédit qu'ils pouvoient leur donner, troublèrent la fin de son règne, où on le vit injuste & barbare; son esprit s'aliéna: il retenoit dans les fers quelques Grands qu'il croyoit attachés à son frère. On vint lui dire un jour que l'on parloit de mettre le Duc Jean en

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

liberté; aussi-tôt il vole à la prison, égorge de ses mains Nicolas Sture; va au cachot du père de cet infortuné pour le traiter de même. Il se trouble en entrant, & tombe aux pieds du vieillard, en lui demandant pardon de ce qu'il a fait. Il ne le quitte qu'après avoir ordonné de le resserrer plus étroitement. Déguisé en Payfan, suivi de quelques Trabans, il sort de sa Capitale; son ancien Précepteur le suit pour le ramener à lui-même; il le fait égorger à ses yeux: il ordonne la mort des autres Prisonniers. « Aussi-tôt qu'on fut à Upsal, que le Roi n'y
» étoit plus, on courut après lui sur toutes les routes. Catherine (sa femme)
» qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit, fut des premières à partir, malgré son état de grossesse, & quoiqu'elle
» fût prête d'accoucher. On trouva le Roi dans le Presbytère d'Odensala,
» entouré du Peuple & de plusieurs de ses Officiers, tous consternés & pleins
» de compassion pour leur malheureux Maître. Il tenoit un petit coffre rempli
» d'argent, qu'il avoit emporté avec lui; & il distribuoit cet argent, de sa propre
» main, par poignées, & indistinctement, vraisemblablement dans l'idée.

SEPTEMBRE. 1777. 107

» de calmer le ressentiment du Peuple ,
» croyant tous les esprits soulevés. N re-
» prit la route de Stockholm ; & , che-
» min faisant , il continuoit ses libéra-
» lités ..

Les rênes du Gouvernement tombè-
rent alors des mains d'Éric ; il ne reprit
qu'à la longue l'usage de sa raison , en-
core fut-elle obscurcie par intervalle : il
rendit la liberté à son frère le Duc Jean,
qui en abusa pour le détrôner. Comme
il se souvenoit que son frère avoit assem-
blé les États pour le juger , il les assem-
bla à son tour pour les faire prononcer
sur le frère de leur Roi. Éric fut traduit
au Tribunal de ses Sujets , presque de la
même manière que le fut , avant la ré-
volution d'un siècle , l'infortuné Stuart
Charles I. Il fut conduit dans le Chœur
de l'Eglise de S. Nicolas , où ses enne-
mis , devenus ses Juges , étoient ras-
semblés pour porter un Jugement sur
son administration. Il fut déclaré déchu
de la Couronne , lui & sa postérité , &
condamné à une prison perpétuelle. La
manière dont il fut traité dans sa pri-
son , ne sauroit être plus odieuse ; on
le laissoit manquer de tout. On peut
juger de sa situation par cette lettre du

E.vj.

6 Octobre 1568. « Très-Puissant Prince,
 » Monsieur mon frère, le Docteur Be-
 » noît, mon unique Officier, a été mis
 » hier en prison avec mon Cuisinier.
 » Ce sont deux Serviteurs dont je ne
 » puis me passer pour moi & mes en-
 » fans dans la malheureuse condition où
 » je suis. Si on ne nous les rend point,
 » nous périrons de besoin & de maladie.
 » C'est pourquoi je vous prie de les faire
 » relâcher, pour qu'ils puissent nous
 » servir. Dieu vous en récompensera
 » dans cette vie & dans l'autre; & j'a-
 » dresserai mes prières, à cet effet, à
 » la divine Providence ».

Éric traîna ses misérables jours dans sa prison, jusqu'au 26 Février 1577, qu'il mourut empoisonné. Parmi ses enfans, l'aîné avoit été désigné pour son successeur, lorsque les États approuvèrent son mariage. Quoique le jugement porté contre le père, écartât sa postérité du Trône, le Roi Jean n'en craignit pas moins les droits de l'aîné; il l'auroit fait périr sans le soin qu'on prit de le dérober à sa fureur : on l'envoya hors du Royaume, où il fut élevé dans la Religion Catholique. Il mena long-tems une vie errante & malheureuse, réduit

SEPTEMBRE. 1777. 109

quelquefois à mandier : le Roi Jean l'obligea de se faire Moine, & lui donna un Évêché. Le Roi de Moscovie l'attira ensuite à sa Cour, où il lui fit un sort digne d'un Prince. Son dessein étoit de le rétablir sur le Trône de Suède ; mais ce ne fut qu'un projet. Ce Prince mourut en Russie en 1607. Sa mère trouva grace devant le Roi Jean, & passa le reste de sa vie en Finlande.

Pour donner une juste idée d'Éric, qui fut peut-être aussi malheureux que coupable, nous transcrivons un morceau précieux ; c'est une lettre du Ministre François Daulé, conservée dans la Bibliothèque de la Reine Douairière de Suède, dans laquelle ce Ministre, qui résida long-tems en Suède & en Danemarck, rendit compte ainsi de ce qu'il pensoit de Gustave & d'Éric. La lettre est du 23 Janvier 1576. « Le Roi Gus-
» tavus a fait de si haultes & mémora-
» bles entreprinſes & si prudentes con-
» duites à une très-heureuse fin, qu'on
» le doit tenir & estimer ung très-ver-
» tueux & magnanime Prince. Aussi il
» a heureusement régné 42 ans. Il a
» laissé quatre filz & cinq filles. Éric,
» son premier filz, lui a succédé au

210 MERCURE DE FRANCE.

» Royaulme. Il est à présent prisonnier.
» J'ai souvent conféré avec lui de plu-
» sieurs affaires; je vous prometz, Sire,
» qu'il estoit d'ung très-bon jugement.
» Il comprenoit facilement ce qu'on lui
» proposoit, & l'expliquoit fort diserte-
» ment & promptement; & il avoit
» plusieurs aultres vertuz. Vrai est-il
» qu'il étoit fort subsonneux; aussi il
» a toujours été nourri en crainte à
» cause de sa belle-mère; d'avantage il
» avoit de très-pernicieux & malingz
» Ministres, qui par calomnies, détrac-
» tions, faux rapportz & semblables
» artifices, lui rendirent les principaux
» Seigneurs si suspects & si odieux, qu'il
» en fit mourir quelques-ungs, dont sa
» ruine s'est ensuivie ».

La traduction de cette Histoire inté-
ressante est faite avec soin. M. Genet
le fils, a qui on la doit, est un jeune-
homme de 16 ans. Son âge & la ma-
nière dont il a exécuté ce travail, font
son éloge. Que ne promet-on pas quand
on commence ainsi?

*Supplément à l'Histoire de la Rivalité de
la France & de l'Angleterre, & à
l'Histoire de la querelle de Philippe de*

SEPTEMBRE. 1777. FIE
Valois & d'Édouard III, &c. 4 vol.
A Paris, chez Moutard, Lib.-Imp.
rue du Hurepoix.

On s'est proposé dans cet Ouvrage, dont on a si bien accueilli les premiers volumes, de montrer l'absurdité des haines nationales, & de prouver, par une multitude d'exemples sensibles, qu'il n'y a nul avantage dans la guerre, nulle sûreté dans la fraude; que l'art de nuire & de tromper, est l'art infailible d'être malheureux; & que les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un État, que les plus sanglantes défaites. Plût à Dieu que l'on pût rendre ces vérités présentes à tous les esprits, & persuader aux Nations qu'elles doivent s'aimer, se servir mutuellement; confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, & préférer le bonheur, inséparable de la paix & de la tranquillité, à cette gloire bruiante, qui a fait gémir les Empires sous le poids de tant de maux! La vraie gloire au contraire, est d'être juste & sage; l'intérêt est d'être heureux. Or c'est à la paix seule qu'il est réservé de remplir ce double objet.

L'Auteur du Supplément, après avoir

prouvé que la guerre est absurde, parce qu'on ne sauroit faire du mal, sans en éprouver, convient toutefois qu'elle est pour un Général un art sublime, le résultat d'une foule d'autres arts profonds & nécessaires, & pour le Soldat, un devoir & une source de gloire. Mais il n'en est pas de même pour le Conquérant qui ose l'entreprendre, & pour le Souverain qui l'ordonne sans nécessité. Elle n'est pour eux qu'un moyen également funeste & stérile, qui n'a jamais rempli & qui ne remplira jamais l'objet qu'ils se proposent. Pour être convaincu de cette vérité, il suffiroit de comparer les avantages que l'on tire de la guerre, avec les pertes & les désastres qu'elle entraîne. Mais à quoi bon, dit l'Historien patriote, ces exhortations perpétuelles à la paix, en jetant les yeux sur les mouvemens actuels de la politique générale? Voit-on qu'on en soit moins disposé à la guerre, moins empressé à saisir les occasions de la faire? On avoue que les circonstances présentes ne sont pas assez favorables au système de la paix universelle : cette heureuse révolution, dont l'Univers entier éprouvera les effets, n'est point encore à la veille d'être opérée; mais elle arrivera

un jour, s'il faut en croire plusieurs Interprètes des Livres Saints : « La Loi » sortira de Sion, dit *Isaïe*, ch. 11, 3, 4, » & la parole du Seigneur de Jérusalem; » il jugera les Nations, & il reprendra » plusieurs Peuples; & ils forgeront de » leurs épées des focs de charrue, & de » leurs lances des faux; un Peuple ne » tirera plus l'épée contre un autre Peuple, & ils ne s'exerceront plus au » combat. . . . Chacun, dit *Michée*, ch. » 4, 3, 4, se reposera sous sa vigne & » sous son figuier, sans avoir aucun ennemi à craindre ».

L'Auteur du Supplément a donc droit d'exhorter les Nations & les Souverains à préférer les avantages inestimables de la paix, aux malheurs inséparables de la guerre; ses souhaits ne sont pas chimériques, puisqu'il viendra un tems où l'on verra les soins paisibles de la campagne succéder aux combats, & les armes meurtrières se changer en instrumens d'agriculture, & chacun se reposera, sans rien craindre, à l'ombre de sa vigne & de son figuier. C'est dans ce tems, disent les Prophètes, où l'on n'entendra plus parler de vexations ni de ravages, où la paix sera le fruit de la justice, &

114 MERCURE DE FRANCE.

la pratique de la justice produira une tranquillité & une sécurité perpétuelles : certainement il est permis de saluer de loin des promesses si consolantes, & d'y avoir quelque part anticipée en applaudissant aux vues si édifiantes de l'Auteur, & en se réjouissant des biens promis aux générations qui viendront après nous.

Nous ne rapporterons point ici les traits intéressans qui sont répandus avec profusion dans cet Ouvrage, dont le but moral est d'ailleurs si digne d'éloges; nous ne pourrions rien ajouter à l'idée si flatteuse que l'Auteur a donnée de ses talens dans le genre historique & dans le genre oratoire.

Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli, divenuto Papa sotto il nome di Clemente XIV. Parigi, presso Piffot, Libraio, quai des Augustins.

Cet Ouvrage a été trop long-tems attendu pour n'être pas bien accueilli du Public. Porte-t-il avec lui-même tous les caractères d'un original? Cette question sera indifférente pour tous ceux qui desireroient que la doctrine pure & pacifique de ce grand Pontife, pût concilier tous

les esprits & réunir tous les cœurs. Ces fortes de Lecteurs, uniquement occupés du fond des choses, avoueront sans peine que ces Lettres sont remplies de ces beautés énergiques, si familières aux Italiens, de ces images qui rendent leur langue pittoresque, & de ces comparaisons qui répandent la lumière dans les esprits. Ils auront encore la satisfaction, en lisant ces Lettres, de voir l'ame de Ganganelli qui nous console d'avoir perdu la présence d'un aussi grand homme, fait pour éclairer son siècle, & pour honorer la Religion ainsi que l'humanité.

Quant à la dispute littéraire sur l'authenticité des Lettres, ils laisseront cette discussion aux parties intéressées, & chercheront plus à s'édifier par la lecture des Lettres Italiennes, qu'à se livrer à des disputes inutiles & si souvent interminables. Au reste, quelque systême qu'on embrasse sur cet objet, les Lettres, tant Italiennes que Françoises, passeront à la postérité, & exciteront chez nos neveux les mêmes sentimens d'admiration que nous éprouvons.

Les personnes qui connoissent les richesses de la langue Italienne, comme

celles qui s'appliquent à les étudier , ne peuvent mieux faire que de se procurer cet excellent Ouvrage , qui n'a d'autre défaut que d'être par fois diffus , & que le Traducteur , pour s'accommoder au génie françois , a sagement resserré. La Lettre sur l'Italie , qui avoit été imprimée depuis long-tems , est digne des plus grands Maîtres , en ce qu'elle présente un tableau d'une hardiesse & d'un coloris admirables. Celle qui est écrite à un Milord sur la Religion , est d'autant plus intéressante , qu'elle contient des preuves que M. Carraccioli , dans sa traduction , avoit trop élaguées. Le Christianisme y paroît revêtu de toute sa force & de toute sa beauté , au point qu'il faut s'aveugler volontairement pour n'y pas trouver l'empreinte même de la Divinité.

*La Paysanne Pervertie , ou les Mœurs des grandes Villes , Mémoires de Jeannette R * * * , recueillis de ses Lettres ou de celles des personnes qui ont eu part aux principaux événemens de sa vie , mis au jour par M. Nougaret. 4 Parties in - 12. A Londres , & se trouvent à Paris , chez*

SEPTEMBRE. 1777. 117

J. F. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G. 1777.

Le titre de ce Roman est assez analogue à celui d'un autre, intitulé *le Paysan perverti*, qui parut il y a environ deux ans; ce qui sembleroit autoriser à croire que ce dernier Ouvrage a pu inspirer l'idée de celui-ci. De même, lorsque Marivaux eut publié son *Paysan parvenu*, on vit bien-tôt après éclore une *Paysanne parvenue*.

L'Héroïne de ces Lettres est une jeune Paysanne orpheline, recueillie & élevée par la Marquise de F***, veuve charitable & vertueuse, retirée à la campagne, où elle s'occupe entièrement de l'éducation d'un fils unique. La Marquise partage ses soins entre ce fils & sa chère pupille, qui devient bien-tôt un prodige de grâces & de beauté. Elle ne tarde pas à inspirer des desirs au Comte de C***, jeune libertin, fils d'une intime amie de la Marquise. L'Abbé T***, Précepteur du jeune Marquis F***, éprouve les mêmes sentimens. Cet Abbé, qui affecte les dehors de la sagesse, n'est au fond qu'un hypocrite & un débauché. Le Comte de C*** qui l'a surpris dans

un bosquet avec une jeune Payfanne , a démafqué fon caractère ; ce qui établit une correfpondance entre ces deux libertins , qui s'avouent l'un à l'autre leurs projets criminels fur l'innocente Jeannette , & conviennent de s'aider réciproquement à les faire réuffir. Ils ont un rival dans M. de Fontenor , Financier , voifin de la Marquife ; mais ce Créſus ayant fait bruſquement à la jeune perſonne , des offres propres à effaroucher fa pudeur , en eſt bien-tôt éconduit. Le jeune Marquis de F*** , eſt un autre concurrent bien plus dangereux ; car , non-feulement Jeannette vient de lui faire éprouver les premières impreſſions de l'amour , mais elle reſſent auſſi en ſecret , la même paſſion pour lui. Le Marquis , âgé de dix-fept ans , élevé juſques-là ſous les yeux ſévères de ſa mère , & dont le cœur eſt neuf & ſenſible , aime comme un Écolier , & n'en eſt que plus intéreſſant. Le Comte , qui a déjà cherché à jeter dans ſon cœur des ſemences de corruption , devient ſon confident ; & , profitant de l'imprudente facilité avec laquelle il lui découvre ſes ſentimens dans ſes lettres , ce perfide ami en laiſſe tomber une , comme par

mégarde, devant la Comtesse & la Marquise. Cette dernière, instruite par cet artifice de l'amour de son fils, & sentant la nécessité d'écarter de ses yeux celle qui en est l'objet, la remet entre les mains de la Comtesse, qui a conçu aussi beaucoup d'amitié pour Jeannette, & qui l'emmène à Paris avec elle. Le Comte est au comble de ses vœux. Jeannette, corrompue insensiblement par l'air du grand monde, prend du goût pour la parure, pour les promenades, les spectacles, & pour tous les amusemens brillans de la Capitale. Les hommages qu'on rend à sa beauté, commencent à flatter très-agréablement son oreille; elle reçoit, même sans colère, une déclaration d'amour du Comte. Elle rend compte de tout à sa sœur cadette, nommée Louise : cette jeune fille élevée par une bonne Fermière, & que son penchant naturel & son éducation portent également à la vertu, ne cesse de la moraliser dans ses réponses, mais inutilement. Cependant Jeannette dispa- roît tout d'un coup, au grand étonnement du Comte, déjà venu presque à bout de la réduire, & qui n'attendoit que le moment d'en recevoir un rendez-vous.

Fontenor, ce même Financier qui avoit fait à Jeannette des propositions offensantes, & à qui le Comte de C * * *, lié avec lui, a procuré l'occasion de la revoir, enchanté de ses vertus & de ses grâces, & plus encore de ses talens pour la musique, venoit de la demander en mariage, & alloit l'épouser au moment de cette fâcheuse éclipse, dont il n'est pas moins surpris & affligé. Le Marquis de F * * * l'est encore plus que les autres, & accuse le Comte d'avoir enlevé Jeannette. Le véritable auteur du coup, mais que le Comte seul soupçonne, est l'Abbé T * * *, qui, s'apercevant que son complice ne travailloit que pour lui seul, & s'appretoit à le frustrer de ses espérances, se met en devoir de le priver de sa conquête. Il y parvient par un faux avis donné secrètement à Jeannette, à qui il fait croire que le mariage qu'on lui propose, n'est qu'une feinte; & que Fontenor, de concert avec le Comte, ne cherche qu'à l'abuser. L'imprudente Jeannette, pour se mettre à l'abri de ce prétendu complot, s'abandonne à ce fourbe, qui la conduit, à l'exemple de Lovelace, dans une maison de débauche, qu'il fait passer
aux

aux yeux de sa crédule victime, pour une maison honnête, & dont il feint que la maîtresse est sa tante. Comme il a achevé l'éducation de son Élève, il obtient son congé de la Marquise de F***, afin d'être plus libre de faire sa cour à Jeannette; il quitte le petit collet pour l'épée; &, en amusant sa maîtresse d'une fausse espérance de l'épouser, il vient à bout d'en obtenir les dernières faveurs. Il ne tarde pas à l'abandonner, & la laisse dans ce lieu infâme, dont la Directrice la retient prisonnière, voulant la forcer, par de mauvais traitemens, à augmenter le nombre des tristes victimes du libertinage. Mais T***, après avoir fait part de son triomphe au Comte, dans une lettre pleine d'ironie, lui annonce qu'il va lui renvoyer Jeannette. Effectivement, il indique le lieu de sa détention, par une lettre anonyme, à la Comtesse, qui s'empresse d'aller la délivrer. Fontenor, toujours amoureux d'elle, est prêt à l'épouser, lorsqu'elle se trouve attaquée d'une indisposition occasionnée par les suites de sa malheureuse foiblesse. Elle étoit enceinte sans le savoir, & la Comtesse s'en apperçoit en même-tems qu'elle. Cette Dame,

F

dévote très-rigide, & d'un caractère porté à la sévérité, lui fait les plus vifs reproches, & la conduit secrètement à Sainte-Pélagie, où elle la laisse en proie à la honte & aux remords. La Marquise, informée de cet événement, mais moins sévère & plus compatissante, désapprouve la rigueur de son amie, & court à la prison de sa chère Orpheline, qu'elle trouve noyée dans ses larmes, & qu'elle ramène dans son Château, où elle la cache à tous les yeux, & dérobe heureusement la connoissance de son accident. Elle y accouche en secret d'un enfant qui meurt au bout de seize jours. Comme les soins généreux de la Marquise ont fait prendre le change à tout le monde sur sa maladie, & qu'on a également ignoré dans quel Couvent la Comtesse l'avoit conduite, ainsi que les motifs qui avoient pu lui attirer cette disgrâce; sa réputation demeure sans tache, & l'amoureux Financier est plus empressé que jamais à en faire sa femme. L'aveu de son malheur qu'elle lui fait, par les conseils de la Marquise, afin de ne pas le tromper, le fait balancer un instant, mais finit par augmenter son estime pour elle, & par achever de le déterminer à l'épouser.

Jeannette, devenue Madame de Fontenor, paroît d'abord déterminée à ne jamais renoncer à la vertu; mais rejetée dans le tourbillon du grand monde, & se voyant au sein de l'opulence, elle sent bien-tôt renaître son penchant à la coquetterie & aux plaisirs. Son amour pour le Marquis, & son goût pour le Comte, ne tardent pas à se réveiller; elle finit par céder aux desirs de l'un & de l'autre. Elle confie toujours ses foiblesses à sa sœur, qui demeure à Paris comme elle, & qui est devenue l'épouse d'un honnête & habile Avocat, frère du Curé du Village où elle a été élevée. Cette femme vertueuse répond aux confidences de sa sœur, en lui reprochant vivement sa mauvaise conduite. Madame de Fontenor piquée, forme avec le Comte de C***, l'indigne projet de tendre des pièges à la vertu de sa sœur; mais ils ne peuvent faire réussir leur complot. Ils en forment alors un plus criminel encore, c'est de perdre cette digne épouse dans l'esprit de son mari & du public, & d'empoisonner ainsi le bonheur d'un ménage paisible & vertueux. Par un stratagème abominable qu'ils parviennent à exécuter, l'Avocat, trompé par

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

l'apparence , croit son épouse infidelle ; & , transporté de jalousie , accourt dans sa chambre une épée nue à la main pour la percer. Dans ce moment , Madame de Fontenor , qui venoit jouir du désordre causé par sa perfidie , entre dans la chambre , & voyant le danger auquel sa sœur est exposée , se jette , toute effrayée , au-devant d'elle , reçoit le coup dont elle vouloit la garantir , & meurt déchirée de remords en avouant ses crimes. Dans le même moment le Comte est tué en duel par l'Abbé T * * * , devenu Lieutenant de Cavalerie , contre lequel il cherchoit à satisfaire son ressentiment du tour que lui avoit joué cet ancien Précepteur.

Tel est le précis des principaux événemens de ce Roman. Il y a beaucoup d'autres incidens épisodiques ; tel est celui que forme l'intrigue d'une fille d'Opéra , nommée Julie , qui cherche à se faire épouser par le Marquis de P * * * , à-peu-près comme la Léonore du Marquis de Roselle , cherche à séduire , dans la même vue , le Héros de ce dernier Roman. En général , plusieurs incidens de la *Paysanne pervertie* , ressemblent à ceux qu'on trouve dans d'autres Romans

SEPTEMBRE 1777. 125

connus. On peut y reprendre encore le défaut de vraisemblance & de gradation dans le principal caractère, qui n'est ni conséquent ni soutenu, & finit par devenir odieux sans nécessité. Cet Ouvrage annonce d'ailleurs de la facilité & du talent, mais un talent peu exercé encore dans la carrière des Romans, carrière où il est si difficile de réussir du premier coup, & où la perfection est si rare.

Principes de Grammaire générale, pour servir particulièrement à l'étude des Langues Françoisse & Latine; par M. Royon, Maître-ès-Arts, Professeur de Belles-Lettres. Prix, 6 liv. chez l'Auteur, rue des Boucheries, Fauxbourg S. Germain, la première porte-cochère à gauche, en entrant par la rue de Buffi.

Cet Ouvrage ne forme qu'un volume in-8°. quoiqu'il renferme, 1°. une Préface dans laquelle l'Auteur se propose de démontrer que l'obscurité des définitions, les raisonnemens trop abstraits, les fréquentes contradictions, & sur-tout la trop grande multiplicité des principes consignés dans nos Livres élémentaires,

F iij

loin de contribuer à applanir les difficultés dont on se plaint si généralement, par rapport à l'étude de la Grammaire, sont au contraire autant d'écueils contre lesquels on voit journellement échouer la mémoire la plus heureuse & la pénétration la plus vive.

« La Science, dit-il, est le résultat, tant de l'intelligence des termes relatifs à un Art, que de la combinaison des principes qui en constituent les règles fondamentales ; conséquemment les qualités essentielles d'un Ouvrage élémentaire, sont, d'une part, la clarté dans les définitions des termes ; & de l'autre, la précision dans les principes ». C'est sur ces observations que l'Auteur paroît avoir formé le plan de son Ouvrage.

2°. Un Traité complet sur les neuf sortes de mots qui composent notre Langue, le chapitre du verbe y est surtout expliqué d'une manière si précise & si sensible, qu'une simple lecture suffit pour en faire comprendre les difficultés les plus épineuses, soit par rapport à ce qui caractérise la nature de ses différentes espèces, comprises sous les dénominations d'actif, passif, neutre, régulier, irrégulier.

lier, personnel, impersonnel, réfléchi, réciproque & défectueux, soit par rapport à leurs diverses conjugaisons & à la formation de leurs tems simples, composés & surcomposés.

3°. Un Traité de syntaxe, dont tous les principes sont autant de conséquences nécessaires des définitions relatives à chaque espèce de mots; en sorte que l'Auteur y démontre clairement la nature & l'emploi des cas, des noms, & des pronoms, par des règles infaillibles & applicables dans toutes sortes de circonstances, uniquement fondées sur cette définition qu'il donne du verbe en général. *Le verbe est un mot qui sert à exprimer l'existence & l'action d'un sujet.* Ce Traité est très-intéressant, soit par son peu d'étendue, soit par la nouveauté des définitions, & sur-tout par les avantages qu'en peuvent retirer ceux qui se destinent à l'étude de la Langue latine.

4°. Un Traité d'Orthographe Française.

5°. Un Traité de ponctuation, fondé sur les principes logiques de la proposition, dont l'Auteur explique la nature, les propriétés, les différens termes qui la composent, ses divisions connues sous

28 MERCURE DE FRANCE.

les dénominations de proposition générale, incidente, simple, composée, complexe & périodique, avec des applications convenables sur des exemples choisis.

6°. Une Méthode abrégée pour étudier & réduire en pratique les principes de la Grammaire, à la suite de laquelle sont des exemples en prose & en vers, dont les différens mots heureusement appliqués aux définitions qui leur sont propres, & aux règles de la syntaxe, ne laisseront aucun doute, ni sur la solidité de ses principes, ni sur la réalité des progrès que font ses Élèves dans cette partie, en 24, 30 ou 36 leçons au plus.

Pour que tant d'objets bien détaillés, ne formassent qu'un seul volume, encore peu considérable, l'Auteur a eu soin de rejeter du corps de son Ouvrage, tout raisonnement superflu, tout commentaire déplacé, & même tout argument propre à établir ses principes, dont il abandonne la défense à l'expérience & aux heureux succès qui en ont toujours résulté.

M. Royon donne, tant chez lui qu'en ville, des leçons de Langues françoise &

SEPTEMBRE. 1777. 129
latine, de Géographie, d'Histoire, de
Littérature & d'Éléments de Mathéma-
tiques, par des méthodes particulières
dont il est Auteur.

*Supplément du Dictionnaire raisonné des
Sciences, des Arts & des Métiers, 5
vol. in-folio. Prix 144 liv. en feuilles.
A Paris, chez Stoupe, Imprimeur-
Libraire, rue de la Harpe, & chez les
Principaux Libraires de France, & des
pays Etrangers.*

Le supplément à l'Encyclopédie est
destiné à compléter ce dépôt immense
des connoissances humaines. Les Savans,
dont il est l'ouvrage, y ont rassemblé
les nouvelles découvertes faites dans les
Sciences & les Arts, depuis la publica-
tion de l'Encyclopédie; &, ce qui n'est
pas moins essentiel, ils ont corrigé les
fautes de ce grand Ouvrage, qui éprou-
va trop de contradictions pour être porté
d'abord à sa perfection. Les deux pre-
miers Volumes du supplément que nous
annonçons, parurent au mois de Juillet
de l'année dernière; en Décembre sui-
vant, on publia le troisième. Le qua-
trième & le cinquième paroissent aujour-

F v

d'hui , & acquittent les Libraires associés de leurs promesses envers le Public. On s'est plaint quelquefois , avec raison , que les Ouvrages de longue haleine , sur tout ceux qui se publioient Volume à Volume , traînoient en longueur ; que l'Édition étoit négligée ; que les derniers Volumes étoient inférieurs aux premiers. Nous croyons qu'il est de notre devoir de remarquer qu'on n'a aucun de ces reproches à faire aux rédacteurs & éditeurs du Supplément à l'Encyclopédie. Les cinq Volumes paroissent en une année , & ont été publiés exactement aux époques auxquelles ils avoient été promis. Les derniers Volumes sont aussi soignés que les premiers pour la partie Typographique ; & quant au mérite littéraire , nous osons assurer , après avoir parcouru le dernier Volume , que nous avons sous les yeux , qu'il n'est ni moins intéressant , ni moins savant que les précédens. Il semble même que les Auteurs ont redoublé de forces , en avançant dans la carrière , pour atteindre plus glorieusement le but. On lira avec plaisir les articles *Narration* , *Ode* ; *Opera* , *Poësie* , *Satyre* , *Tragédie* , *Vérité* , *Unité* , *Vraisemblance* , &c. Par M. Marmontel.

SEPTEMBRE. 1777. 131

Les mots *Pepinière*, *Plantation*, *Semis*, *Transplantation*, ont fourni à M. le Baron de Tschoudi, l'occasion de développer les observations qu'il a faites sur la culture des arbres, & d'en tirer des préceptes utiles, qui méritent d'autant plus l'attention des cultivateurs & du gouvernement, qu'ils sont donnés par l'expérience, & confirmés par la saine physique. L'article *Tables Astronomiques*, par M. J. Bernoulli, qui contient près de dix feuilles d'impression, nous a paru aussi complet, que savant & instructif. M. de la Lande a enrichi ce Volume d'un grand nombre d'articles intéressans d'Astronomie. L'Anatomie, & la Physiologie, doivent beaucoup à M. le Baron de Haller, comme on peut le voir en lisant les articles *Nerf*, *Nutrition*, *Odeur*, *Économie animale*, *Œil*, *Œsophage*, *Oreille*, *Ouïe*, *Placenta*, *Poumon*, *Reins*, *Respiration*, *Sang*, *Semence*, *Sensibilité*, *Sommeil*, *Tête*, *Voix*, &c. La Théorie générale des beaux-Arts, Ouvrage Allemand, de M. de Sulzer, a fourni des articles précieux par le fond des choses, & la manière dont le Traducteur les a rendues; tels que *Nature*, *Naturel*, *Plaisanterie*, *Poëme*, *Poëte*, *Précis*, &c.

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

M. la Fosse, Médecin de Montpellier, a traité avec beaucoup de justesse & de jugement, plusieurs objets de Médecine légale, aux mots *Noyés*, *Plaies*, *Poison*, *Suffocation*, *Suicide*, *Suspension*, &c. Et nous observerons que la Médecine légale avoit été presque entièrement oubliée dans l'Encyclopédie.

Nous pourrions citer avec les mêmes éloges, presque tous les articles un peu considérables de ce Volume; tels que *Nielle*, par M. Beguillet; *Orphée & Orphiques*, par le savant M. de Pauw; *Pese-liqueur*, par M. Charles, Professeur de Mathématiques à Paris; *Pique*, par M. de la Rosière; *Phlogistique & Paratonnerre*, au mot *Tonnerre*, par M. de Morveau, ce Magistrat dont l'esprit juste & pénétrant, se montre avec le même avantage au Sénat & à l'Académie; *Retine*, par M. l'Abbé Fontana; *Pomme de Terre*, par M. Engel; *Pièces Héraldiques*, par M. Gastelier de la Tour, qui, le premier, a assujéti à des proportions géométriques les partitions de l'Écu, & la place qu'y doivent occuper les principales pièces.

Un autre mérite du Supplément à l'Encyclopédie, est de contenir au-delà de

SEPTEMBRE. 1777. 133

fix mille corrections pour ce grand Dictionnaire. On a fait de justes reproches à l'Encyclopédie. Lorsque les premiers Volumes parurent , la critique ne les épargna point ; & quoiqu'elle ne fût pas toujours juste , il faut convenir qu'elle releva des fautes essentielles. Les Journalistes de Trévoux , & M. l'Abbé Saas , dans ses *lettres sur l'Encyclopédie* , se signalèrent par la sévérité de leur Censure.

Leurs observations critiques viennent d'être répétées avec peu de ménagement, par un Journaliste moderne ; nous venons de vérifier que toutes les fautes qu'il a reprises, se trouvent corrigées dans ce Supplément. C'est une justice que nous devons à l'exactitude de l'Editeur, & que nous lui rendons avec d'autant plus de plaisir , que nous ne lisons pas pour critiquer , mais pour profiter des travaux des Savans , pour encourager les talens , & reconnoître les obligations que nous avons à des hommes qui consacrent leur temps à l'instruction de leur siècle.

Histoire Politique de l'Allemagne , & des États circonvoisins ; dépendances anciennes ou actuelles de l'Empire ; comprenant , avec le précis de leur droit

1.3.4 MERCURE DE FRANCE.

public, le Tableau général de leur forme de gouvernement, de leurs intérêts, de leurs limites, & de leurs principales révolutions jusqu'à ce jour. Et la Table généalogique de la Maison de Lorraine, à présent sur le Trône Impérial. Par M. le Vicomte de la Maillardière, de plusieurs Académies de Belles Lettres, & Sociétés royales d'Agriculture. A Paris, chez la veuve Duchesne, & Valade, Libraires, rue St Jacques.

Les abrégés remplaçoient autrefois la disette des grands Ouvrages. Ils servent aujourd'hui à nous préserver de l'embaras, & à nous faire éviter cette confusion que causent, le plus souvent, la multitude & l'étendue de ces mêmes Ouvrages. La variété de nos connoissances, qui se sont si fort multipliées; la nécessité de venir au secours de la mémoire, rendent les abrégés si nécessaires, qu'on doit savoir gré aux Auteurs qui se livrent à ce genre d'Ouvrages, plus difficile qu'on ne pense. Un abrégé bien fait nous met devant les yeux, & grave avec facilité & avec promptitude dans notre esprit, la substance même des

SEPTEMBRE. 1777. 139

connoissances, dont on ne saisit bien l'ensemble, que lorsqu'on les enchaîne avec ordre, & qu'on écarte tout ce qui est superflu & inutile. C'est sur-tout pour la multitude des faits historiques, pour la liaison des événemens, l'analyse des différens traités des cours, la succession des dates, que la méthode des abrégés devient plus particulièrement nécessaire.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, a entrepris la portion la plus difficile de l'Histoire. La multitude énorme d'Ouvrages qui ont été faits sur la police du corps germanique, ne contribue pas peu à augmenter les difficultés de ce genre d'Ouvrage. Aussi rien de plus utile qu'un bon abrégé, où l'on se borne à analyser ceux qui sont les plus estimés par l'exactitude, & l'ordre. Ce n'est ni une Monarchie ordinaire, ni une simple République, mais un composé de l'un & de l'autre, dont chaque membre n'a pas moins que le chef, des prérogatives particulières. Rien n'est plus nécessaire que d'acquérir de justes notions de ces prérogatives, puisqu'on y découvre presque toujours la cause de leurs mouvemens, & de leurs guerres intestines & étrangères.

236 MERCURE DE FRANCE.

On trouve d'abord dans l'abrégé de M. le Vicomte de la Maillardière, le Tableau des variations dans les limites & le gouvernement de l'Allemagne, depuis ses commencemens, jusqu'au traité de Westphalie. Les accroissemens de la Monarchie des Francs, jusques sous Charlemagne, qui acquiert la dignité Impériale; le changement qu'éprouve l'Allemagne, en devenant Etat électif, de successif qu'il avoit été; la formation des différens Etats, & leurs révolutions; les différends entre les Papes & les Empereurs; la création du Collège Electoral, le rétablissement des droits de l'Empire après l'inter règne; la rentrée de l'Empire dans la maison d'Autriche; la division de l'Allemagne en dix cercles; le droit public fixé par la paix de Westphalie; l'accroissement des possessions de l'Empereur, par les différentes cessions: voilà les principales révolutions que l'Auteur parcourt dans son abrégé, où l'on remarque sur-tout de l'ordre, & beaucoup de concision.

Institutions Physico-Mécaniques, à l'usage des Écoles Royales d'Artillerie & du Génie de Turin, traduites de l'Italien de M. d'Antoni, par M... Cher

SEPTEMBRE. 1777. 137
valier de Saint-Louis, & Major chef
de Brigade du corps Royal d'Artillerie.
A Paris, chez Durand neveu, Libr.
rue Galande.

La physique a de tout temps été regardée comme une science utile, intéressante, & digne des plus grands éloges. Elle mérite d'autant plus d'être cultivée aujourd'hui, qu'elle est enrichie d'une infinité de découvertes, & que l'on a aplani les difficultés qui étoient jointes autrefois à cette étude. On a toujours exigé, pour réussir dans ce genre d'étude, une vaste étendue dans l'esprit, pour embrasser tant de matières différentes; une pénétration peu commune, pour démêler la vérité, au milieu de tant de choses inutiles qui la couvrent, & d'épaisses ténèbres qui l'enveloppent; une grande justesse pour bien apprécier les différens degrés de probabilité; une précision exacte pour ne rien dire de superflu; enfin, beaucoup de netteté pour présenter tous les objets d'une façon claire & lumineuse.

Le volume que nous annonçons, commence par un exposé clair & succinct des vérités physiques; l'Auteur y présente

138 **MERCURE DE FRANCE.**
les règles de Newton qu'il développe. Des connoissances physico-chymiques viennent à la suite , & l'on y fait envisager cette branche de physique expérimentale, comme une des plus utiles à l'Officier d'Artillerie.

La mécanique dont le rapport aux arts usuels constate l'origine ; est la partie de la physique la plus curieuse , & la plus nécessaire aux Officiers d'Artillerie & du Génie. Aussi l'Auteur des institutions , insiste le plus sur cette partie , & l'a placée à la tête de son Ouvrage. Il traite d'abord de la statique , qui considère les corps en équilibre ; & de la dynamique , qui les considère en mouvement , & agissant les uns sur les autres. Ces deux sciences , qui sont filles d'une même mère , de la mécanique , s'éclaircissent & s'expliquent mutuellement. La seconde est traitée avec plus de détail dans ce premier Volume.

L'Auteur ayant toujours pour objet de rendre son Ouvrage utile à l'Officier d'Artillerie , ne laisse échapper aucune occasion d'appliquer la théorie aux parties qui le concernent ; c'est ce que l'on voit à la fin du Chapitre du choc des corps. Il y compare d'une manière aussi

SEPTEMBRE. 1777. 139

simple qu'ingénieuse, la force du choc d'un Boulet & d'un Béliet contre un mur, & en conclut la manière de tirer contre les murs de fortifications.

On lira avec satisfaction tout ce qui a rapport à l'examen des machines, & à l'évaluation des forces qu'on applique à celles-ci pour les mettre en mouvement; & l'on a bien raison de dire que la mécanique, à la bien prendre, est la vraie & la saine physique.

Discours pour convaincre l'Incrédule, ramener le Protestant, convertir le Pécheur, former le vrai Juste. Par M. l'Abbé de Marois, Curé de la Ville de Gourdon A Paris, chez Barbou, rue des Mathurins.

La multitude d'Ouvrages qui échappent à la vigilance des loix, & qui tendent qu'à introduire une espèce d'anarchie dans le culte de la Divinité; la licence des mœurs qui s'est glissée dans tous les états, & les illusions de la fausse justice, ont déterminé ce digne Pasteur à donner un précis des principaux argumens qui peuvent éclairer & fortifier les Fidèles dans ce temps de séduction.

No MERCURE DE FRANCE.

On ne fait que rajeunir des idées surannées, & l'on n'oppose à la Religion chrétienne, que ce qu'elle a cent fois détruit & foudroyé. Il faut donc qu'on remette sous les yeux de ceux que l'on veut séduire, ces preuves victorieuses que les Apologistes de la Religion ont souvent employées avec succès. On cherche depuis long-temps à dégrader l'homme, & l'on voudroit, s'il étoit possible, avilir son être, borner ses espérances, anéantir ses vertus, & réduire son bonheur à l'esclavage de la volupté. Et les Pasteurs sont obligés de redoubler leurs efforts pour arrêter le progrès de ce mystère d'iniquité; leurs bonnes instructions & leurs exemples édifiants produiront tôt ou tard ces heureux effets, & hâteront le retour des beaux siècles de l'Eglise.

Précis des Loix du Goût, ou Rhétorique raisonnée. A Paris, chez Laporte, Libraire, rue des Noyers.

Les Auteurs qui ont le mieux raisonné sur les règles du goût, les ont réunies dans un même principe. C'est l'imitation de la Nature considérée en elle-même, & envisagée dans le rapport qu'elle a

avec nous. Or, considérée en elle-même, la Nature nous offre le beau. Envisagée dans son rapport avec nous, elle nous présente le bon. On appelle beau, ce genre de beauté qui affecte particulièrement l'esprit ; & ce qu'on appelle bon, intéresse davantage le cœur. Un esprit juste & pénétrant ne peut se refuser à l'impression du beau. Un cœur sensible & droit ne peut se refuser à l'impression du bon. Pour déterminer ce que le goût a de fixe, il faudroit donc, d'après ces Auteurs, donner l'idée d'une espèce de beau propre à frapper l'esprit, & d'une espèce de bon propre à saisir le cœur de tous les hommes.

On ne se livre pas, dans le précis que nous annonçons, aux discussions Métaphysiques dont la matière est susceptible. L'Auteur s'est borné à rassembler les principales règles sur la manière de juger & d'écrire dans tous les genres de littérature. On n'examine pas dans ce précis, si c'est la beauté naturelle qui forme le beau dans les Arts, ou si c'est uniquement le rapport des objets avec l'effet qu'on veut opérer, si c'est l'imagination ou les autres facultés de notre ame qui contribuent le plus à la sensibilité sans laquelle le beau ne peut

être ni apperçu, ni senti. L'Auteur du précis se borne à rassembler, avec brièveté, cette multitude de règles qu'on nous a données sur la manière d'écrire & de juger dans tous les Ouvrages de littérature.

Plusieurs des réflexions qui accompagnent ces règles, sont judicieuses, & ne peuvent qu'être utiles aux jeunes Ecrivains auxquels on ne sauroit trop inculquer, que la vérité est le premier moyen pour plaire, & que rien n'est vrai que le naturel. Si l'imitation est infidelle, l'esprit la rejette avec mépris, indigné qu'on ose lui présenter la chimère pour la réalité. Si l'imitation est exacte, charmé de retrouver les vestiges de la Nature, empreints sur les Ouvrages de l'Art, il applaudit à l'effort que l'on a fait pour étendre la sphère de ses plaisirs.

La principale règle consiste donc à imiter la Nature avec discernement, & à choisir l'excellent. Or, le goût seul peut nous apprendre, non-seulement à faire cet heureux choix, mais encore à lier les parties & à les assortir. C'est du rapport des parties avec le tout, que naît ce beau senti de tous les Peuples, parce que l'esprit de tous les Peuples est essen-

tiellement ami de l'ordre & de l'harmonie. C'est par une suite de cette proportion, qu'on est bien aise de trouver dans tous les Ouvrages de l'Art, que le style doit être analogue au genre que l'on traite. Ainsi, l'Églogue n'emprunte pas le style pompeux de l'Épopée; la Comédie, le style noble & sublime de la Tragédie; l'Eloquence, le style figuré de la Poésie. Chaque genre a ses limites, qu'il n'est permis à personne de franchir.

Nous ne rapporterons pas ici toutes les règles particulières que les réflexions sur les différens genres d'écrire, ont fait naître. On les trouvera réunies dans ce précis, qui peut être utile à ceux qui se sont dévoués à l'étude des Belles-Lettres: On avoue cependant que l'étude des modèles, & l'exercice, sont le meilleur moyen de perfectionner le goût, & de nous rendre capables de bien écrire & de bien juger dans tous les genres.

Traduction de différens Traités de morale de Plutarque. A Paris, chez les Frères Debure, Libraires, Quai des Augustins.

Plutarque a toujours été regardé comme

144 MERCURE DE FRANCE.

le Philosophe le plus judicieux qui avoit le mieux connu les hommes , parce qu'il les avoit étudiés dans toutes les situations, & qu'il les avoit suivis, sur-tout dans les petits détails où l'on cherche le moins à se déguiser. Aussi ne s'est-il pas livré à ces portraits brillants qui plaisent beaucoup plus qu'ils ne servent à faire connoître l'homme qu'on peint. Il a mieux aimé peindre en action , en faisant agir & converser les hommes. Il ne cherche jamais à flatter , & juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. On avoue que toutes ses figures sont vraies , & ont les proportions qu'elles doivent avoir. Aussi cet Ecrivain a l'avantage d'attacher & d'intéresser son Lecteur , sans paroître s'en occuper ; & l'on préfère son ton de simplicité & de bonhomie , au style affecté des Auteurs à prétention qui cherchent à éblouir. Le Traducteur anonyme soutient que c'est sur-tout dans les Traités de morale qu'on trouve le vrai style de Plutarque, qui, quoiqu'abondant, renferme plus de choses que de mots , & réunit une noble simplicité à la force énergique. C'est dans cet Ouvrage qu'on remarque ces expressions neuves & ces tournures singulières

SEPTEMBRE. 1777. 145

gulières qui n'ont blessé certains érudits que parce qu'ils n'ont pas voulu se prêter au besoin où étoit Plutarque de rendre des idées nouvelles. Leurs oreilles, malheureusement trop délicates, ont été choquées par la nouveauté de quelques termes grecs. Vouloir que le style de cet Écrivain eût été plus exact & plus fleuri, c'est, dit élégamment le Traducteur, vouloir ôter au génie son empreinte; & à Hercule sa massue, pour la couvrir de guirlandes.

Les Traités que le Traducteur a choisis, sont intéressans. Sa manière de traduire qu'on a trouvé noble & exacte, doit faire desirer qu'il continue son Ouvrage, & qu'il le conduise à sa perfection.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

L'AMOUR VENGE, ou *Licoris*, Anecdote Pastorale, en vers & en prose, suivie d'une Idylle & de deux Odes anacréontiques; par un jeune homme de dix-huit ans. A Paris, chez les Marchands de nouveautés.

G

C'est un foible essai d'un jeune homme qui demande l'indulgence des Lecteurs, & des conseils pour mériter leurs suffrages.

Histoire & Mémoire de l'Académie Royale des Sciences, in-12, depuis son origine en 1666, jusques & compris 1772, en 156 volumes, proposés par Soufcription à 312 liv. A Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, 1777.

Ce grand & précieux Ouvrage, est la Bibliothèque la plus complète que nous ayons sur toutes les Sciences; c'est l'Ouvrage de plus d'un siècle de travaux & des hommes les plus célèbres par le génie, l'esprit, le savoir & les lumières.

Les brillans extraits de M. de Fontenelle, qui n'ont jamais été imprimés séparément, se trouvent en entier dans ce Recueil, & comprennent un espace de 44 années; il fut nommé Secrétaire de l'Académie des Sciences, au commencement de 1697, & il ne quitta cette fonction distinguée qu'en 1740: ainsi, toute l'histoire de cet Ouvrage, depuis 1697 à 1740, est de la main de M. de Fontenelle.

SEPTEMBRE. 1777. 147

L'édition *in-4°*. étant d'un prix excessif, & presque entièrement épuisée, le sieur Panckoucke a acquis des Libraires d'Hollande, tout le fonds de cet Ouvrage *in-12*. Cette édition est commode, portable & correcte. Voici en quoi elle diffère de l'édition *in-4°*.

Les Hollandois n'avoient point réimprimé les années 1666 à 1698. Ils ne commencèrent qu'à l'année 1699, où les Mémoires prirent une forme plus régulière, & furent constamment précédés de l'Histoire & des Eloges des Académiciens. Quoique l'établissement de l'Académie date de l'année 1666, & que les volumes imprimés depuis 1666 à 1698, au nombre de 14, soient la tête de ce grand Ouvrage dans l'édition *in-4°*. il eût été cependant ridicule de les réimprimer en entier dans le format *in-12*, parce que, dans ces 14 volumes, il y a des traités entiers d'Anatomie, de Géométrie, d'Algèbre. Le tome troisième, par exemple, qui forme 3 volumes, est un Traité Anatomique des Animaux, de M. Perraut; le tome IX, un Traité de Méchanique; le tome XI, l'Analyse générale de M. de Laghy. Ainsi, il eût été aussi déplacé de réimprimer ces volumes,

G. ij

748 MERCURE DE FRANCE.

qu'il le seroit de réimprimer les Ouvrages séparés des Académiciens, comme l'Aurore Boréale, l'Astronomie de Cassini, le Voyage de M. de la Condamine, &c. Car, quoique tous ces Ouvrages soient excellens en eux-mêmes, ils ne peuvent que faire suite aux Mémoires de l'Académie, & ne doivent point y être intercalés; cependant, comme il y a dans les Ouvrages imprimés depuis 1666 à 1698, nombre de Mémoires excellens, on les a réimprimés, soit en entier, soit par extrait; & c'est ce choix qui forme les trois premiers volumes de cette collection in-12.

Les années 1699 à 1757, sont telles que les Libraires d'Hollande les ont publiées. Quoique les années 1709 à 1721, aient été réimprimées à Paris, on a suivi, page pour page, l'édition de Hollande, à cause des Tables.

Les années 1758 à 1772 compris, ont été imprimées à Paris. Dans ces dernières années, on a supprimé les Mémoires de Mathématiques, en laissant subsister en entier l'Histoire de l'Académie, les Éloges & les Mémoires de Physique. Ceux de Mathématiques sont à la portée d'un si petit nombre de Lecteurs, que, sans doute, il n'y en a peut-être pas un qui soit

SEPTEMBRE. 1777. 149

en état de les entendre. Par cette suppression, cette édition qui devoit avoir 170 volumes, n'en a que 156, & elle n'est que du prix de 312 liv. au lieu de 370 liv.; & , afin que les acheteurs fussent exactement ce qu'on a supprimé, & que ceux même qui s'occupent des Sciences Mathématiques, pussent, au besoin, recourir à l'édition *in-4°*. on a imprimé, à la suite des Tables de chaque vol. *in-12*, à commencer depuis 1758, une Table des Mémoires de Mathématiques, qui se trouvent dans l'édition *in-4°*. & qu'on a supprimé dans l'édition *in-12*.

Par cette suppression de la partie Mathématique, on a été en état de devancer les promesses qu'on a faites au Public; cette édition *in-12*, qui ne devoit être complète qu'à la fin de cette année, paroîtra dans les premiers jours du mois de Mai.

On continuera cet Ouvrage à mesure que l'*in-4°*. paroîtra.

Les volumes de Tables, V, VI, *in-12*, paroîtront avec les années 1773, 1774.

N. B. Les personnes qui pourroient desirer la partie Mathématique, pour-

G iij

1750 MERCURE DE FRANCE.
ront se faire inscrire ; & , si le nombre
suffit seulement aux frais , on s'obligera
de l'imprimer séparément , & d'en pu-
blier 4 volumes chaque année ; de sorte
que , dans quelques années , cette partie
seroit aussi complète.

Prospectus de la Bibliothèque du Nord ,
Ouvrage destiné à faire connoître en
France tout ce que l'Allemagne pro-
duit d'intéressant , d'agréable & d'utile
dans tous les genres de Sciences , de
Littérature & d'Arts , pour servir de
suite au Journal Littéraire de Berlin ,
12 vol. par an.

Tout homme de Lettres , après avoir
rempli les devoirs que lui impose sa qua-
lité de Citoyen , est encore obligé de se
rendre aussi utile qu'il lui est possible dans
l'état qu'il a embrassé par goût. Il doit
compte à ses Compatriotes du fruit de
ses études. Les travaux de son Cabinet
doivent tourner à l'avantage de la société.
C'est sans doute servir utilement une
Nation , que de lui mettre sous les yeux
les découvertes , les pensées , le goût
même des autres Peuples. Cette con-
noissance peut contribuer à la perfection.

SEPTEMBRE. 1777. 151

& à son bonheur. *On ne se polit, on ne devient tout ce qu'on peut devenir, qu'en frottant sa cervelle contre celle des autres, comme dit Montaigne **. Ce sont ces vérités incontestables qui nous ont engagés à entreprendre l'Ouvrage que nous présentons au Public, sous le titre de *Bibliothèque du Nord*. En France, on ne connoît presque point tous les bons Livres que l'Allemagne produit; si quelques-uns de nos Journaux en font mention, ils n'en annoncent guères que les titres, ou n'en disent pas assez pour donner aux François une idée satisfaisante du goût de cette Nation, qui est notre voisine, avec laquelle nous avons les relations les plus étroites, à laquelle nous devons une Reine qui fait notre félicité, d'une Nation sur-tout qui a si bien mérité de la République des Lettrés. Quand nous ne devrions aux Allemands que l'invention de l'Art Typographique, & la découverte de la faîne Astronomie, s'en seroit assez pour les rendre recommandables à nos yeux; mais on fait combien leur pays possède actuellement

* Essais de Montaigne, liv. 1, chap. 51.

152 MERCURE DE FRANCE.

de génies & de beaux Esprits qui excellent dans les Sciences, dans la Littérature & les Arts.

Pour réussir dans une entreprise que nous regardons comme vraiment honorable pour nous, puisqu'elle sera utile au progrès des connoissances humaines, nous avons formé une Société de personnes très-versées dans la Langue Allemande, ainsi que dans la Langue Française, sans parler des autres, soit mortes, soit vivantes, & usitées dans le Nord, lesquelles ne leur sont pas étrangères. Ces personnes, du nombre desquelles sont quelques-uns des Académiciens qui travailloient au Journal de Berlin, sont répandues dans les principales Villes d'Allemagne; & c'est par leur secours que nous nous flatons de procurer à nos Lecteurs la connoissance la plus parfaite de l'état où sont actuellement les Sciences & les Belles-Lettres dans cette vaste & florissante partie de l'Europe; en sorte que nous pouvons dire avec vérité, que si la *Bibliothèque du Nord* est rédigée & imprimée à Paris, elle sera composée toute entière en Allemagne.

Nous ferons donc connoître les meilleurs Ouvrages sortis de nos jours des

Presses Germaniques, & qui traiteront de quelqu'un des objets suivans : savoir, de Philosophie, de Physique, d'Histoire Naturelle, de Botanique, de Chymie, de Médecine, de Logique, de Métaphysique, de Morale, de Religion, de Droit naturel ou civil, de Politique, d'Economie, de Gouvernement, d'Histoire, de Géographie, des Fictions romanesques, d'Eloquence & de Poésie en tout genre; enfin, des Arts quelconques, soit libéraux, soit mécaniques.

De ces différens Ouvrages, nous fournirons, ou des extraits étendus, ou des traductions fidelles, ou des analyses propres à en donner une idée juste, selon qu'ils nous paroîtront susceptibles de l'une ou de l'autre de ces méthodes. Nous y joindrons quelques réflexions nécessaires pour mettre le Lecteur en état d'apprécier le mérite de l'Ouvrage dont nous rendrons compte; mais elles ne ressembleront en rien à cette critique amère, impérieuse & indécente, qui n'auroit jamais dû infecter la république des Lettres, & qui, au lieu d'élever le talent, l'étouffe & l'écrâse. Nos jugemens seront accompagnés de la douceur & de la modération, de l'impartialité & des égards

que l'on doit à des personnes toujours dignes d'estime, dès qu'elles consacrent leurs veilles à l'instruction du genre humain.

Nous ne pensons pas que les livres Allemands doivent seuls entrer dans notre plan. Nous croyons, au contraire, que nos Lecteurs François seront bien aises de connoître aussi les Ouvrages latins, ainsi que les livres François qui sont composés & imprimés en Allemagne, lesquels y restent souvent renfermés pour toujours. Nous y ajouterons les extraits ou analyses des livres sortis de la Suède, du Danemarck, de la Russie, &c. Nous ferons même quelques excursions en Hollande & en Angleterre; mais nous n'oublierons jamais que nos travaux sont destinés à l'Allemagne proprement dite.

Pour satisfaire pleinement la curiosité de nos Lecteurs, en les mettant au courant des productions littéraires que le Nord enfante journellement, nous ne négligerons point de leur faire connoître les livres moins modernes du même pays, lorsque nous présumerons qu'ils ne sont pas encore parvenus à leur connoissance, & que nous les jugerons propres à les intéresser.

SEPTEMBRE 1777: 155

Si le succès de notre entreprise ne répond point à notre attente, on ne nous reprochera pas du moins de n'avoir point donné à notre travail tout le soin qu'il mérite & dont nous sommes capables. Aucun de nos extraits ne sera imprimé qu'après avoir été sévèrement examiné & corrigé par ceux de nos Colaborateurs que nous avons chargés de les revoir. Nous faisons trop de cas de l'approbation du Public, pour ne pas sacrifier à l'avantage de lui plaire, les petites délicatesses de l'amour-propre & de la vanité.

Chaque volume de la *Bibliothèque du Nord*, sera composé d'environ 200 pag. in-12, même format que le Journal de Berlin. Le prix de l'abonnement pour cet Ouvrage, rendu franc de port par-tout le Royaume, sera de 24 liv. pour Paris, & de 30 liv. pour la Province. Le Sieur *Quillau*, Imprimeur, rue du Fouare, recevra les Soucriptions. Le premier volume paroîtra le premier Janvier 1778:

On aura soin d'affranchir le port des Lettres & de l'Argent.

*Recueil des Édits, Déclarations, Lettres-
Patentes, Arrêts du Conseil d'Etat &
du Conseil Souverain d'Alsace, Ordons*

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

nances & Réglemens concernant cette Province, avec des Observations; par M. de Boug, Premier Président du Conseil Souverain d'Alsace. A Colmar, chez Jean-Henri Decker, Imprimeur du Roi, 2 vol. in-fol. 17 liv. de vol. en feuille acheté à Colmar.

Un Ouvrage de cette nature, rédigé par le premier Magistrat d'une Province, sur les Loix & sa Jurisprudence, paroît devoir mériter toute la confiance de ceux qui sont, par état, chargés du maintien des unes & de la conservation de l'autre. Celui-ci, imprimé en 1775, retardé dans sa publication par la mort de l'Auteur, est fait de manière à remplir parfaitement cet objet; &, en ce point, l'on ne peut douter que cette Collection ne satisfasse les Magistrats & les Jurisconsultes de la Province d'Alsace, qu'elle ne soit même jugée nécessaire à tous Seigneurs & Propriétaires de Terres qui ont des droits à soutenir; elle sera encore utile à tous ceux qui voudront connoître la constitution particulière d'une Province, qui, en restant sous la domination de la France, a conservé nécessairement des usages relatifs au Droit commun, au Droit féo-

dal de l'Empire d'Allemagne, auquel elle a été unie pendant plus de sept siècles. Ils apprendront ainsi à y connoître les traités de paix qui l'en ont détaché pour la réunir à la Couronne, l'étendue du pouvoir de la Cour de Rome sur les Bénéfices de cette Province, relativement à l'exécution du Concordat Germanique, des Réglemens concernant l'exercice de la Religion Protestante en Alsace. Ils y verront encore toutes les Ordonnances qui ont rapport au Domaine, aux Finances, à la répartition des Impositions, à la Police & à l'état des Juifs en Alsace. On peut donc regarder ce Livre, imprimé avec soin, comme méritant une place honorable dans le Cabinet de ceux qui ont des relations avec le Public de cette Province.

On peut s'adresser à M. Knapen, Imprimeur-Libraire, à Paris, Pont S. Michel, pour avoir des Exemplaires de cet Ouvrage.



 A C A D É M I E S.

I.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

L'ACADÉMIE Françoisè a tenu hier , selon son usage , sa Séance Publique. Le matin , après la Messe , le Panégyrique de St. Louis a été prononcé par M. l'Abbé *d'Espagnac*. Ce jeune & modeste Orateur , intimidé d'abord à l'aspect de l'Auditoire devant lequel il alloit parler , a paru succomber à l'effet d'une louable timidité. Mais après avoir recouvré l'usage de sa voix , il a prononcé , avec la chaleur qu'inspiroit son sujet , un discours qui a mérité le suffrage unanime des Auditeurs.

A trois heures & demie , après midi , l'Académie s'est assemblée de nouveau ; & M. de St. Lambert , faisant les fonctions de Directeur , a annoncé que le Prix d'Eloquence , dont le sujet étoit *l'Eloge du Chancelier de l'Hopital* , avoit

SEPTEMBRE. 1777. 159
été décerné au Discours de M. l'Abbé
Remi, Avocat au Parlement. M. l'Abbé
Talbert, Vicaire-Général du Diocèse
de Tarbes, & déjà couronné par plu-
sieurs Académies, a obtenu le premier
Accessit. L'Auteur du Discours qui a mé-
rité le second, ne s'est point fait con-
noître. L'Académie a aussi donné des
éloges au Discours de M. Doigni du
Ponceau, & à celui de M. de Hoc; elle
a distingué en outre un Ouvrage très-
considérable, qui avoit d'abord été en-
voyé au concours, & que sa longueur
n'a pas permis qu'on l'y laissât: elle a
employé les expressions les plus flatteuses
pour inviter l'Auteur à le rendre public.

M. d'Alembert, Secrétaire Perpétuel
de l'Académie, a fait lecture du Discours
couronné; ensuite M. de la Harpe a lu
une Traduction libre, en vers, du pre-
mier Chant de la Pharsale de Lucain;
& M. d'Alembert a terminé la Séance
par l'Eloge historique de l'Abbé de Choisi.

L'Académie propose pour sujet du
Prix de l'année prochaine * la Traduc-

* Ce Prix, ainsi que celui d'Éloquence, est
formé des Fondations réunies de MM. de Balzac,
de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, &
Gaudron.

tion , en vers Alexandrins , du commencement du seizième Livre de l'Iliade , depuis le premier Vers jusqu'au 167e.

Toutes personnes , excepté les Quarante de l'Académie , seront reçues à composer pour ce Prix.

Les Auteurs mettront leur nom dans un Billet cacheté , attaché à la Pièce de Poësie qu'ils enverront , & sur ce Billet sera écrite la Sentence qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage.

Ceux qui prétendent au Prix , sont avertis que s'ils se font connoître avant le Jugement , ou s'ils sont connus , soit par l'indiscrétion de leurs amis , soit par des lectures faites dans des maisons particulières , leurs Pièces ne seront point admises au Concours.

Les Ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet prochain , & ne pourront être remis qu'au sieur de *Monville* , Imprimeur de l'Académie Française , rue Saint Severin , aux Armes de Dombes. Si le port n'en est point affranchi , ils ne seront point retirés.

L'Académie voulant donner aux Auteurs le tems de faire les recherches nécessaires , propose dès-à-présent , pour Sujet du Prix d'Eloquence qu'elle don-

SEPTEMBRE. 1777. 161
nera le jour de S. Louis 1779, l'Eloge
de Suger, Abbé de S. Denis, Ministre
& Régent du Royaume sous le règne
de Louis VII, dit le Jeune.

I I.

H A R L E M.

La Société Hollandoise des Sciences a tenu, le 21 de ce mois, à Harlem, son assemblée ordinaire, dans laquelle elle a adjudgé le Prix pour la question proposée d'abord en 1771, & une seconde fois en 1773, concernant *les moyens de retenir les Rivières de ce Pays dans leurs lits, de prévenir les inondations, les ruptures des digues, &c.* au Mémoire du sieur Corneille Zillesan, demeurant à Schoonhoven. Elle a remis le Prix de la seconde question proposée en 1774, *sur les arbres & les plantes du pays, ayant la propriété de guérir certaines maladies.* A l'égard de la question proposée en 1772 & 1775, pour la deuxième fois, *sur les arbres, graines, racines, légumes, &c. non cultivés jusqu'ici en Hollande, & qu'on pourroit y introduire, &c.* l'Auteur du Mémoire qu'on devoit couronner étant le feu sieur Job

162 MERCURE DE FRANCE.

Euster, Membre de la Société, & ses Loix ne permettant le concours à aucun de ses Membres ; elle n'a pas cru même devoir remettre la médaille à ses héritiers, & elle s'est contentée de donner le Prix de l'*Accessit* à l'Auteur du Mémoire au bas duquel se trouve deux vers Hollandois ; il pourra se faire connoître dans un délai de six semaines.

SPECTACLES.

CONCERT SPIRITUEL.

IL y a eu Concert Spirituel, au Château des Tuileries, le Vendredi 15 Août, jour de la Fête de l'Assomption.

Ce Concert a commencé par une nouvelle symphonie del Signor Sterkel. Il Signor Savoï a chanté, pour la première fois, avec beaucoup d'applaudissemens, une Ariette del Signor Sacchini, *se cerca, se dice*, &c. On a admiré l'exécution brillante de M. Caravoglia, dans un concerto de hautbois de M. Prati. La Signora Balconi a chanté un rondeau del Signor Colla, & un air de M. Piccini,

SEPTEMBRE. 1777. 163

qui ont eu le plus grand succès. Le Public a justifié, par son suffrage, le goût du chant de M. Gabrielli, dans un air del Signor Piccini, qui a été très-applaudi. Le Motet à grand chœur, *qui habitat in adjutorio altissimi*, del Signor Sacchini, dans lequel Mlle Plantin, MM. le Gros & Platel ont chanté, a fait beaucoup de plaisir. Mlle. Deschamps, jeune virtuose, Elève de M. Cappron, pour le violon, a été admirée & très-applaudie pour sa brillante exécution. Ce Concert a été heureusement terminé par un beau rondeau Italien, del Signor Alessandri, chanté par il Signor Savoï.

Ce Concert atteste le goût & l'heureux choix de M. le Gros, dans les morceaux de Musique de différens genres, & dans l'ordonnance de son Concert.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue, avec succès, de donner par semaine deux représentations d'*Ernelinde*, Tragédie Lyrique, en cinq Actes, Musique de M. Philidor; & une représenta-

164 MERCURE DE FRANCE.
tion de *Céphale & Procris*, Ballet Héroïque, en trois Actes, Musique de M. Grétry.

L'*Olympiade*, dont la Musique est de M. Sacchini, a été retirée après plusieurs répétitions. On dit que c'est à cause de la difficulté de l'exécution du chant & du récitatif. Cette Pièce pourra reparoitre sur un autre Théâtre, avec quelques changemens, & y réussir à côté de la *Colonie*, qui est du même Compositeur.

On répète actuellement *Armide*, Opéra célèbre de Quinault, pour le Poëme, & le chef-d'œuvre de Lulli, pour la Musique. M. le Chevalier Gluck a refait cet Opéra, dans lequel, suivant ses expressions, il a tâché d'être plus Peintre & plus Poëte que Musicien.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont représenté, pour la première fois, le Mercredi 13 Août, l'*Amant Bourru*, Comédie nouvelle en trois Actes, en vers, de M.

SEPTEMBRE. 1777. 163
Monvel, Auteur & Acteur très-distingué.

Le sujet de cette Pièce est tiré des *Lettres de Madame de Sancerre*, Roman fort ingénieux de Madame Ricoboni, & que M. Monvel a arrangé pour le théâtre avec beaucoup de succès. La Comtesse de Sancerre, jeune veuve, a donné son cœur, & promis sa main à Montalais, qui l'aime avec passion. Cette veuve a reçu une fortune considérable du Comte d'Estelan, son Oncle, qui, mécontent de son Fils unique, à cause d'une inclination peu convenable, l'a banni de sa maison, l'a privé de sa succession, & a fait sa Nièce l'héritière de tous ses biens. Ce Fils a passé les mers, & par ses travaux, a acquis des richesses immenses. Une longue absence, & un changement de nom, font croire à la jeune veuve qu'il a succombé à ses malheurs. Cependant il revient dans sa patrie, pour faire révoquer le testament injuste & déshonorant qui l'a privé des droits de sa naissance. Il rencontre dans la société sa Cousine, contre laquelle il doit plaider. Morinzer n'a pu voir tant de graces, tant de vertus, tant de charmes réunis, sans en être passionné. Cet amant, d'un caractère brus-

que , ardent & enthousiaſte , ne ſe fait point encore connoître , mais il ne peut plus quitter la beauté qui l'a enflammé ; il pénètre juſqu'à l'appartement de Madame de Sancerre , malgré ſes gens qu'il maltraite , qu'il prie , qu'il récompense . Il ne peut d'abord parler qu'à Madame de Martigue , amie de Madame de Sancerre ; c'eſt une rieuſe & une capricieuſe , qui ſe plaît à tourmenter M. de Piennes , ſon amant , aſſez philoſophe pour rendre juſtice à ſon cœur , & pour ne point s'offenſer de ſes faillies ; ſon humeur gaie & pétillante , fait reſſortir d'autant mieux le caractère violent & aſtère de Morinzer . Lorſqu'elle le voit , elle rit aux éclats , en lui rappelant les ſcènes comiques dont elle a été témoin dans le monde où elle l'a rencontré . Morinzer ſouffre impatiemment ſa joie inſultante , & ſort , en diſant , adieu , Madame , je n'ai jamais aimé les fous . Elle conte à M. de Piennes , & à Madame de Sancerre ce qu'elle ſait de cet homme ſingulier . La Comteſſe eſpère qu'il ne reviendra plus , & ſonge à ſon mariage avec Montalais , retenu par le jugement d'un procès d'où dépend toute ſa fortune . On apporte une lettre de Morinzer , où il

SEPTEMBRE. 1777. 167

offre ses richesses & sa main ; demande une réponse prompte & décisive , le *oui* ou le *non*. Il paroît plaisant à la Marquise de faire la réponse pour son amie , & d'écrire en gros caractères *non*. Madame de Sancerre désapprouve cette réponse impolie , & veut envain l'empêcher. Elle engage M. de Piennes de s'informer de cet homme singulier. On en parle comme d'un homme riche , grossier , spirituel , impoli , dur , bienfaisant , & rassemblant les qualités les plus opposées , d'ailleurs inconnu. Morinzer revient : il peint son amour avec toute la violence de son caractère ; il prie , il menace , il flatte , il injurie , il ne peut commander son caractère. Madame de Sancerre ne veut point accepter les offres d'une fortune immense , ni les vœux d'un amant *bourru* ; mais elle ne témoigne ni dédain , ni fierté , & sa candeur augmente encore la passion de Morinzer , qui n'a plus la force de garder son secret. Il se fait connoître pour ce malheureux d'Estelan , chassé de la maison paternelle , dont Madame de Sancerre a recueilli l'héritage. La Comtesse tombe évanouie à cette nouvelle. D'Estelan est désespéré , agité , emporté. Il crie au secours. De Piennes, & la

Marquise viennent ; il sont témoins d'un combat de générosité entre la Comtesse, qui veut rendre tout l'héritage, & d'Estelan, qui ne consent à recevoir ces biens que pour les partager avec la Comtesse en l'épousant ; mais comme elle le refuse, il proteste qu'il ne recevra rien, qu'il desire un bon procès, & qu'il plaidera. Montalais engage aussi la Comtesse à rendre cet héritage, qu'elle n'estimoit que pour enrichir son amant. Mais cet amant lui-même n'a d'espérance de fortune, que dans le gain d'un procès, qui se juge dans la journée. Cependant d'Estelan revient plus radouci ; & , honteux de ses emportemens, il se jette aux pieds de la Comtesse, pour l'engager à garder une fortune dont il n'a aucun besoin. Enfin il se détermine à ne point insister davantage ; si elle est résolue de rester veuve. La Marquise imprudente, apprend à d'Estelan, que Madame de Sancerre doit épouser en ce jour Montalais ; d'Estelan se laisse alors aller à route l'impétuosité de son caractère. Il emporte les papiers que la Comtesse lui avoit offerts, & qu'il avoit refusés. Il n'épargne ni plaintes, ni menaces. La Comtesse reconnoit, mais trop tard ses étourderies. De
 Piennes

SEPTEMBRE. 1777. 169

Piennes & Montalais apportent la triste nouvelle de la perte du procès. La jeune veuve n'ayant plus de ressource ni d'espérance, projette de se retirer dans un Couvent, & de donner à son amant les débris de sa fortune. Heureusement le généreux d'Estelan reparoit. Sensible avec brusquerie, il ne peut se dissimuler que c'est sa présence qui cause le désordre & les malheurs de son amante. Il s'empresse de réparer ses torts; il se jette aux pieds de sa Maîtresse, & la conjure de recevoir ses bienfaits, comme on sollicite une grâce; il embrasse son rival, il le comble de ses présens: il punit à sa Maîtresse: enfin il se montre à chaque trait, l'homme le plus singulier, le plus généreux, le plus brusque, & le plus bienfaisant.

Cette Pièce a eu beaucoup de succès. M. Monvel a joui d'un triomphe complet; il a reçu de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, présentes à ce Spectacle, les témoignages les plus flatteurs de leur satisfaction. Le Public a applaudi, avec transport, cette Comédie, qui a le double avantage d'amuser & d'intéresser.

L'Amant Bourru a paru d'un caractère

H

170 MERCURE DE FRANCE.

neuf, énergique, & de la plus grande vérité. Il est rempli de traits saillans & bien exprimés. Il amène des situations heureusement contrastées & variées. Les rôles de la Marquise capricieuse, & de l'Amant si docile & si complaisant, ont quelque ressemblance avec ceux de Damon & de Damon du *Philosophe*; mais cette imitation même bien adaptée, justifie le choix & le goût de l'Auteur. Madame de Sancerre & Montalais sont très-intéressans.

Il faut aussi associer M. Molé à la gloire de M. Monvel. La franchise, l'intelligence, le feu & l'originalité en quelque sorte qu'il a mis dans le rôle de l'*Amant Bourru*, ajoutent encore à la haute idée que l'on avoit du talent de cet Acteur : il s'est surpassé lui-même; & il a marqué dans son jeu, un zèle bien louable & bien senti.

Les autres rôles, celui de Madame de Sancerre, a été joué avec intérêt & sensibilité, par Mademoiselle Doligny; celui de la Marquise, avec gaieté, par Madame Bellecourt; celui de Piennes, avec une aisance convenable, par M. Larive; & le petit rôle de Saint-Germain a été relevé par le jeu de M. Prévile.

SEPTEMBRE. 1777. 171

Nous rapporterons comme des anecdotes intéressantes de la première représentation, que M. Monvel, dans le rôle de Montalais, paroissant inquiet du jugement de son procès, le Parterre s'est récrié, par allusion au succès de sa Comédie, *vous l'avez gagné*, & a beaucoup applaudi. Après que l'Auteur a fait ses remerciemens au Public, M. Molé s'est aussi rendu à ses acclamations, & est venu, en conservant le caractère & la franchise de son rôle, recevoir les applaudissemens les mieux mérités. Alors M. Monvel est sorti de la coulisse, s'est précipité sur son camarade, & l'a embrassé avec les larmes aux yeux, en lui donnant les plus vifs témoignages de sa sensibilité & de sa reconnoissance. Cette scène n'a pas été la moins applaudie.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont suspendu les représentations de *Laurette*, & se disposent à donner quelques autres nouveautés, entr'autres, deux Parodies, l'une d'*Ernelinde*, & la seconde de *Gabrielle de Vergy*.

H ij

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

La Dame Bienfaisante, Estampe d'environ 18 pouces de haut, sur 14 de large ; gravée d'après le Tableau original de M. Schenau, Peintre de S. A. S. E. de Saxe, par Démautort. A Paris, chez Wille, Graveur du Roi, Quai des Augustins. Prix 6 livres.

UNE Dame richement vêtue, & d'une physionomie très-agréable, répand ses bienfaits sur une petite Fille, qui paroît pénétrée de reconnoissance pour sa bienfaitrice. Il y a dans cette composition de jolis accessoires, que M. Demautort, qui annonce d'heureux talens pour la gravure, a rendu d'un burin pur, gracieux & varié, suivant le caractère des objets.

I I.

Le retour au Hameau, beau paysage d'environ 19 pouces & demi de largeur, & 14 de hauteur; d'après le dessin de M. Pilman, Peintre du Roi de Pologne, gravé avec beaucoup de soins & de talent, par M. Godefroy, de l'Académie Impériale & Royale de Vienne; & se vend, prix 4 livres, à Paris, chez l'Auteur, rue des *Franco-Bourgeois*, Porte Saint-Michel, vis-à-vis celle de Vaugirard.

I I I.

Portrait de Victor Amédée III. Roi de Sardaigne, Estampe de 18 pouces de haut, sur 13 de large. Ce Monarque y est représenté de profil; la tête est d'une forte proportion. Gravé par A. de Saint Aubin, de l'Académie Royale, & Graveur de la Bibliothèque du Roi.

S. M., pour témoigner à cet Artiste sa satisfaction, tant de la ressemblance, que de l'exécution de la gravure, lui a fait remettre par M. le Comte de Viry,

H iij

174. MERCURE DE FRANCE,
son Ambassadeur, une Médaille d'or.
Cette Estampe se trouve à Paris
chez l'Auteur, rue des Mathurins, au
petit Hôtel de Clugny. Prix 10 livres.

I V.

Portrait en Médaillon de M. L. Dupuy,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des
belles-Lettres, Membre de celles de
Gottingue, &c. Dédié à Madame son
Epouse.

Ce Portrait, parfaitement ressemblant,
& très-bien gravé par M. Parisot, d'après
le dessin de M. Pujos, se vend chez M.
Pujos, Quai Pelletier, Maison de M. le
Quin, Orfèvre. On lit au bas du Por-
trait, ces Vers de M. de Sacy.

Des Chef-d'œuvres d'Athènes, il enrichit la France,
Et des vertus de Sparte il a rempli son cœur;
Le siècle de Voltaire admire sa science,
Le siècle de Bayard eût chéri sa candeur;
Formé par la nature, & pour l'un & pour l'autre,
Ses mœurs sont du vieux tems, son esprit est du
nôtre.



MUSIQUE.

I.

Pièces d'Orgue. Messe en Sol Majeur, dédiée à Madame de Montmorency-Laval, Abbesse de l'Abbaye Royale de Montmartre; composée par M. Benaut, Maître de Clavecin. Prix 3 livres 12 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Dauphine, près la rue Christine, & aux adresses ordinaires de Musique.

II.

Les quatre premières touches de la Guitarre; premier recueil d'airs, avec accompagnement de Guitarre & de Violon. Ces derniers ne sont point obligés, & le Violon fait seul un accompagnement du Chant. Par A. M. J. B. Prix 6 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue des Maçons, à l'Hôtel de la Grenade; & aux adresses ordinaires de Musique.

H iv

I I I.

Partition du Rondeau de Cola , en Italien , chantée par M^{lle} Balconi , au Concert Spirituel , & à celui des Amateurs , avec une Parodie en François. Pour la facilité de l'exécution , on a gravé les parties séparément. Le prix du Rondeau Italien est de 2 liv. 8 sols ; & celui de la Parodie , 1 liv. 16 sols. L'un & l'autre se vendent chez M^{lle} de Silly , rue de Montmorency , la première Porte-cochère en entrant par la rue du Temple.

I V.

Collection de Musique Italienne.

Les Amateurs de la bonne Musique , se plaignent depuis long-tems de la difficulté qu'on éprouve à se procurer celle des grands Maîtres de l'Italie. Comme on n'est point dans l'usage de la graver , on ne fait à qui s'adresser pour en avoir des copies ; l'embarras de les faire venir , l'ennui de les attendre , ne peuvent que nuire aux progrès de l'Art , sur-tout dans le moment de crise & de

SEPTEMBRE. 1777. 177

fermentation où nous sommes parvenus. On disputeroit moins si l'on savoit davantage; & aujourd'hui que les esprits s'éclairent, & que les préjugés commencent à se dissiper, il seroit à souhaiter qu'il n'y eût *plus d'Alpes*.

On croit donc rendre service aux Amateurs, & leur donner une nouvelle intéressante, en annonçant qu'on a formé au Bureau du Journal de Musique, rue Montmatre, vis-à-vis celle des vieux Augustins, une collection précieuse de Partitions Italiennes, & de plus de 400 Ariettes nouvelles des meilleurs Maîtres, tels que Anfossi, Piccini, Maio, Sacchini, Paësiello, &c. &c. On pourra s'en procurer des copies au prix ordinaire; & pour peu que cette annonce ait de succès, on continuera d'y faire venir les Opéra nouveaux qui feront les plus applaudis sur les différens Théâtres d'Italie; & de former ainsi une sorte de Bibliothèque d'un genre unique, composée de tout ce qu'il y a de meilleur dans la Musique Etrangère, qu'on s'empressera de communiquer à tous ceux qui le désireront.

N v

V.

On trouve chez Guera, Musicien, Éditeur de Musique, à Lyon; & à Paris, au Bureau du Journal de Musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins, & aux adresses ordinaires de Musique, les Ouvrages suivans :

Sei trii per il flauto traverso violino è basso, del Signor Winceslao Pichl, Opéra I. Prix, 9 liv.

VI *Duetti* per due flauti traversi, composte del Signor Giovanni Sint. Opéra III. Prix, 3 liv.

Sei duetti per deu flauti traversi, composte del Signor Rosinc, Opéra I. Prix, 6 liv.

Six duo pour deux violons, par Ch. Lochon, premier Violon de la Comédie de Bordeaux, Œuvre I. Prix, 6 liv.

Six Sonates pour violon seul & basse, composés par Luc Garnier, Œuvre I. Prix, 7 l. 4 s.

Symphonia per due violini, due oboi, due corni, due clavini, tympano, viola è basso, doppio composta del Signor de Ordoniz, n°. I. Prix, 2 liv. 8 s.

Concerto per il cembalo, due violini, viola, è basso, composta del Signor Francisco Hoffmeister, Opéra I. Prix, 4 liv. 16 s.

SEPTEMBRE. 1777. 179

IV *Quartetti* per il flauto traverso, violino, viola è basso, composte del Signor Huber. Prix, 7 liv. 4 s.

Sei Sonate per il forte piano è cembalo solo; composte del Signor Gin. Bartha, Opéra II. Prix, 7 liv. 4 s.

Sei Quartetti per due violini, viola, è violoncello composti del Signor Giuseppe Bartha, Opéra I. Prix, 9 liv.

III *Quatri concertanti* per il cembalo, flauto traverso, violino è violoncello, composti del Signor Gruner, Opéra IV. Prix, 7 liv. 4 s.

Sérénade à deux violons, deux hautbois obligés, deux cors-de-chasse & basse, composée par M. Louis Bocherini, à l'occasion du mariage de l'Infant Dom Louis. Prix, 2 liv. 8 s.

Concerto pour le clavecin, ou *forté-piano*, avec accompagnement de deux violons & violoncelles, composé par M. Gruner, Œuvre V. Prix, 4 liv. 4 sols.

Concerto, pareillement pour le clavecin, par le même, Opéra III. Prix, 6 liv.

Sei Serenade per flauto traverso, ovvero violino, due corni di caccia, violoncello, è basso ovvero fagotti, composti del Signor Fr. Aspelmayr, Opéra I. Prix, 6 liv.

Recueil musical, contenant six Chansons nouvelles, avec accompagnement de harpe; six au-

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

tres, avec accompagnement de guitare; deux duo, une marche guerrière à grand Orchestre, une romance, & une chasse pour le clavecin, avec accompagnement de violon, flûte & violoncelle. Prix, 10 liv. 4 s.

Recueil de Duo & Ariettes, pour deux cors-de-chasse, composé par M. Chiapparelli, Œuvre F. Prix, 1 liv. 16 s.

Due Sonate, per il cembalo, è violino; una sonata per due cembali concertanti composti, del Signor Giovanni Sirt, Opéra I. Prix, 6 liv.

Sei Duetti per il flauto traverso, ovvero violino, è violoncello obligato, composti del Signor Wenceslao Himmel Pauer, Opéra I. Prix, 6 liv.

Sei Quartetti per due violini, viola, è basso del Signor Zimermann Thedesco, Opéra III. Prix, 10 liv. 4 s.

Sei Sonate per il cembalo obligato con violino, par le même, Opéra II. Prix, 7 liv. 4 s.

Sei Duetti per due violini, par le même, Opéra I. Prix, 6 liv.

Divertissement concertant pour le clavecin, flûte, violon, alto, violoncelle & cors-de-chasse, ad libitum, composé par Grouner, Œuvre I. Prix, 6 liv.

Divertissement pour le piano-forté, ou le clavecin, violon, flûte, violoncelle obligé, basse & cors-de-chasse, Œuvre II. Prix, 6 liv.

SEPTEMBRE. 1777. 181

Première Collection de trois quintetti pour deux violons, deux flûtes traversières, & violoncelle, composée par Prosper Cauciello, Œuvre L. Prix, 6 liv.

Grand Concert à clavecin obligé, accompagné de deux violons, deux hautbois, deux cors-de-chasse alto & basse, composé par G. S. Lachtime, Œuvre L. Prix, 7 liv. 4 s.

S C U L P T U R E.

L.

Réflexions sur le Monument de feu Mgr le Dauphin, exécuté par M. Coustou, Sculpteur du Roi. Recteur & Trésorier de son Académie de Peinture, & Sculpture, Chevalier de ses Ordres. Mort au mois de Juillet de l'année 1777.

SI les talens doivent jamais être recommandables, il semble que c'est sur-tout lorsqu'ils sont héréditaires. Rarement la nature prodigue-t-elle ses dons à une suite d'hommes du même sang, & du même nom : on dirait qu'elle s'épuise

182 MERCURE DE FRANCE.

toujours dans le sujet qu'elle en favorise le premier. Aussi, peut on assurer sans crainte qu'elle avoit fait un effort en faveur des *Coustou*, Sculpteurs justement célèbres depuis près d'un siècle & demi.

La perte du dernier de ce nom qui se soit distingué dans cet Art difficile, nous a paru fournir une occasion triste, mais favorable, de publier nos sentimens sur ses ouvrages & sa personne. Ces sentimens, au surplus, sont les mêmes dont nous avons eu la satisfaction de lui faire part dans une lettre que nous lui écrivîmes peu de tems avant sa mort.

Né avec cette candeur & cette tranquillité qui annoncent le repos d'une ame honnête, M. *Coustou* avoit en quelque sorte laissé mûrir son génie. Ses premiers essais ont fait voir un homme qui connoissoit les bons modèles, & qui avoit profité des études qu'il avoit faites en Italie; on y trouve toujours la *correction*, & souvent la *fermeté* & la *grace*, heureusement liées ensemble. Mais, c'est sur-tout dans sa belle composition du Mausolée de Mgr le Dauphin, qu'il a déployé toutes les ressources de son gé-

SEPTEMBRE. 1777. 183

nie & de ses talens. Ce monument, fait pour honorer le siècle qui l'a produit, offre les beautés de l'antique, & semble de plus respirer un sentiment que l'on ne trouve peut-être pas toujours, même dans les chef-d'œuvres des anciens. Sans doute, (& cela ne peut être autrement) M. Coustou s'étoit vivement pénétré, en composant ce grand ouvrage, de cette douleur plus réfléchie encore, que déchirante, qui affectoit ses compatriotes, lorsque la France perdit un Prince qui devoit justifier toutes leurs espérances. On ne peut considérer ces marbres, sans éprouver de nouveau cette situation pénible & affligeante. On se sent saisi de la même douleur que l'on trouve peinte sur la figure du génie de l'Hymén; mais on se trouve en quelque sorte soulagé, lorsqu'on jette les yeux sur les deux figures de femmes qui occupent la partie antérieure du tombeau.

Le caractère noble & sublime de la Religion, qui posé sur les urnes des deux Epoux, la Couronne d'étoiles, inspire une confiance douce & consolante. Le Génie des Arts, qui est à leurs pieds, est, comme tout le reste, d'un dessin

pur , & d'un travail soigné. Le accessoirs ne méritent pas moins d'éloge ; & le rendu de tous ces objets , prouve que M. Coustou savoit exécuter sérieusement ce qu'il avoit grandement conçu. *

Tout le monde fait de quelle manière noble & délicate , Monsieur le Comte d'Angivilliers , qui s'occupe avec tant de zèle , des moyens de faire refleurir dans les Arts le siècle de Louis XIV , a sçu récompenser les talens de cet homme célèbre. ** Si quelque chose a pu adoucir les horreurs du trépas qui l'environnoient déjà , c'étoit sans doute la bienveillance de son Roi , & l'estime de ses Supérieurs. Il n'a pas joui long-temps

* Le talent supérieur de M. Coustou , doit étonner d'autant plus , que l'on n'ignore pas qu'il étoit né avec de la fortune ; & que ce n'est pas le besoin de travailler , mais son propre génie , qui l'a porté tout seul ou sa réputation l'attendoit.

** M. le Comte d'Angivilliers , chargé par Sa Majesté de décorer M. Coustou du Cordon de S. Michel , trouva le moyen d'ajouter encore à cette faveur , en le lui présentant devant M. le Comte de Falkeinsten , qui étoit alors chez M. Soufflot , où M. Coustou s'étoit rendu.

SEPTEMBRE. 1777. 185
des honneurs qu'il avoit mérités; & l'on
peut dire qu'il a trop peu vécu pour la
gloire des Arts, & l'instruction de ceux
qui se destinent à suivre la même car-
rière. Les Artistes le regrettent, ses
amis le pleurent; & nous aimons à nous
persuader que son siècle, en lui accor-
dant le juste tribut d'admiration qui lui
est dû, devancera en sa faveur le juge-
ment de la postérité.

Gois, Sculpteur du Roi, Adjoint,
& Professeur de son Acadé-
mie de Peinture & Sculpture.

I I.

*Extrait d'une Lettre de M. Falconnet à
M. le Prince GALITZIN, Envoyé
extraordinaire de Sa Majesté Impériale
de toutes les Russies, à la Haye, con-
cernant la fonte de la Statue de Pierre-
le-Grand.*

De Saint-Petersbourg, le 25 Juillet 1777.

Enfin, mon Prince, elle est faite &
bien faite, cette fonte dont vous voulez
savoir la réussite. Le 15 Juillet, à huit

186 MERCURE DE FRANCE.

heures & demie du matin, mes peines, à cet égard, ont cessé. J'aurois pu vous l'écrire le même jour; mais j'ai voulu que le bronze fût un peu netoyé pour vous en parler avec plus de certitude. Vous avez vu dans une autre lettre, qu'il ne s'agissoit pas seulement de deux têtes. Sachez dans celle-ci, que d'encore en encore, & à mesure qu'il fut permis d'examiner intérieurement le bronze, la partie supérieure de l'ouvrage étoit si mauvaise, qu'il m'a fallu descendre jusqu'aux genoux du Cavalier, & qu'ainsi je viens de refondre presque la moitié de la Statue. Deux ou trois petites défauts très-locales, ne valent pas la peine de vous en parler, parce qu'elles sont des plus faciles à réparer, & qu'elles n'ont rien de commun avec la belle totalité de la fonte. C'est un plaisir de voir comment, par le moyen des queues d'arondes, le nouveau bronze est réuni & joint à l'ancien.



Cours de Langue Italienne.

M. l'Abbé Bencerechi , Toscani , de plusieurs Académies d'Italie , & Professeur de Langue Italienne , vient de trouver , sur-tout en faveur des *Dames* , la manière de leur faire apprendre les principes de cette Langue , sans qu'elles ayent besoin de se pourvoir de Grammaire ; comme aussi la manière de les faire bien lire , & bien prononcer l'Italien.

Des personnes éclairées à qui il les a communiquées , les ont trouvées aussi neuves que faciles , & bien commodes.

Il demeure rue Comtesse-d'Artois , au cœur Royal , en face de l'Apothicaire.

G É O G R A P H I E.

*C*arte des Limites de la Pologne , réglées définitivement par la diète de 1775 , & le concours des Puissances co-partageantes , avec les Limites de l'Empire.

188 MERCURE DE FRANCE.

Ottoman, dans sa partie Septentrionale ; démembré tant par les conquêtes des Russes, que par un traité entre la Maison d'Autriche-Lorraine, & le Grand Seigneur. Supplément d'autant plus nécessaire aux Atlas & Livres de Géographie, que cette Carte, fondée sur d'exactes Opérations faites sur les lieux mêmes, diffère essentiellement de toute autre, pour les longitudes & latitudes ; l'étendue du Pays, & leurs divisions. Huitième Edition, avec des changemens, par M. Brion, Ingénieur - Géographe du Roi. Prix 18 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue du petit Pont, près la Fontaine Saint Severin, maison de M. Langlois, Libraire, au premier. 1777.

TOPOGRAPHIE.

CARTE TOPOGRAPHIQUE de la Caroline méridionale, avec partie de la Georgie, par le Chevalier Bull, Gouverneur-Lieutenant ; le Capitaine Gascoign ; le Chevalier Bryan, & de Brahm, Arpenteur-Général de la Caroline mé-

SEPTEMBRE. 1777. 189
ridionale, & Arpenteur de la Géorgie,
en 4 feuilles, traduite de l'Anglois.

Le grand blanc de la quatrième feuille
se trouve rempli par une excellente Carte
de la Rivière d'Hudson, & du Lac Cham-
plain; par Sauthier. Prix, 6 liv. les quatre
feuilles, chez Lerouge, Ingénieur-Géo-
graphe du Roi, rue des Grands-Au-
gustins.

B I E N F A I S A N C E .

U NE Société, composée d'hommes de
tous les rangs, qui rassemble les agrémens
de l'esprit avec les qualités du cœur, s'est
fait un devoir d'unir aux plaisirs que
produisent la présence & les talens des
neuf Sœurs ou des *neuf Muses*, les ver-
tus de bienfaisance, d'humanité & de
protection prévenante, inspirées par la sen-
sibilité & par la jouissance si bien en-
tendue de son propre bonheur, né de celui
des autres. Cette loge Franc-maçonne *des*
Muses & des Vertus, a déjà signalé les
motifs de ses institutions & ses pro-
messes, en allant au secours de la veuve
& de l'orphelin; en délivrant des fers de

la captivité, la pauvreté gémissante; en intéressant aux malheurs d'une Famille honnête, la confraternité des hommes bien-faisans, répandus en différentes provinces; enfin en honorant & cultivant les talens aimables, & les vertus secourables. Nous ne citerons, en ce moment, que le bienfait si bien entendu de la loge des neuf Sœurs, en faveur du Collège de Montaigu. Informée des succès de ce Collège, & sachant qu'il est l'asyle des jeunes gens qui sont peu riches, elle a fait remettre au Principal de ce Collège une somme pour être distribuée à ceux de ses Ecoliers qui se sont le plus distingués à la distribution générale des Prix, qui a été faite à l'Université, le 7 d'Août, & dont les besoins sont les plus pressans.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

Nouvelle Jauge.

LE sieur Baradelle, Père, Ingénieur en instrumens de Mathématiques, avertit

le Public, qu'il continue de vendre la nouvelle Jauge qu'il a construite sur les principes & les tables de M. de Garnaches, dont il est l'unique possesseur. Cette Jauge, qui est sans contredit la plus parfaite, & la seule géométrique de toutes celles qu'on a données jusqu'à présent, a seule mérité l'approbation de l'Académie des Sciences, & a été adoptée par M. le Prévôt des Marchands de la Ville de Paris en 1732 : ce qui a occasionné la suppression des charges des Jaugeurs en cette même année. L'usage qu'on en a fait depuis ce temps-là, a confirmé de plus en plus que cette Jauge est la plus propre à prévenir toutes les contestations, qu'on ne pouvoit éviter avec les autres Jauges.

Elle est divisée en septiers & pintes de Paris, avec la plus grande précision; de sorte qu'on peut Jauger les vaisseaux, quelques formes qu'ils aient, compris entre le cylindre & le cône.

Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à sa perfection, le sieur Baradelle a fait une matrice, à laquelle il rapporte toutes les Jauges qu'il fait; de sorte que la dernière est aussi parfaite que la première. Et pour rendre plus gé-

192 MERCURE DE FRANCE.

générale l'application des principes de l'Auteur, ledit sieur Baradelle avertit aussi qu'au lieu de faire la division en septiers & pintes de Paris, il la fera en telle mesure qu'on lui indiquera, pourvu qu'on lui en donne le rapport avec la pinte de Paris, laquelle est composée de 48 pouces cubiques, outre la 36^e partie d'un pied cubique.

Il a aussi l'original d'une autre Jauge, qu'on nomme *Vergue* ou *Velte*, de l'exactitude de laquelle il répond, tant qu'on s'en servira pour mesurer des tonneaux d'une courbure semblable.

Sa demeure est toujours Quai de l'Horloge du Palais, à l'enseigne de l'observatoire.

I I.

Le sieur Morand, Architecte de la Ville de Lyon, connu par différens ouvrages, & notamment par le Pont en bois qu'il a construit sur le Rhône, vient de présenter au Gouvernement une Machine hydraulique de sa composition, qui réunit les plus grands avantages par la sûreté du mécanisme, par sa simplicité & son peu de dépense. Cette Machine

SEPTEMBRE. 1777. 193

chine est propre à élever les eaux à telle hauteur qu'on voudra , & pourra être employée également aux différens objets d'agrément & d'utilité , même pour les arrosemens des prairies & des jardins. Une pente de trois pieds suffit pour lui donner le mouvement nécessaire , sans autre moteur que celui du poids de l'eau. Cette machine étoit construite depuis plus de deux ans à Paris , où elle étoit en dépôt. Ce n'est qu'après des expériences qu'a réitérées le sieur Morand dans sa maison des Brotteaux , depuis 1766 , qu'il s'est déterminé à la présenter comme un objet dont le Public pourra retirer une très-grande utilité.

III.

Le sieur Reynard , Membre de l'Académie des Sciences de Clermont-Ferrand , & Mécanicien ordinaire du Roi , a inventé un fusil destiné pour le service des Troupes , où il y a douze pièces de moins que dans les fusils ordinaires , ce qui ne nuit point à la solidité de l'arme & la rend moins coûteuse ; cette invention a été honorée de l'approbation de l'Académie Royale des Sciences de cette Ville.

I

V E R S

*SUR l'heureux Accouchement de Madame
la Duchesse DE CHARTRES.*

RESTEZ aux Cieux, brillants Gemeaux *,
Restez au séjour du Tonnerre.
Cédez ici la place à deux Êtres nouveaux,
Nés pour le bonheur de la Terre.
Les crimes vont cesser, tous les maux vont finir ;
Les Vertus peupleront le Monde ;
Astrée ** est doublement féconde,
Et l'âge d'or va revenir.

* Les Gemeaux (Castor & Pollux) signe du
Zodiaque.

** Astrée, Personnage autrefois fabuleux, mais
aujourd'hui réalisé, symbole de la bonté, de l'affabilité
& du bonheur de tout ce qui l'approche.

Par M. Pointsinet de Sivy.

SEPTEMBRE. 1777. 195

V E R S

*A M. de Voltaire, qui avoit envoyé à
l'Auteur une Montre d'or à répétition
& à quantième, ornée de son Portrait,
de sa Manufacture de Ferney.*

Paris, 15 Août 1777.

JE la reçois cette machine,
Où dans trois orbes différens,
Une triple aiguille chemine;
Et dans sa course détermine
Les jours, les heures, les instans
Qui s'échappent à la soudaine.

Jadis, chez nos premiers parens,
Cette œuvre eût passé pour divine.
Le luxe a créé les talens:
Et le plus beau des instrumens
Qui soit de Paris à la Chine,
Me coûte moins de six cents francs.

Mais, hélas! lorsque j'examine
Le numéro de ces cadrans,

I ij

J'en reçois la leçon chagrine,
 De la perte de mon printemps,
 Et je prévois les soins cuisans
 Que la vieillese nous destine.

Vains jouets des amusemens,
 Quand le néant nous avoisine!
 Les jeux, les plaisirs séduisans,
 D'une main légère & badine,
 Viennent nous bercer en tous sens,
 Et nous tiennent sous leur courtine
 Endormis sur l'aîle du tems ;
 Tandis que la faux assassine,
 Cueille la fleur de nos beaux ans,
 Et ne nous laisse que l'épine.

Mais dans l'ovale du revers,
 Qu'avec plaisir je vois un sage,
 Après trois fois vingt-sept hivers,
 Reprenant son premier courage,
 Cueillir des lauriers toujours verts,
 Et dont on verra d'âge en âge,
 Le nom, la prose & les beaux vers,
 Par une gloire sans nuage,
 Durer autant que l'Univers !

Ah ! que l'aspect de cette image,
 A qui tous les cœurs sont ouverts,

M'apprend, en sublime langage,
Le prix du tems & son usage,
Notre folie, & nos travers!

Tandis que ce rayon agile,
Autour de son axe emporté,
Présente une *image mobile*
De l'immobile éternité :
Loin du tourbillon enchanté
Que nous offre un monde frivole.
Le grand homme vit écarté,
Par ses écrits il nous console
Des malheurs de l'Humanité.
Jadis, quittant le Capitole,
Marc-Aurèle l'eût visité :
Apôtre de la vérité,
Chaque minute qui s'envole,
L'élève à l'immortalité.

Par M. le Marquis de Villette.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, le 27 Auguste 1777.

MON Dieu, que vos rimes en *me*
M'ont fait passer de doux momens!

l iij

Je reconnois les agrémens
 Et la légèreté badine
 De tous ces cœurs amufans
 Qui faisaient les doux passe-tems
 De ma nièce & de ma voisine.

Je fuis forcier, car je devine
 Ce que feront les jeunes gens.
 Je m'apperçus bien dès ce tems,
 Que votre muse libertine
 Serait Philofophe à trente ans.
 Alcibiade en fon printems,
 Étoit Socrate à la foudrine.

Plus je relis & j'examine
 Vos vers fensés & très-plaifans,
 Plus j'y vois un fonds de doctrine
 Tout propre à Messieurs les Savans,
 Non pas à Messieurs les pédans
 De qui la science chagrine
 Est l'éteignoir des sentimens.

Adieu : réuniffez long-tems
 La gaieté, la grace si fine
 De vos folâtres enjouemens,
 Avec ces grands traits de bon-sens
 Dont la clarté nous illumine.

SEPTEMBRE. 1777. 199

Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absens :
C'est pourquoi je me détermine
A vous ennuyer de mes vers,
Entrelacés avec des ins.

A N E C D O T E S.

I.

FEU M. l'Abbé de Voisenon, qui étoit de petite taille, étant fort malade, son Médecin, qui étoit en même-tems son ami, lui ordonna expressément de prendre, dans l'espace d'une heure, une pinte d'une certaine tisane. Le lendemain, le Docteur revint, & demanda quel effet elle avoit produit. Aucun, répondit-on. — Avez-vous tout pris, dit le Médecin à l'Abbé? Je n'ai pu, dit celui-ci, en prendre que la moitié. Le Docteur fut très-mécontent, & se fâcha vivement. Alors l'Abbé lui dit d'une voix douce & languissante : *Eh! mon ami, ne vous fâchez pas; comment voulez-vous que j'avale une pinte en une heure, je ne tiens que chopine?*

I iv

I I.

L'Estoc, Aventurier François, ayant entrepris de faire régner Élisabeth en Angleterre, & tout étant disposé pour la conjuration, se rendit chez cette Princesse. La voyant balancer à se mettre à la tête de ses Partisans, il lui présenta deux cartes à jouer; sur l'une, il avoit dessiné la Princesse qu'on renfermoit dans un couvent, & lui-même s'étoit peint sur un échafaud; l'autre représentoit Elisabeth sur le Trône; il la pria de choisir une de ces deux cartes; elle prit la dernière,

I I I.

Fait singulier.

Une Dame de distinction, déjà avancée en âge, vivoit sur un petit bien aux environs de Nantes: elle y passoit toute la belle saison, & revenoit ensuite en Ville. Aimant beaucoup les abeilles, elle en avoit une grande quantité à la campagne, & prenoit un plaisir infini à leur procurer toutes les petites dou-

SEPTEMBRE. 1777. 201
ceurs propres à ces insectes. Dans les
derniers jours du mois de Mai dernier,
on amena cette Dame malade à Nantes,
où peu-à-près elle mourut. Toutes les
abeilles sont venues de la campagne,
& se sont rassemblées sur son cercueil,
qu'elles n'ont abandonné qu'au moment
de l'inhumation. Un voisin de la Dame
s'étant apperçu de l'arrivée de cet essaim,
& sachant qu'elle avoit à la campagne
un grand nombre de ces petits animaux,
s'y est rendu promptement, & a trouvé
toutes les ruches entièrement dégarnies.

I V.

Zeuxis, l'un des plus grands Peintres
de l'ancienne Grèce, ne se piquoit pas
d'achever promptement ses tableaux :
comme on lui reprochoit sa lenteur, il
répondit, qu'à la vérité, il étoit long-
temps à peindre, mais qu'il travailloit
pour l'immortalité.



NOUVELLES POLITIQUES.

De Varsovie, le 1 Juillet 1777.

ON attend ici le Ministre Turc Numan-Bey, accompagné du sieur Antoine Simoniani, Interprète; & il est convenu que les troupes Russes se retireront sur la route à droite & à gauche, & laisseront libre une certaine largeur du pays qu'ils occupent, & par où cet Ambassadeur doit passer. Les troupes Polonoises qui doivent l'escorter, sont déjà commandées à cet effet.

Le Comte Oginski, Grand-Général de Lithuanie, qui n'a pu obtenir jusqu'à présent la levée du sequestre que la Russie a fait établir sur la plus grande partie de ses Terres, a pris le parti d'aller à Pétersbourg solliciter lui-même cette main-levée.

Les troupes Russes conservent toujours la même position le long du Borystène; & il ne paroît pas qu'elles fassent aucunes dispositions pour se retirer au-delà de ce qu'on a obtenu d'elles pour le libre passage du Ministre de la Porte.

On apprend par des lettres de la frontière, que l'Officier Russe qui avoit entrepris de faire sauter les cataractes du Borystène, dans la vue de rendre ce fleuve navigable, a trouvé la chose impossible; en sorte qu'on s'en tiendra au projet du canal, qu'on assure être déjà commencé.

SEPTEMBRE. 1777. 205

De Vienne, le 2 Août 1777.

L'Empereur jouissant d'une santé parfaite, est de retour de son voyage en France, où il a inspiré par-tout les sentimens de vénération & d'amour dont les Sujets de son Empire sont depuis long-tems pénétrés. Sa Majesté Impériale est arrivée hier à Schoenbrunn.

De Hildesheim, le 26 Juillet 1777.

Le sieur de Gross, Ministre-Résident de Russie au Cercle de la Basse-Saxe, vient de faire insérer dans les Papiers publics, l'avis suivant :

« L'Impératrice, ma Souveraine, qui assigna,
» le 7 Juillet de l'année dernière, des récompenses à tous ceux qui se sont distingués dans l'affaire de Tschesme, contre les Turcs, informée
» que le sieur Louis Lefort, qui étoit passé du
» Service de France à celui de la Flotte, au mois
» d'Avril 1770, avoit péri dans l'action de
» Tschesme, le 24 Juin de l'année dernière, &
» conjecturant qu'il pourroit avoir des parens &
» des héritiers à Marseille, a voulu que ses bienfaits s'étendissent jusqu'à eux ; en conséquence,
» ceux qui étoient attachés à ce Louis Lefort,
» par les liens du sang, pourront, après avoir
» légitimé leur parenté, s'adresser aux Ministres
» de Sa Majesté Impériale dans les Cours étrangères, pour tirer du Collège de l'Amirauté, la
» quote-part de 312 roubles, qui étoit adjudgée
» au sieur Louis Lefort ; & il leur est accordé,

I vj

204 MERCURE DE FRANCE.

» pour la réclamation de cette somme, une an-
» née, à commencer du 1 Juillet ».

De Rome, le 30 Juillet 1777.

La veille de la Fête de Saint Pierre, le Prince Colonna, Connétable du Royaume de Naples, revêtu du caractère d'Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté Sicilienne près le Pape, se rendit à cheval, & dans le plus grand cortège, à la Basilique de ce Saint, où il présenta, suivant l'usage ordinaire, la Haquenée au Souverain Pontife. Sa Sainteté étoit revêtu de ses habits pontificaux, & entourée de toute sa Cour. Elle avoit assisté auparavant, avec le Sacré Collège, aux premières Vêpres, qui furent chantées par différens Corps de musique, à l'occasion de la Fête du Prince des Apôtres.

De Venise, le 21 Juin 1777.

Suivant des Lettres de Padoue, le Duc de Gloucester qui, l'année dernière, a donné une somme d'argent pour faire ériger une Statue au célèbre Marquis d'Est, Citoyen de Padoue, dans le onzième siècle, & Chef de l'Auguste Maison de Brunswick, vient de faire remettre cinquante sequins au Magistrat de cette Ville, pour contribuer aux travaux de la Place appelée *il Prato della Valle*.

De Naples, le 1 Juillet 1777.

Des Lettres de la Sicile, du 5 Juin, nous ap-

prennent qu'un tremblement de terre s'est fait sentir dans toute l'Isle; il a été léger à Syracuse, plus fort à Messine, & il a endommagé quelques bâtimens à Palerme; il s'est fait sentir de même dans la Calabre & dans la Pouille, & particulièrement dans la Ville de Leccé ou Leccie, dont les environs ont été de plus dévastés par un horrible ouragan.

De Gènes, le 4 Août 1777.

Un Particulier nommé Ciffredi tomba, le mois dernier, dans la mer, en voulant passer d'un bateau dans un autre; deux matelots étant accourus, le tirèrent de l'eau sans le moindre signe de vie; le sieur de Négri, Apothicaire de cette Ville, ayant été appelé, lui administra sur le champ les secours inventés en France pour secourir les noyés; ces secours eurent un si prompt succès, que Ciffredi, peu de tems après, ayant commencé à respirer & à prononcer quelques paroles, fut en état de se transporter à l'Hôpital, où il a été parfaitement guéri dans deux jours. Un Citoyen, qui a eu la modestie de ne pas se faire connoître, touché de cet acte d'humanité de la part du sieur de Négri, lui envoya un cœur d'or, sur lequel on lit d'un côté : *Au vrai mérite*; & de l'autre : *Tribut patriotique*. Ce présent a été accompagné d'une lettre, dans laquelle le généreux anonyme fait l'éloge du zèle & de la bienfaisance du sieur de Négri.

De Londres , le 22 Juillet 1777.

Les nouvelles les plus sûres de New-York , font , que les troupes sous les ordres du Général Howe , s'y embarquoient par divisions vers le milieu de Juin , pour passer dans le Jersey ; en sorte que le bruit d'une double action dans cette Province , à laquelle on donnoit pour date le 12 Juin , & même quelques jours auparavant , paroît aujourd'hui au moins prématuré.

On a donné des ordres pour réparer les fortifications à Kinsale , Cork , Waterford , Carick-Fergus , & dans d'autres lieux d'Irlande ; on a de plus envoyé six frégates dans le Canal de Saint-George , pour empêcher les Armateurs Américains de continuer leurs déprédations.

On assure ici , comme une chose certaine , que depuis les dernières dépêches du Général Howe , en date du 16 Juin , par lesquelles ce Général annonçoit à la Cour l'entrée de son Armée , par divisions , dans le Jersey , on n'a reçu aucun nouvel avis de ce Général ; en sorte que bien des gens se croient très-fondés à douter de tout ce qui s'est répandu d'après des lettres particulières , dont aucune n'a l'authenticité requise.

Le retour de notre flotte marchande des deux Indes , indépendamment des avantages qu'il apporte au commerce , nous a encore très-heureusement procuré des Matelots pour achever d'équiper les vaisseaux de guerre que la Cour fait mettre en mer , tant pour purger les Côtes d'Irlande & d'Ecosse des Armateurs Américains , dont elles

sont encore infestées, que pour escorter nos navires marchands qui ne peuvent plus risquer de se rendre, sans cette précaution, aux différens endroits où leur intérêt les appelle.

On apprend d'un Particulier qui vient de quitter Philadelphie, où il étoit prisonnier, que les Américains occupoient toutes les hauteurs à l'Occident de la Delawarre, & qu'ils craignoient que les troupes Royales ne tentassent de la traverser. Il dit de plus que leur artillerie, très-considérable, est placée de façon à en faire redouter l'approche; & que c'est d'après les instructions qu'a prises, à cet égard, le Général Howe, qu'il a renoncé au dessein d'y pénétrer par le Jersey. Il y a grande apparence que l'expédition dont on avoit chargé le Chevalier Erskine, qui, par la Baye de Chésapeak, a dû se porter jusqu'à la rivière de Susquehana, à l'Occident de Philadelphie, étoit combinée avec une attaque qui devoit être faite par terre en même-tems: la retraite du Général Howe du côté de Brunswick, a dû l'abandonner aux dangers d'une résistance qui ne pouvoit être soutenable qu'autant qu'elle auroit été partagée; ensorte qu'il y a tout à craindre pour la flotille de cet Officier.

On craint fort que la dissenterie qu'ont éprouvée les premières troupes Hessoises, qui ont passé en Amérique, n'attaque aussi les nouvelles recrues qu'on vient d'y envoyer, & que cette maladie, qui intercepte toutes les forces, ne les rende, à leur arrivée, incapables du service auquel elles sont destinées.

Extrait d'une Lettre de Philadelphie , à un Marchand de Londres , datée du 25 Juin.

« Il y a quelques jours qu'Ouran Hontan ,
 » frère du petit Charpentier & Guerrier Sauvage ,
 » qui se distingua si fort dans la dernière guerre ;
 » a attaqué avec un corps de sa Nation , environ
 » quatre ou cinq cents Hessois dans les Jerseys ;
 » après avoir essuyé leur feu , il fondit sur eux le
 » tomahawk à la main , & les défit. Les quatre-
 » vingt-dix prisonniers qu'il avoit fait dans cette
 » action , alloient être scalpés , lorsqu'il dit à ses
 » compagnons , que jusqu'alors les Nations étran-
 » gères les avoient justement appelés Sauvages ;
 » mais qu'il vouloit qu'on pût dire désormais que
 » les Sauvages avoient autant d'humanité que les
 » Nations civilisées ». Cette harangue sauva la
 vie aux malheureux prisonniers. La même lettre
 ajoute , qu'on s'attend à Philadelphie à être bien-
 tôt attaqué & à voir la Ville investie ; mais que
 dans ce cas-là le Général Washington , qui n'a pas
 dessein de défendre la Ville , se portera sur New-
 Yorck pour le détruire.

De Paris , le 15 Août 1777.

Le Conte de Viri , qui a résidé ici pendant plusieurs années , en qualité d'Ambassadeur du Roi de Sardaigne auprès du Roi , est parti hier pour retourner à Turin , emportant avec lui l'estime & les regrets de la Cour & de la Nation. La Comtesse de Viri , son épouse , partage ces sentimens , & elle en a reçu les témoignages les plus distin-

gués & les plus flatteurs de la part de la Reine & de la Famille Royale, dont elle a eu l'honneur de prendre congé dans le particulier.

PRÉSENTATIONS.

Le Vicomte de Vibraye, Ministre Plénipotentiaire du Roi près le Duc de Wurtemberg, & son Ministre près le Cercle de Souabe, qui étoit ici par congé, a eu, le 7 du mois d'Août, l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'État au Département des Affaires Étrangères, & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à sa destination.

Le 20 du même mois, la Comtesse de Melfort eut l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par Madame Élisabeth de France, en qualité de Dame pour l'accompagner, à la place de la Comtesse de Boürdeilles.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le sieur Leroi, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur & Historiographe de l'Académie d'Architecture, a eu l'honneur de présenter au Roi, le 5 du mois d'Août, un Ouvrage intitulé : *La Marine des anciens Peuples, expliquée & considérée par rapport aux lumières qu'on en peut tirer pour perfectionner*

la Marine moderne, avec des figures représentant les Vaisseaux de guerre de ces Peuples.

Les sieurs Née & Masquelier, Graveurs, que Leurs Majestés & la Famille Royale ont honoré de leurs souscriptions, pour un Ouvrage intitulé: *Tableaux Pittoresques, Physiques, Historiques, Moraux, Politiques, Littéraires de la Suisse & de l'Italie*, ont eu l'honneur de remettre à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la sixième livraison de leur Ouvrage.

Le sieur Faujas de Saint-Fond, a eu l'honneur de remettre au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale, le *Prospectus de la Description des Volcans éternels du Vivarais & du Velay*, Ouvrage que Leurs Majestés, ainsi que la Famille Royale, ont bien voulu honorer de leurs souscriptions.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a chargé de la feuille des Bénéfices, l'Évêque d'Autun, qui a eu l'honneur de faire, le 1 du mois d'Août, ses remerciemens à Sa Majesté.

L'Archevêque de Bourges a fait, le 4 du même mois, ses remerciemens au Roi, pour l'Abbaye de Saint-Ouen, Diocèse de Rouen, vacante par la mort du Cardinal de Rochefoucault, à laquelle S. M. a bien voulu le nommer.

Le 25 du même mois, le sieur Boupin, Conseiller d'État, eut l'honneur d'être présenté au

Roi par le Garde des Sceaux de France, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté, pour la place de Conseiller au Conseil Royal des Finances, que Sa Majesté a bien voulu lui accorder.

Le Roi a disposé de la place de Conseiller d'Etat, vacante par la mort du sieur de Trudaine de Montigny, en faveur du sieur Bignon, son Bibliothécaire, qui a eu, le 10 du même mois, l'honneur d'être présenté au Roi par le Garde des Sceaux de France, & de faire en cette qualité ses remerciemens à Sa Majesté.

Le même jour, le sieur de Catuefan, Président du Parlement de Bretagne, eut aussi l'honneur d'être présenté au Roi par le Garde des Sceaux de France, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté pour la place de Premier Président de même Parlement, vacante par la mort du sieur de la Brière d'Amilly, à laquelle le Roi l'a nommé.

Le Roi a accordé les entrées du Cabinet à l'Evêque d'Autun.

Le Roi a nommé à l'Evêché de Laon, l'Abbé de Sabran, Premier Aumônier de la Reine, nommé à l'Evêché de Nancy; à celui de Nancy, l'Abbé de Montauban, Vicaire-Général d'Autun; à celui de Sarlar, l'Abbé de la Porte d'Albaret, Vicaire-Général de Châlons-sur-Marne; à l'Abbaye des Châtes, Ordre de Clugny, Diocèse de Saint-Flour, la Dame de la Rochelambert, Religieuse Professe du Monastère de Courpière, sur la nomination & présentation de Monseigneur le Comte d'Artois.

M O R T S.

Le Chevalier de Bongars, Brigadier des Armées du Roi, Commandeur des Ordres Militaires & Hospitaliers de Notre-Dame de Mont-Carmel & de Saint-Lazare, Chevalier de Saint-Louis, ci-devant Lieutenant de Roi de l'ancienne Ecole Royale Militaire, est mort à cette Ecole, le 31 Juillet, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Joseph-Gabriel Tancrede de Félix, Chevalier, Marquis de Muy, Comte de la Reynarde, Lieutenant-Général des Armées du Roi, premier Maître d'Hôtel de Madame, est mort âgé d'environ soixante-dix ans.

Rodolphe-Beat-Jacques Antoine, Baron de la Tour-Châtillon ZurLauben, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, ancien Lieutenant-Colonel du Régiment Suisse de Waldener, est mort à Faltzbourg, le 23 Juillet, âgé de soixante-neuf ans.

J. Charles-Philibert de Trudaine, Conseiller d'Etat & aux Conseils Royaux des Finances & de Commerce, a terminé, en son Château de Montigny, le 5 d'Août, dans sa quarante-cinquième année, une carrière qu'il illustroit par ses lumières & par son amour du bien Public, des Sciences & des Arts.

Louis-Henri-François, Comte de Marcé, est mort à Chinon en Tourraine, le 9 Juillet, dans sa soixante-seizième année.

SEPTEMBRE. 1777. 213

Vidal-Claude Gaston de Rochefort-d'Ailly de Saint-Point, Prêtre, Vicaire-Général de l'Archevêché de Reims, Abbé-Commendataire de l'Abbaye Royale de Saint-Basle, Ordre de S. Benoît, Congrégation de S. Maur, Diocèse de Reims, sous-Doyen des Abbés de France, est mort à Paris, le 12 d'Août, dans la 82^e année de son âge.

Françoise-Armande de Menou, Marquise de Jumilhac, est morte à Paris, le 9 Août, âgée d'environ 69 ans.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 16 Août 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

32, 73, 48, 43, 56.

Du 1 Septembre.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

49, 67, 34, 68, 55.

T A B L E.

P IÈRES TRUQUÉES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
La Maladie,	<i>ibid.</i>
Les deux Fils,	11
A Chloé,	12
La louange intéressée,	<i>ibid.</i>
Sur un Médecin,	18
Léonidas,	<i>ibid.</i>
Les secondes Noces,	14
Imitation de J. J. Pontanus,	<i>ibid.</i>
Couplets,	15
Couplet à M. L. C.	16
Fragment,	<i>ibid.</i>
Moralité,	19
Vers à M. Willemain d'Abancourt,	20
Le Mariage rompu, Proverbe Dramatique,	21
A Son Altesse Royale Monsieur,	43
La Méprise,	44
Le Songe d'Eve,	46
Portrait,	49
Envoi,	<i>ibid.</i>
La pompe d'un grand Empereur,	50
Vers à Mgr l'Archevêque de Rouen,	51
A Madame la Marquise de Bl...	52
Explication des Enigmes & Logogryphes,	53
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGYPHES,	56
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	58
Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture-Sainte,	<i>ibid.</i>

Harangue pour l'ouverture du Palais ,	68
Mélanges & Fragmens poétiques ,	72
Traduction de la Pædotrophie de Scévole de Sainte-Marthe ,	77
Discours sur le Duel ,	80
Cours d'Éducation ,	84
Histoire d'Eric XIV, Roi de Suède ,	102
Supplément à l'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre ,	110
Lettere originali del R. P. Maestro Sanganelli ,	114
La Paysanne Pervertie ,	116
Principes de Grammaire générale ,	125
Supplément au Dictionnaire raisonné des Sciences , des Arts & des Métiers ,	129
Histoire Politique de l'Allemagne , & des Etats circonvoisins ,	133
Institutions Physico-Mécaniques ,	136
Discours pour convaincre l'Incrédule ,	139
Précis des Loix du Goût ,	140
Traduction de différens Traité de morale de Plutarque ,	143
Annonces littéraires ,	145
ACADÉMIES ,	152
----- Française ,	ibid.
----- Harlem ,	161
SPECTACLES .	162
Concert ,	ibid.
Opéra ,	163
Comédie Française ,	164
Comédie Italienne ,	171
ARTS .	172
Gravures ,	ibid.
Musique ,	175
Sculpture ,	181

216 MERCURE DE FRANCE.

Cours de Langue Italienne,	187
Géographie,	<i>ibid.</i>
Topographie,	188
Bienfaisance,	189
Variétés, inventions, &c.	190
Vers sur l'heureux accouchement de Madame la Duchesse de Chartres,	194
Vers à M. de Voltaire,	195
Réponse de M. de Voltaire,	197
Anecdotes.	199
Nouvelles politiques,	202
Présentations,	209
————— d'Ouvrages,	<i>ibid.</i>
Nominations,	210
Morts,	212
Loterie,	213.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France, pour le mois de Septembre, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Septembre 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint-Côme